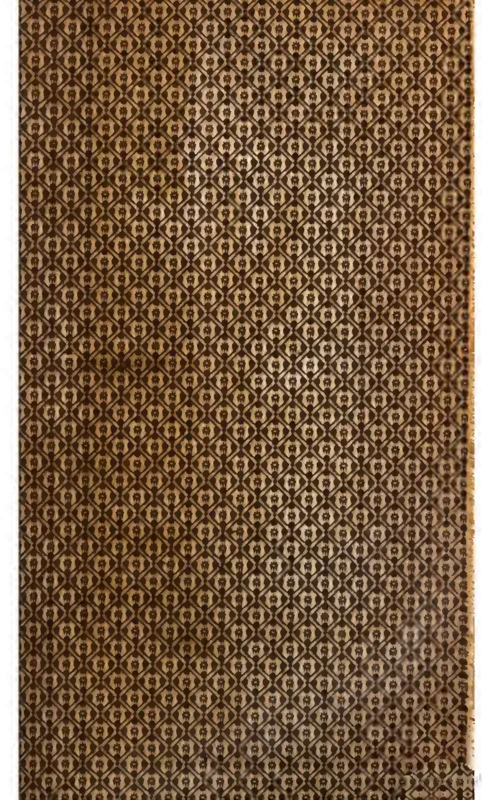

PALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·





UN CAPITAINE
DE BEAUVOISIS

II

COLLECTION DES BONS AUTEURS

à 1 fr. le volume

Étranger et par Poste, *franco*, 1 fr. 25

GUSTAVE AIMARD

Le Lion du Désert....... 1 vol.

ÉLIE BERTHET

Le Nid de Cigognes..... 1 vol.
Les Mystères de la famille 1 vol.
L'Étang de Précigny..... 1 vol.
Le Garde-Chasse........ 1 vol.
Le Roi des Ménétriers... 1 vol.

CHAMPFLEURY

La Succession Le Camus. 1 vol.

ERNEST CAPENDU

Marcof-le-Malouin........ 1 vol.
Le Marquis de Loc-Ronan 1 vol.

CHARLES DESLYS

La Jarretière rose....... 1 vol.
L'Aveugle de Bagnolet.. 1 vol.
Simples Récits.......... 1 vol.

ARMAND DURANTIN

Mariage de Prêtre....... 1 vol.
Un Jésuite de robe courte 1 vol.

Marquis DE FOUDRAS

Les Deux Couronnes.... 1 vol.
Soudards et Lovelaces... 1 vol.
Tristan de Beauregard. . 1 vol.
Les Gentilshommes chasseurs.................. 1 vol.

DE GONDRECOURT

Médine................. 2 vol.

HENRY DE KOCK

Les Amoureux de Pierrefonds.................. 1 vol.
Les Mystères du Village. 2 vol.

Ninie Guignon.......... 1 vol.
Une Coquine............ 1 vol.
La Fée aux Amourettes.. 1 vol.
Ma Petite Cousine....... 1 vol.
Marianne............... 1 vol.
Les Quatre baisers...... 1 vol.
Je me tuerai demain.... 1 vol.
Mlle Croquemitaine...... 1 vol.
Qui est le Papa?....... 1 vol.

ALEX. DE LAVERGNE

Le Comte de Mansfeld... 1 vol.
La Recherche de l'inconnue............... 1 vol.

XAVIER DE MONTÉPIN

La Sirène............... 1 vol.
Les Amours d'un fou.... 1 vol.
La Perle du Palais-Royal. 1 vol.
Sœur Suzanne........... 2 vol.
Les Viveurs d'autrefois.. 1 vol.
Les Valets de Cœur..... 1 vol.
Un Drame en famille.... 1 vol.
La Duchesse de la Tour-du-Pic............... 1 vol.
Mam'zelle Mélie......... 1 vol.
Amour de grande dame.. 1 vol.
L'Agent de police....... 1 vol.
La Traite des Blanches.. 1 vol.

LOUIS NOIR

Jean Chacal............. 1 vol.

B.-H. RÉVOIL

Chasses et Pêches de l'autre monde......... 1 vol.

ADRIEN ROBERT

Léandres et Isabelles.... 1 vol.

A partir d'Octobre 1879, la Collection s'augmentera mensuellement de deux ou trois volumes d'Auteurs choisis

F. Aureau. — Imp. de Lagny

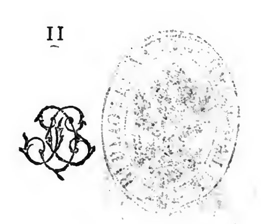
MARQUIS DE FOUDRAS

UN CAPITAINE

DE

BEAUVOISIS

II



PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9



UN CAPITAINE DE BEAUVOISIS.

DEUXIÈME PARTIE.

(SUITE.)

LES MOINES.

(SUITE.)

XVI

Le dernier hallali.

Un incident venait donc encore interrompre ce nouveau et peut-être dernier tête-à-tête avec la comtesse; mais cette fois du moins j'avais eu le temps de recueillir l'aveu librement exprimé de son amour pour moi, et malgré la douloureuse perspective d'une séparation prochaine, mon cœur débordait de cette joie immense de la passion partagée. Pour que rien ne manquât à mon bonheur, Aurore s'était montrée à moi si parfaitement digne et sensible dans cette circonstance, que je ne trouvais dans le souvenir de ses moindres paroles

que des motifs d'adoration et de respect. Toute sa conduite depuis que nous nous connaissions me semblait expliquée de manière à ne pas me laisser un seul doute dans l'esprit. Sa coquetterie, qui m'avait si cruellement torturé, n'était pas, comme chez la plupart des femmes, un jeu de son égoïsme et de sa fantaisie : elle en avait fait une arme pour se défendre contre ses propres entraînements, et ces entraînements, elle ne les avait combattus que parce qu'elle ne pouvait supporter l'idée de réduire sa tendresse pour moi aux proportions d'un de ces caprices auxquels les femmes vraiment dignes ne cèdent jamais.

C'était du moins ce qui résultait de tout ce qu'elle m'avait dit avec une franchise et un abandon dont je ne l'aurais jamais crue capable. Convaincu, fasciné, j'en étais venu jusqu'à approuver même sa résolution de partir, si pénible qu'elle fût pour moi. La pensée que ce sacrifice lui était inspiré par son respect pour notre mutuel amour, et par le besoin qu'elle éprouvait de préparer un avenir à nos relations, me soutenait et me consolait. Plus défiant, j'aurais peut-être vu dans tout cela une manœuvre plus habile encore que toutes les autres; mais j'étais si complètement sous le charme, que ce soupçon ne me vint pas. On a beau être capitaine de grenadiers dans Beauvoisis, et avoir souvent reçu les conseils du duc de Richelieu, ce passé maître en rouerie, on croit toujours une femme qui pleure, et la comtesse avait pleuré.

— Faisons bonne contenance jusqu'au bout, et ayons l'air de nous occuper sérieusement de cette chasse — me dit Aurore en me ramenant auprès du frère Pacôme.

— C'était le nom du moine aux oursons, dont je viens de me souvenir en ce moment.

Et la comtesse, après avoir quitté mon bras, dégagea la petite carabine suspendue à son épaule gauche, et se mit à examiner l'amorce avec l'attention consciencieuse d'un chasseur consommé.

J'imitai cette précaution, et nous nous acheminâmes, en compagnie de frère Pacôme, qui tenait toujours ses oursons sous ses bras, vers un endroit de la montagne d'où l'on pouvait apercevoir mieux que de partout ailleurs ce qui se passait au-dessous de nous.

J'appris à cette occasion jusqu'à quel point un lieu dont l'aspect ne vous a pas encore frappé, peut être embelli et transfiguré quand on le revoit à travers l'enivrement d'un récent bonheur. Je m'étais arrêté à cette même place trois jours auparavant, et je n'avais regardé que d'un œil distrait les sites merveilleux qu'elle dominait de toutes parts. Combien tout me parut changé ! Les ondulations des collines avaient plus de majesté; les sinuosités des vallées se déroulaient avec plus de grâce; l'austère verdure des sapins tranchait avec une mélancolie plus sombre sur les roches grisâtres qu'on entrevoyait à travers leurs rameaux. Le temps ne pouvait être plus beau que la veille, et cependant il me semblait que jamais le soleil n'avait eu autant d'éclat, la brise une si enivrante douceur, le chant des oiseaux de plus mélodieux accents. Si l'on m'eût dit que la nature entière répétait l'hymne de mon amour, je n'aurais éprouvé aucun étonnement, car tout paraît possible à celui qui est aimé.

L'ours continuait à se faire battre au-dessous de

nous, et de temps en temps le vent nous apportait les aboiements lointains de la meute et les accords brisés des trompes. Parfois aussi nous apercevions des chasseurs qui se glissaient sous les gaulis pour gagner un passage non occupé encore, ou nous entendions la voix puissante de frère Actéon encourager ses braves mâtins finlandais : le spectacle était pittoresque et la mise en scène vraiment émouvante.

Frère Pacôme suivait avec une attention intelligente toutes les péripéties de ce petit drame. Sa physionomie expressive s'éclaircissait ou s'assombrissait, suivant que la chasse semblait se rapprocher ou s'éloigner de nous. La détonation d'un coup de fusil, vingt fois répétée par les échos, le fit pâlir; mais les chiens donnant toujours chaudement, il ne tarda pas à reprendre sa bonne mine accoutumée. Toutefois il semblait impatient, irrité, et il finit par nous dire :

— Monsieur le marquis et madame la comtesse seraient-ils bien aises de voir la chasse se diriger vers eux ?

— Sans aucun doute ! — s'écria la comtesse. — Mais pourquoi cette question ?

— Parce qu'il y aurait peut-être un moyen de les satisfaire.

— Oh ! alors, mon cher frère, employez-le bien vite, je vous en conjure — reprit vivement la comtesse

— C'est qu'il faudrait marcher pendant une vingtaine de minutes.

— Pendant une heure s'il le faut. — Monsieur de Bologne, c'est aussi votre avis, n'est-ce pas ?

— Madame, je vous suivrai partout.

— Eh bien, partons!

— Voulez-vous donc emporter ces horribles petites bêtes? — demandai-je à frère Pacôme, qui marchait devant nous, toujours chargé de ses ours.

— Elles me sont indispensables — me répondit-il à voix basse. — Vous saurez tout à l'heure pourquoi, monsieur le marquis. — Mais un peu de silence maintenant, je vous prie.

Nous descendîmes, sans proférer une parole, un sentier en colimaçon, et nous arrivâmes, en un peu moins de temps que frère Pacôme n'avait dit, sous un groupe de hêtres gigantesques, dont les troncs noueux étaient garnis de longs et robustes rameaux à partir de trois pieds du sol.

Là, sur un signe de notre guide, nous nous arrêtâmes pour écouter.

— La chasse se rapproche — me dit-il en appuyant ses lèvres contre mon oreille. — Je suis à peu près sûr maintenant que ma ruse de guerre réussira.

Il posa ses deux oursons par terre, en ayant soin de choisir, avec une attention toute paternelle, une place couverte de mousse; puis il déroula une longue corde qui serrait autour de ses hanches son froc écourté de chasse.

Nous le regardions faire sans comprendre où il en voulait venir, mais très-rassurés par la confiance intelligente qui rayonnait snr sa face spirituelle et réjouie.

Il noua un des bouts de sa corde aux pattes de derrière de l'un des oursons, et il en fit ensuite autant à l'autre.

— Vous me donnerez cela tout à l'heure, monsieur

le marquis — me dit-il. — Le temps seulement de me hisser sur cette grosse branche.

— Est-ce que vous allez les pendre? — demanda la comtesse en désignant de la main les deux oursons.

— La tête en bas, madame la comtesse — répondit-il. — Cela est bien moins désagréable que la tête en haut.

Et il s'élança sur la branche qu'il m'avait montrée.

Quand je l'y vis solidement installé, je lui tendis la corde, qu'il passa à son cou : les deux oursons se trouvaient ainsi suspendus à sa droite et à sa gauche.

Alors il se mit à grimper de branche en branche jusqu'à ce qu'il eût atteint le sommet du hêtre : quand il fut parvenu, il attacha solidement la corde au rameau le plus élevé, puis il redescendit avec l'agilité d'un chat, et se retrouva en un clin d'œil près de nous.

— Maintenant — nous dit-il — allons nous poster dans cette grosse touffe de houx : il n'y a pas une minute à perdre.

Nous suivîmes ce conseil, bien que nous n'eussions encore aucune idée de ce qui allait se passer.

Les malheureux oursons s'escrimaient à qui mieux mieux pour sortir de la position fâcheuse que l'esprit inventif de frère Pacôme leur avait faite ; mais plus ils *gigottaient* au bout de la corde, plus l'agitation imprimée à dessein à celle-ci par leur bourreau était forte, et plus, par conséquent, leur inquiétude était grande.

Ils l'exprimèrent d'abord par des gémissements sourds et de petits cris plaintifs; puis, s'excitant mutuellement, ils se mirent à grogner *en partie*, et finirent par hurler de la façon la plus lamentable.

— Écoutez ! écoutez ! — nous dit frère Pacôme.

— J'entends distinctement la chasse — répondit la comtesse. — Elle se dirige vers nous !

— Et ces grognements féroces qui se mêlent à la voix des chiens, ne les entendez-vous pas aussi ? — reprit frère Pacôme. — L'ourse a entendu les cris de détresse de sa progéniture, et, comme une mère intrépide, elle vient au secours de ses enfants. — Tenons-nous bien sur nos gardes.

— A quel moment faudra-t-il tirer ? — demanda la comtesse en armant sa carabine.

— Quand elle sera arrivée au milieu de l'arbre ; car elle va grimper, n'en doutez pas. — Mais, tenez, la voici ! attention.

Effectivement les hurlements des chiens se rapprochaient avec une vitesse extraordinaire, et d'un épais taillis situé à deux cents pas de nous environ, un grand remue-ménage de branches et de feuilles sèches annonçait l'arrivée de l'animal chassé.

Il déboucha avec la rapidité de l'avalanche, roulant bien plus qu'il ne courait, et en une douzaine de bonds prodigieux il fut au pied du hêtre, c'est-à-dire à une portée de pistolet de nous.

Certainement, la comtesse et moi, nous aurions fait feu sans les conseils du frère Pacôme, car la bête était à belle portée, et nous eûmes besoin de tout notre sang-froid pour nous abstenir dans cette circonstance.

La pauvre ourse poussait toujours des hurlements féroces et lamentables, qui redoublèrent quand elle put reconnaître la position critique de ses chers petits nourrissons.

Elle commença par aspirer la brise autour d'elle, comme si elle cherchait à découvrir dans les émanations qu'elle lui apportait où pouvaient être les persécuteurs de sa lignée ; elle fit même mine de se diriger vers nous, preuve certaine que son odorat ne l'avait pas trompée ; mais ses petits *geignant* toujours de plus belle, elle se décida à différer sa vengeance pour voler à leur secours, et, enfonçant vigoureusement les griffes de ses pattes de devant dans le tronc du hêtre, elle se hissa sur la première branche avec une adresse merveilleuse.

Comme nous avions été *éventés* par elle, on ne pouvait pas en douter, frère Pacôme pensa que toute précaution était désormais inutile, de sorte qu'il nous dit :

— Laissez-la grimper tant qu'elle pourra ; puis, quand vous la verrez tout en haut, venez sous l'arbre et faites feu : vous, madame la comtesse, en visant à la tête, et vous, monsieur le marquis, en ajustant le cœur ; moi, je serai là et tirerai aussi.

Nous sortîmes donc de notre buisson, et à mesure que l'ourse montait dans les branches du hêtre nous nous rapprochions du pied.

— Maintenant en joue et feu ! — nous dit frère Pacôme d'une voix forte.

Nos trois coups n'en firent qu'un.

L'ourse chancela sur le rameau qu'elle avait atteint, et nous crûmes qu'elle allait tomber immédiatement à nos pieds.

Mais il n'en fut rien, et nous la vîmes presque aussitôt se raccrocher par les pattes de devant et rester ainsi suspendue comme ses petits.

Nous ramassâmes alors nos piques, que nous avions posées à côté de nous avant de tirer, et nous attendîmes l'événement. En même temps les mâtins finlandais arrivaient sur la trace de l'animal, nous promettant ainsi un magnifique hallali.

— Cette pauvre bête me fait une pitié affreuse — me dit la comtesse.

— Cela vous prend un peu tard — lui répondis-je.

— La pitié n'arrive jamais autrement — repritelle.

— Elle a cela de commun avec l'amour — murmurai-je à son oreille.

En ce moment l'ourse, n'ayant plus la force de se soutenir, tomba comme une masse inerte, et si près de nous que nous fûmes obligés de nous jeter vivement en arrière pour ne pas être écrasés par elle.

Les mâtins se ruèrent sur son cadavre, et frère Pacôme dégagea sa trompe pour sonner l'hallali par terre.

Bientôt nos compagnons arrivèrent dans toutes les directions. Nous leur racontâmes le stratagème ingénieux de frère Pacôme, lequel fut, comme on l'imagine bien, félicité par toute l'assistance. Ce premier soin rempli, on se mit à examiner la victime, et on lui trouva la balle de la comtesse dans la tête, la mienne dans le cœur: celle du moine n'était ni moins heureusement ni moins adroitement placée, bien qu'elle fût un peu plus difficile à trouver.

— Allons, allons — me dit dom Conrad à demi-voix, en me tapant affectueusement ur l'épaule — je vois que

vous avez été tout à votre affaire pendant cette dernière chasse. C'est très-bien, jeune homme : vous irez loin, je vous le promets.

Il ne nous restait plus qu'à regagner les chariots qui devaient nous ramener au couvent : pour cela il fallait de nouveau traverser les grottes.

J'offris encore mon bras à la comtesse; mais le chambellan se plaça à son côté, et pendant le trajet il nous fut impossible d'échanger autre chose que des phrases banales, à mon grand dépit, car j'espérais toujours déterminer Aurore à abandonner son projet de me quitter le lendemain.

Installé auprès d'elle sur notre voiture, je ne fus pas plus heureux : dom Conrad et le chambellan occupaient le banc voisin de celui que nous occupions nous-mêmes, et sous prétexte de causer avec nous, ils s'étaient placés de manière à nous faire face, au lieu de nous tourner le dos.

Je n'entrevoyais donc plus aucune possibilité de tête-à-tête avec cette femme qui m'avait avoué son amour, et je me disais avec un profond désespoir qu'il me faudrait peut-être la quitter sans lui parler du mien encore une fois.

Bien qu'elle soutînt la conversation avec la liberté habituelle de son esprit, je vis cependant qu'elle était triste. J'en augurai un moment qu'elle chancelait dans sa résolution de départ ; mais cette espérance ne fut pas de longue durée, car elle parla de son prochain retour à Milnitz.

— Songez-vous déjà à nous quitter ? — lui demanda dom Conrad.

— Mais demain, cher oncle — répondit-elle avec un accent un peu ému.

— Vous savez cependant que la règle de notre maison qui ne permet pas aux femmes d'y séjourner plus de quarante-huit heures, ne concerne pas les parentes à un certain degré.

— Oui, oui, je le sais, mon bon oncle ; mais il faut que je parte.

— Et moi, qui comptais vous faire faire après-demain une chasse au coq de bruyère — reprit le digne abbé. — Ah ! je suis désolé !... Mon cher chambellan, venez donc à mon aide.

— Voyons, chère enfant, restons encore deux jours — dit le comte de Milnitz.

— Ne me le demandez pas, je vous en conjure !

— Je vois ce qui vous tient au cœur — reprit le chambellan : — vous croyez qu'une lettre de votre mari vous attend au château. — Eh bien ! j'enverrai ce soir un homme à cheval la chercher, et vous l'aurez demain matin à votre réveil.

— Ce n'est pas cela — répondit vivement la comtesse..

— Alors, c'est un petit caprice de jolie femme — ajouta dom Conrad. — Monsieur de Bologne, joignez donc vos instances aux nôtres : je n'espère plus qu'en vous maintenant.

La comtesse attacha sur moi un regard suppliant, qui semblait me dire de lui épargner la douleur de me refuser quelque chose.

Comme je ne pouvais garder le silence après une interpellation aussi directe que celle que m'avait adressée

dom Conrad, je balbutiai quelques paroles inintelligibles, dont la comtesse me remercia par un second regard, mais cette fois plus tendre que suppliant.

— Et vous, cher marquis — reprit dom Conrad — comptez-vous aussi nous quitter bientôt?

— Après-demain seulement, si vous le permettez. L'abbé Bouquet m'a dit qu'il lui fallait encore vingt-quatre heures au moins pour finir son tableau.

— Eh bien! — s'écria le chambellan — venez avec nous à Milnitz: ce sera très-aimable à vous de nous donner encore un jour.

Je sentis mon cœur bondir de joie dans ma poitrine à cette proposition; le sang me monta au visage, et si je ne répondis pas tout de suite que j'acceptais, c'est que je voulus d'abord me calmer, afin que ma réponse ne laissât pas trop deviner mon émotion.

Mais, pendant que j'hésitais, mes yeux rencontrèrent ceux de la comtesse, dans lesquels je lus l'ordre ou plutôt la prière d'un refus.

J'eus le courage de l'articuler.

— Ils se sont donné le mot pour nous désespérer — dit dom Conrad d'un ton de reproche affectueux. — Monsieur le marquis, vous n'êtes vraiment pas aimable aujourd'hui.

A dater de ce moment, la conversation devint languissante, et quand nous arrivâmes à l'abbaye, elle ne consistait plus que dans l'échange de quelques monosyllabes d'une insignifiance parfaite.

XVII

Les adieux.

En descendant de voiture dans la cour du couvent, je n'eus rien de plus pressé que de regagner mon appartement, où il me tardait d'être seul, afin de pouvoir aviser en toute liberté d'esprit au moyen à prendre pour déterminer la comtesse à m'accorder une dernière entrevue.

J'eus d'abord la pensée de lui écrire; mais je n'avais pas d'autre facilité de lui faire parvenir ma lettre que de la lui envoyer par Picard, et si ce dernier était rencontré par dom Conrad, rôdant aux environs du logis de ses hôtes de Milnitz, tout pourrait être découvert ou

au moins soupçonné, et alors, non-seulement je perdrais le fruit de la sage conduite que j'avais tenue depuis la veille, mais encore je passerais pour un fourbe, ce que je voulais éviter à tout prix.

J'avais bien aussi la ressource de me présenter moi-même dans une heure ou deux chez la comtesse, sous le prétexte fort plausible de lui faire une visite ; seulement je courais le risque de la trouver en compagnie du chambellan, et alors autant valait rester au coin de mon feu, les pieds enfoncés dans mes pantoufles.

J'examinai encore plusieurs autres partis sans pouvoir m'arrêter à aucun. Il ne me restait donc plus que le hasard, et en vérité il m'avait si bien servi depuis le commencement de cette aventure, que je finis par me dire qu'il serait peut-être plus sage de m'en remettre aveuglément à ses décrets, quelquefois si intelligents.

Sur ces entrefaites, mon brave grenadier Brin-d'Amour entra dans ma chambre. Il venait me demander de mes nouvelles et me dire que son doigt allait beaucoup mieux.

— Alors nous partirons après-demain, — lui répondis je. — Jusque-là, mon garçon, soigne-toi, et pour cela ne fais pas trop fête au bon vin de la communauté.

— Mon capitaine, je ne bois plus.

— Comment ! tu ne bois plus !

— Non, mon capitaine : c'est fini.

— Et qui a opéré ce miracle ?

— L'amour, mon capitaine.

— Quoi ! tu as déjà fait une conquête dans ce pays ! à la porte d'un couvent ! mais, malheureux, tu ne respectes donc rien ?

— Oh ! mon capitaine, ce n'est pas ici... il n'y a pas de femmes... mais vous vous souvenez de la fille du Talpache de Milnitz ?

—D'abord tu m'avais dit que c'était sa nièce.

— Il le dit aussi lui-même ; mais entre nous, mon capitaine, je crois que les Talpaches ressemblent un peu aux curés : Vous savez comme dit la fanfare du Renard ? Enfin, peu importe, la petite m'adore, et moi je l'aime tant que je ne bois plus.

— Et combien cela durera-t-il ?

— Toujours, mon capitaine !

Et Brin-d'Amour, en prononçant ces paroles, posa sur son cœur sa main à laquelle il manquait un doigt ; il avait l'air vraiment pénétré.

— Eh bien ! mon garçon, si l'amour te rend sage, tu ne seras plus fou qu'à moitié, c'est autant de gagné. Nous causerons quelquefois de ta maîtresse, si cela peut te faire plaisir. Maintenant envoie-moi Picard : je voudrais faire ma toilette.

Brin-d'Amour resta immobile derrière mon fauteuil, et son visage, que je voyais dans une glace, me disait qu'il avait encore quelque chose à me confier.

— C'est que, mon capitaine... — balbutia-t-il.

— Voyons parle, si tu n'as pas fini.

— Cette petite est folle de moi, mon capitaine... Et elle m'a écrit... Et elle voudrait... Enfin, si vous consentiez à me donner une permission de vingt-quatre heures, cela me ferait bien plaisir.

— Je ne veux pas me faire le complice de vos projets de séduction, monsieur le drôle.

— Mais, mon capitaine, elle est toute séduite... Et

d'ailleurs, j'ai envie de l'épouser. Ça fera une crâne vivandière pour Beauvoisis : bon pied, bon œil, la main leste à la parade, quand la botte ne lui convient pas, et des chansons talpaches à attirer plus de monde dans nos rangs que ne le pourraient faire tous les mensonges des racolleurs du quai de la Ferraille.

— Si je savais que tu fusses bien décidé à te marier, je t'accorderais ce que tu me demandes ; mais tu fâcheras ta bonne amie *la Contrescarpe* ?

La Contrescarpe, je crois l'avoir déjà dit, était une vivandière du régiment.

— Mon capitaine, *la Contrescarpe* m'a signifié mon congé la veille de notre départ de Prague : je suis remplacé par deux tambours et un petit fifre.

Pendant que Brin-d'Amour parlait, je ruminais une idée qui venait de pousser dans mon cerveau, et quand je la crus suffisamment mûrie, je lui dis :

— Eh bien ! je consens à ce que tu me demandes, mais c'est à une condition.

— Tout ce que vous voudrez, mon capitaine.

— Tu vas te rendre de ma part chez la comtesse Aurore de Milnitz, et comme il s'agit d'une des vassales de son beau-père, tu lui demanderas son consentement à ton mariage. Par ce moyen on ne croira pas que tu te rends là-bas dans de mauvaises intentions ; vois-tu, mon garçon, il faut toujours de la franchise en tout : c'est le plus sûr et le plus court.

— Mon capitaine, j'y vais de ce pas — répondit Brin-d'Amour.

Et il se dirigeait déjà vers la porte.

— Attends un moment — lui dis-je — je crois qu'il

est bon que j'écrive un mot à la comtesse pour lui recommander ton affaire. Reviens dans un quart d'heure; ma lettre sera prête

Brin-d'Amour se retira, et moi j'écrivis ce qui suit à ma chère comtesse :

« Ce qui vous sera confié par le porteur de cette lettre, vous apprendra que j'aurais une excellente raison pour retourner à Milnitz, si je ne tenais pas avant tout à vous obéir. Mais en vous faisant un sacrifice n'ai-je pas le droit de réclamer quelque chose de vous? Consentez à me voir sans témoin pendant quelques instants, et je reprendrai après-demain la route de France, ainsi que je vous l'ai promis. Si vous repoussez cette humble prière du plus respectueux amour, je n'écouterai plus que le besoin impérieux, insensé, de vous revoir; et, dussé-je vous perdre ensuite pour toujours, je vous reverrai.

« Ne me parlez pas d'obstacles, de difficultés, d'empêchements enfin, autrement je croirais qu'en vous décidant à la dernière extrémité à me dire que vous m'aimiez, vous n'aviez pas d'autre but que de me rendre encore un peu plus votre esclave qu'auparavant.

« Je veux bien repousser dans l'avenir tout espoir de bonheur complet; mais encore faut-il, pour cela, que j'entende de votre bouche autre chose que des paroles vagues.

« Car, si je pouvais penser que cet avenir que vous m'avez fait entrevoir ne fût qu'une illusion, je ne laisserais pas échapper le présent; et vous ne pourriez, de votre côté, m'en faire un reproche.

« Pardonnez-moi de vous écrire avec cette rudesse si

positive ; mais l'idée de notre séparation prochaine ne me laisse pas le sang-froid nécessaire pour dire les choses à demi-mot.

« J'attends vos ordres. »

Cette espèce de sommation, dans laquelle l'amour se révélait avec plus de fougue que de délicatesse, fut remise à Brin-d'Amour, avec la recommandation expresse de ne la donner à la comtesse Aurore que s'il la trouvait seule.

Quand il fut parti, je me hâtai de procéder à ma toilette, afin d'être prêt à tout événement.

Au bout d'une demi-heure, je me promenais, tout habillé, de long en large dans ma chambre, et je me demandais comment il pouvait se faire que mon brave grenadier ne fût pas encore de retour.

Enfin il arriva.

— Eh bien ! — lui dis-je en allant à sa rencontre.

— Mon capitaine, c'est une coquine ! — s'écria-t-il en retroussant sa moustache d'un air furibond.

— Ah ! bah !

— Une... capitaine, si nous n'étions pas dans un couvent, je vous dirais le mot tout net.

— Je comprends... mais qu'est-il arrivé, mon pauvre garçon ?

— Ceci vous l'apprendra, car moi, je n'ai pas la force de vous le dire.

Et il tira de dessous le revers de son uniforme un billet qu'il me présenta.

Je l'ouvris avec précipitation, voici ce qu'il contenait :

« Le prétexte que vous croyez avoir pour aller à

Milnitz n'existe plus. Notre intendant vient de nous arriver, porteur de quelques lettres, et il nous a appris que la nièce du Talpache était partie hier soir avec un vieux, laid et sale Manteau-Rouge, dont elle avait fait la connaissance en se promenant dans les bois pour rêver à votre pauvre grenadier Brin-d'Amour.

« Croyez donc à la fidélité des grandes passions! Ah! monsieur de Bologne, cet événement me met la mort dans l'âme!

« Cette petite folle avait écrit à votre grenadier qu'elle ne pouvait plus vivre sans lui; et vingt-quatre heures après... cela fait frémir.

« Cependant cet exemple si triste ne me décourage pas, aussi j'ai la force ou la faiblesse, choisissez entre ces deux expressions, de vous dire que si vous voulez vous présenter chez moi dans une heure, vous m'y trouverez seule probablement.

« Ce qui me décide, c'est que je n'ai plus l'air de céder à la menace, puisque vous n'avez plus aucune raison pour revenir sur le refus que vous avez fait à mon oncle de Milnitz d'aller passer quelques moments encore au château.

« Ah! oui, vous m'écrivez bien rudement! mais que ne pardonne-t-on pas au moment d'une séparation?

« AURORE. »

J'avoue, à ma grande confusion, que la joie que je ressentis de la victoire que je venais de remporter me rendit un peu insensible à la mésaventure du pauvre Brin-d'Amour; cependant je crus devoir lui adresser

quelques paroles de consolation appropriées à la circonstance.

— Et dire, mon capitaine — répondit-il — que c'est elle qui avait couru après moi!

— C'est justement pour cela, mon garçon, qu'elle a couru après un autre. Tu aurais dû un peu te défier. Vois-tu, quand une femme s'accroche à la première moustache qui passe, c'est mauvais signe.

— Eh bien! tant pis! — s'écria Brin-d'Amour d'un ton résolu; — je coucherai à l'ombre le fifre et les deux tambours *de la Contrescarpe*, et je me remettrai avec elle.

— Mais tu m'as dit qu'elle t'avait signifié ton congé.

— Mon capitaine, quand je me serai aligné avec trois hommes, pour lui faire voir que je l'aime, je suis sûr qu'elle me permettra de rentrer encore sous ses drapeaux.

Et Brin d'Amour, consolé, sortit en me disant qu'il allait donner un coup de main au frère cellerier, occupé en ce moment à faire l'inventaire trimestriel de la cave.

Quand je me trouvai seul, je relus attentivement la lettre de ma chère comtesse, et j'avoue que j'en fus très-content.

D'abord elle cédait à mes instances, ce qui était d'un très-heureux augure.

Puis elle terminait par cette phrase plus qu'encourageante : *Que ne pardonne-t-on pas au moment d'une séparation?*

N'était-ce pas me dire : *je vous pardonne tout d'avance?*

C'est ainsi que je pensais dans ce temps-là, sottement imbu que j'étais de l'idée qu'il faut toujours chercher un sens mystérieux dans les phrases d'une lettre de femme.

Hélas! le plus souvent ces décevantes créatures ne pensent guère à ce qu'elles nous écrivent, et quand nous le leur rappelons, elles ne savent pas ce que nous voulons dire.

Décidément, avant la quarantaine, un homme n'a pas le sens commun, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que la tardive expérience qu'il acquiert, à ses dépens, bien entendu, ne l'empêche pas d'être dupe plus tard.

Les hommes à bonnes fortunes sont les seuls raisonnables. Ils ne croient rien, ne promettent rien, et sont toujours heureux, sans être ni trompeurs ni trompés.

J'écris ces réflexions à un âge où elles ne peuvent plus me servir : c'est ainsi que les choses se passent habituellement.

Le temps qui s'écoula jusqu'au moment où je pus me rendre près de la comtesse me parut d'une longueur mortelle; enfin, l'heure s'étant écoulée moins quelques minutes, je me dirigeai, le cœur palpitant de crainte et d'espérance, vers la partie du couvent qu'elle habitait.

Je l'aperçus, le visage appuyé contre une vitre, qui semblait m'attendre. Elle me sourit avec affection et tristesse en me voyant.

Parvenu au premier étage, je la trouvai sur le seuil de la porte. J'entrai, et après avoir jeté un coup d'œil rapide dans l'appartement, je tombai à ses pieds... elle était seule !

— Relevez-vous, mon ami — me dit-elle d'une voix

tremblante; — je n'ai qu'un instant à vous donner, et nous devons avoir bien des choses à nous dire.

Elle alla s'asseoir sur un fauteuil placé à l'angle de la cheminée, et m'indiqua une petite chaise basse placée devant elle.

Je voulus la prendre dans mes bras; elle me repoussa doucement, mais en laissant sa main dans les miennes.

— Écoutez-moi bien — reprit-elle — j'ai cédé à votre désir de me voir encore une fois sans témoin, parce que ce désir, je l'éprouvais comme vous..... mais ne cherchez pas d'arrière-pensée dans ma faiblesse, car je suis encore ce que j'étais ce matin : je vous aime! vous voyez que cette fois je n'attends pas que vous me le demandiez.

— Et vous partez! — murmurai-je douloureusement en appuyant sa main sur mes lèvres.

— Je vous ai dit pourquoi; ne me condamnez pas à la souffrance de vous le redire : si vous m'avez crue sincère, vous ne pouvez avoir oublié les raisons que je vous ai données.

— Ah! pourquoi m'avez-vous dit que vous m'aimiez? —m'écriai-je.

— Je savais bien que vous me le reprocheriez tôt ou tard; et c'est pour cela que j'aurais voulu partir sans vous revoir en tête-à-tête... Ah! monsieur de Bologne, vous êtes bien cruel pour moi!

Et elle se renversa sur le dossier de son fauteuil, le visage inondé de larmes.

— Pardonnez-moi! pardonnez-moi! — lui dis-je en tombant de nouveau à ses pieds.

— Mais je ne fais pas autre chose depuis que je vous

connais — reprit-elle avec la plus angélique douceur : — ne pourriez-vous donc maintenant m'épargner cette douleur, mon ami ? songez donc que demain...

— Je n'y songe que trop — interrompis-je sans vouloir me relever, bien qu'elle m'en suppliât du geste et du regard. — Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer sans espoir ! que d'avoir rêvé un bonheur, et de le sentir nous échapper sans retour au moment où nous pensions le saisir ! Je veux bien croire à cet avenir que vous me promettez ; mais combien de mois, d'années me faudra-t-il l'attendre ? et si l'attente est longue, n'êtes-vous pas effrayée de l'idée qu'elle sera horrible pour moi ? Si je vous aimais moins, je pourrais peut-être chercher à me distraire du vide affreux que votre absence va me laisser ; mais mon cœur n'est pas seulement inébranlable dans sa constance, il est aussi incorruptible dans sa fidélité, et il vous gardera sa foi, foi douloureuse et stérile tant que je vivrai ! Chère Aurore, réfléchissez donc à ce que va devenir ma vie. Je ne puis être heureux que par vous, et vous vous refusez à mon bonheur ! C'est m'enterrer vivant ! me condamner à l'existence de ces êtres infortunés auxquels les vœux du cloître ont imposé la privation de toutes les joies et de tous les épanchements de la tendresse !.... C'est....

— M'aimez-vous donc à ce point — interrompit-elle à son tour en se couvrant le visage de ses deux mains, comme pour se soustraire à l'ardeur brûlante de mon regard et de mes paroles — que loin de moi vous ne voudriez pas même chercher ces distractions que les

hommes, dans leur morale facile, savent accorder avec la passion la plus vraie?

— Quoi! vous ne le saviez pas! — m'écriai-je; — mais l'amour que j'ai pour vous est une religion, un culte! Il n'y a plus dans l'univers qu'une seule femme pour moi, c'est ma chère Aurore! Les plus séduisantes créatures de la terre mettraient leurs cœurs à mes pieds, que je ne me baisserais pas pour ramasser le plus tendre et le plus dévoué d'entre eux! Je suis à vous, je ne peux, je ne veux être qu'à vous! et si vous n'êtes pas à moi un jour, eh bien! ma vie est finie dès à présent... me comprenez-vous, Aurore, vous qui prétendez que la réflexion vous a dévoilé tous les mystères de la destinée humaine?

— Pitié! pitié, monsieur de Bologne! — murmura-t-elle d'une voix brisée. — Je vous comprends bien... je vous comprends trop! oh! oui vous m'aimez! vous m'aimez à me rendre la plus orgueilleuse des femmes, si l'orgueil pouvait trouver place dans ce cœur que vous avez rempli de tendresse! Ecoutez-moi donc, et croyez aux paroles que je vais vous faire entendre, comme si je les prononçais au bord de ma tombe... Avant trois mois, que la paix soit faite ou non, je serai à Paris..... c'est vous dire que dans trois mois je serai à vous, mais à présent, pitié! pitié!

Et, me repoussant vivement, elle s'arracha par un brusque effort de son fauteuil, et se trouva debout à quelques pas de moi.

— Je crois à la sincérité de votre résolution — lui dis-je; — mais êtes-vous bien sûre qu'on ne mettra aucun obstacle à votre volonté?

— Je fuirai s'il le faut pour aller vous joindre !

— Eh bien ! venez renouveler cette promesse sur mon cœur !

Je la vis pâlir ; ses genoux tremblants fléchirent sous elle : je m'élançai pour la prendre dans mes bras !

Les siens se soulevaient lentement pour se tendre vers moi, quand un coup discret frappé à la porte nous fit instinctivement reculer l'un et l'autre.

Le chambellan entra.

— Tout est prêt, mon enfant — dit-il. — Monsieur le marquis, je suis charmé de vous trouver ici. J'allais me rendre chez vous pour vous faire mes adieux.

— Ce n'est donc pas demain que vous partez? — balbutiai-je, anéantipa r cette nouvelle inattendue.

— C'est aujourd'hui... à l'instant même... — reprit le chambellan d'une voix joviale qui me sembla lugubre comme la cloche qui tinte l'agonie d'un mourant : — la voiture est prête..... Voulez-vous offrir le bras à la comtesse.

J'obéis machinalement à cette invitation : j'étais sans volonté comme un homme plongé dans l'ivresse.

Nous sortîmes, précédés par le chambellan.

— A mon tour, je vous demande de me pardonner — murmura la comtesse à mon oreille : — où la force manque la ruse est nécessaire... Mais vous avez mon serment d'être réuni à vous dans trois mois... je mourrai ou j'y serai fidèle ! Je t'aime ! ce n'est plus la frayeur qui me le fait dire... je le répète dans le calme du désespoir.

Je ne pus répondre, car dom Conrad nous rejoignait en ce moment.

Il eut la délicatesse de ne pas interroger nos physionomies : la sienne exprimait une sorte de sympathie grave et triste qui me fit supposer qu'il n'était plus ma dupe.

Nous arrivâmes dans la cour du couvent sans échanger une seule parole. Il m'eût été possible de parler que je n'aurais su que dire.

Une voiture attendait, entourée d'une escorte d'hommes à cheval : un laquais se tenait debout près de la portière ouverte.

Le chambellan se tourna vers moi.

— Monsieur le marquis — me dit-il — vous savez, j'espère, que c'est désormais entre nous à la vie et à la mort? Embrassons-nous. — Mon fils saura...

— Monsieur de Bologne — interrompit la comtesse en quittant mon bras pour me tendre la main — l'absence n'est pas toujours la séparation : ma pensée vous suivra.

Elle porta d'elle-même sa main à mes lèvres tremblantes et décolorées, puis elle s'élança d'un bond dans la voiture.

Il fallut bien embrasser le chambellan, nécessité que je subis avec la mauvaise grâce la moins dissimulée.

Un bruit de roues et de pas de chevaux m'arracha à ma stupeur. Je promenai autour de moi des yeux égarés : j'étais seul avec dom Conrad.

— Je sais tout — me dit-il affectueusement. — Jeune homme, du courage! il n'y a que les montagnes qui ne se rejoignent pas, a écrit un sage..... Et encore si la grande grotte du Hartz se mettait un beau jour à aimer l'aiguille de Papenheim, je ne répondrais de rien.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LE PAGE DE LA GRANDE ÉCURIE.

I

Les apologues et les aphorismes de dom Conrad.

J'avais pour dom Conrad une véritable amitié, une sorte de vénération presque filiale, et cependant la journée que je passai chez lui après le départ de ma chère comtesse me parut d'une tristesse mortelle et d'une longueur insupportable, bien qu'elle fût déjà aux trois quarts écoulée au moment de notre séparation. Celle du lendemain me sembla plus morne et plus interminable encore, malgré tous les efforts ingénieux de mon excellent hôte pour m'en abréger la durée. Ce qu'il déploya de sentiment, de grâce et d'esprit dans

cette circonstance un peu délicate pour sa position, ne saurait se raconter. Il fut charmant, c'est tout ce que je puis dire, et aujourd'hui que ma fièvre amoureuse est passée depuis longtemps, je me demande comment l'amabilité si séduisante et la haute raison de cet homme supérieur ont eu à cette époque si peu d'influence sur un désespoir qui, après tout, n'était qu'une folie.

Pendant les premières heures de mon isolement (un amoureux se croit toujours seul quand la femme qu'il aime a disparu), je puisai un peu de courage dans la pensée que ma chère Aurore serait réunie à moi, peut-être même avant l'époque qu'elle avait fixée. Mais peu à peu cette conviction consolante s'affaiblit, et je ne me souvins plus que de la coquetterie effrénée de la comtesse, et de l'incroyable imprudence avec laquelle elle s'était jetée à ma tête le jour même où je l'avais vue pour la première fois à Milnitz. J'avais beau me dire qu'en définitive elle m'avait résisté : ce hideux démon qu'on appelle la jalousie me disait à son tour que le secret de sa résistance n'était peut-être que le fait de ma maladresse, et qu'un plus audacieux que moi serait dans l'occasion plus favorisé. Une fois que ce soupçon m'eut mordu au cœur, je n'eus plus que de rares moments de repos complet : tous ceux qui ont aimé me comprendront, j'espère, et me plaindront, j'en suis sûr.

Dans une semblable disposition d'esprit, je n'eus pas besoin de déployer une bien grande force de caractère pour résister à toutes les instances que me fit dom Conrad de prolonger de quarante-huit heures encore mon séjour chez lui. D'abord ma tristesse me semblait plus lourde à porter en présence de celui qui en connaissait

la cause, puis il me semblait aussi qu'en me rapprochant de la France, où la comtesse devait venir, je hâterais le moment de notre réunion. Je signifiai donc, avec cette intraitable tyrannie des amoureux, à l'abbé Bouquet, d'avoir à se préparer à partir le lendemain, que son tableau d'église fût terminé ou non, et je fis moi-même tous mes arrangements pour la continuation de mon voyage.

Comme je devais me mettre en route avant la pointe du jour, c'est-à-dire pendant que la communauté serait encore à l'office du matin, je fis mes adieux aux bons pères la veille dans l'après-midi, et le soir dom Conrad quitta le réfectoire de bonne heure, pour venir causer quelques moments avec moi dans mon appartement.

Il fut, comme de coutume, affectueux dans ses manières et plein de raison dans ses discours, qui sentaient, comme de coutume aussi, beaucoup plus le gentilhomme que le religieux : on en jugera par la conversation suivante, que je rapporte avec la plus scrupuleuse fidélité.

— Mon cher marquis, je crois avoir pénétré assez avant dans vos secrets pour me reconnaître le droit de vous en parler à cœur ouvert ; aussi, sans vous demander de me faire vos confidences, je me permettrai de vous donner quelques conseils qui ne sont peut-être pas très-conformes à mon état, mais pour lesquels je trouve une excuse dans le sincère intérêt que je vous porte.

— Tout ce que vous me direz, mon révérend, sera pris en très-bonne part — répondis-je sous l'empire d'une curiosité vivement excitée, car j'avais compris que c'était de la comtesse que mon excellent ami dom Conrad allait m'entretenir.

— Je pars de ce principe, que vous êtes fort amoureux de ma nièce : vous n'avez même pas besoin de rien me confier à cet égard ; ainsi...

Je fis un geste de douloureuse affirmation qui obligea dom Conrad à s'arrêter un instant pour attacher sur moi un regard d'une tristesse sympathique, puis il reprit :

— Vous êtes donc amoureux de ma nièce, c'est convenu, et je ne crois pas commettre d'indiscrétion en ajoutant que, de son côté, elle est fort occupée de vous.

Je levai les yeux au ciel avec une expression anxieuse et tendre qui signifiait clairement : — *Puissiez-vous dire la vérité !*

— Ceci posé — continua dom Conrad en massant entre son pouce et son index une prise de tabac d'Espagne, qu'il avait puisée au fond d'une magnifique boîte d'or avec laquelle il jouait presque toujours en parlant — vous devez vous attendre à ce que ma nièce fasse quelque coup de tête de sa façon pour vous rejoindre.

— Vous aurait-elle manifesté quelque intention de ce genre, mon révérend ? — demandai-je à dom Conrad d'une voix tremblante d'émotion, et intérieurement charmé que la comtesse se fût engagée envers un témoin aussi respectable que le digne abbé à venir me joindre dans peu de mois.

— Pas le moins du monde, mon cher marquis ; mais j'ai étudié la marche des passions, et je sais combien elles sont ardentes tant qu'elles ne sont pas satisfaites ; ensuite ma nièce a depuis longtemps le désir de connaître la France, d'admirer votre cour si brillante, votre société si spirituelle... enfin je parierais ma part

de paradis contre celle de l'abbé Bouquet qu'avant la fin de l'été vous serez tous deux réunis à Paris : vous comprenez que, pour y mettre cette témérité, il faut que je sois bien sûr de mon fait.

— Ce qui est une certitude pour vous, mon révérend, n'est encore qu'une espérance pour moi — murmurai-je tristement, car on sait que j'avais des doutes.

— Vous la verrez, rien n'est plus certain — reprit dom Conrad avec une assurance qui me fit battre délicieusement le cœur. — Mais, mon cher marquis, quand vous en serez là, vous n'aurez pas encore ville gagnée, et c'est peut-être à ce moment de triomphe apparent que vous attendent vos plus amers déboires.

— Comment cela ? — m'écriai-je.

— Patience, marquis, patience : j'y arriverai petit à petit ; mais ce que j'ai encore à vous dire est assez difficile à tourner convenablement pour un homme de mon état... Je suis moine, que diable !

Et dom Conrad huma avec une voluptueuse lenteur la prise de tabac qu'il avait pétrie jusqu'à ce moment.

Puis il secoua du bout de ses doigts aristocratiques la poudre jaune disséminée dans les plis du froc d'une blancheur éblouissante qui couvrait sa vaste poitrine, et, après avoir toussé légèrement, il reprit :

— Vous aimez beaucoup la chasse, n'est-ce pas ?

— Oui, mon révérend — répondis-je, stupéfait de cette question si différente de celle que j'attendais de mon interlocuteur. — Mais je ne vois pas quel rapport...

— Ceci importe peu : vous aimez la chasse, ce qui veut dire que vous connaissez à fond tout les hasards

plus ou moins piquants qu'elle offre sans cesse aux fidèles croyants qui se livrent avec quelque suite à cette salutaire et agréable distraction.

— Sans aucun doute, mon révérend — balbutiai-je de plus en plus confondu de la tournure que prenait cet entretien.

— Alors — poursuivit dom Conrad sans paraître remarquer ma stupéfaction — il a dû vous arriver quelquefois de chasser un lièvre avec des chiens très-lents et un peu mous ?

— Oui... je crois... il me semble...

— Allons, cela vous est arrivé dix fois pour une : poursuivons. Eh bien ! que se passe-t-il le plus habituellement dans ces occasions-là ?

— Mais je ne sais trop... que l'on manque sa chasse.

— Si ce n'était que cela, ce serait une misère ; mais il y a quelque chose de pis que de ne pas réussir soi-même. Ainsi, par exemple, quand vous avez mollement promené pendant toute une matinée un lièvre à qui vous avez laissé tout le temps de faire mille ruses devant vous, il advient qu'un ignoble chien de berger embusqué derrière une haie, ou un stupide lévrier tapi entre deux sillons, s'élance audacieusement sur votre gibier, le prend à votre barbe, et l'a déjà croqué que vous n'avez pas encore compris qu'avec plus de résolution vous auriez pu arriver avant lui. Vous avez fatigué le lièvre en vous fatiguant vous-même inutilement, et le roquet, qui ne s'est pas donné la moindre peine, triomphe en vous faisant payer les frais de la guerre.

— J'ai vu effectivement cela quelquefois, mon révérend..... mais je ne saisis pas encore...

— C'est un apologue, marquis; et si vous voulez bien y réfléchir un moment, vous verrez quelle application vous en pouvez faire à votre situation personnelle.

Je me sentis pâlir; les battements de mon cœur s'arrêtèrent pour reprendre bientôt avec une violence désordonnée... je n'entrevoyais encore la vérité que confusément, mais c'était déjà trop pour mon repos.

— Je vous ai fait là l'histoire de tous les amoureux timides — reprit dom Conrad d'un ton qui témoignait de sa compassion pour ma souffrance; — et en procédant de cette façon, j'avais pour but de vous prémunir contre un danger qui vous menace. Vous êtes destiné, ainsi que je vous l'ai déjà dit, à retrouver la comtesse Aurore de Milnitz dans un pays où, si j'en crois la chronique, il ne manque pas de gens toujours prêts à mener l'amour bon train, et qui passent leur vie à l'affût de toutes les passions délicates et respectueuses, pour leur couper l'herbe sous le pied, à l'aide de quelque brutale surprise de portefaix aviné. Prenez garde, marquis : les destins sont changeants; les affections de la femme la plus sincère et la mieux intentionnée flottent et vacillent au moindre souffle du hasard, comme cette petite flamme bleuâtre que vous voyez courir d'un bout à l'autre de ce tison, sans parvenir à se fixer nulle part; enfin, vous êtes averti, et maintenant...

— Quoi ! — m'écriai-je — vous supposeriez la comtesse Aurore capable...

— Je ne suppose rien, de peur de calomnier, mon

cher marquis ; mais je prévois tout, afin de n'être pas pris au dépourvu : croyez-moi, c'est le plus sage.

— Elle ne viendrait pas de si loin pour me trahir.

— Il y a cependant des femmes qui en seraient capables, parce qu'elles penseraient que c'est beaucoup plus drôle, et puis, voyez-vous, la nouveauté et la perfidie sont des mets de haute saveur pour cette adorable moitié du genre humain ; mais ma nièce n'est pas de ce nombre : si elle vous trompe en arrivant, elle ne l'aura à coup sûr pas décidé avant de partir : ce sera l'occasion, la fatalité, que sais-je ? Un de ces bons ou mauvais génies qui accompagnent les filles d'Eve depuis que leur mère a compromis leur avenir dans le paradis terrestre.

— Mais, mon révérend, c'est horrible ce que vous dites-là !

— Non, puisque vous pouvez éviter la catastrophe en ne laissant pas traîner les choses en longueur.

— Si la comtesse Aurore était capable d'une action aussi noire que celle dont vous venez de me parler, je ne ferais rien pour l'empêcher de l'accomplir, parce que je me dirais qu'une pareille créature ne mérite ni l'amour ni les regrets d'un honnête homme !

— Vous diriez cela, et vous l'aimeriez encore, et vous la regretteriez longtemps, parce que ces contradictions sont dans la nature : l'âne s'attache au manant qui le bâte, le chien au maître qui le frappe, l'homme à la femme qui le trompe... Mon cher marquis, je vous en demande bien pardon ; mais, le cas échéant, vous ne vous conduiriez pas d'une autre manière.

Cette conversation, comme on le pense bien, me

mettait au supplice, et j'eus besoin de toute ma force d'âme pour ne pas laisser éclater mon désespoir. Si dom Conrad eût raillé, je ne sais pas jusqu'où la colère aurait pu me porter ; mais tout en lui m'annonçait qu'il était de bonne foi et animé d'un sincère désir de m'être utile ; je me contins donc, et pour essayer de montrer du calme, je cherchai à me persuader que j'avais toutes sortes de raisons d'être tranquille. Dans cette pensée, je répliquai au digne abbé :

— Tout ce que vous me dites-là, mon révérend, peut-être parfaitement juste en thèse générale ; mais toute règle, si absolue qu'elle soit, admet des exceptions, et je veux croire que la comtesse Aurore en est une : elle m'a assuré que j'étais sa première affection sérieuse, elle m'a juré qu'elle ne changerait jamais ; or vous comprenez...

— Vous a-t-elle dit tout cela parce que vous lui avez demandé de vous le dire ? — interrompit dom Conrad avec une grande vivacité.

— Mais sans doute.

— Ah ! quelle faute, mon cher marquis !

— Comment ! quelle faute ?

— Rien ne déconsidère un homme comme d'interroger une femme sur son passé, et de la prier de lui donner des garanties pour l'avenir... Mais vous vous êtes conduit dans cette circonstance comme un véritable enfant, permettez-moi de vous le dire avec toute la franchise d'une amitié sincère. Voulez-vous vous gouverner d'après mes conseils ?

— J'en suis bien tenté — répondis-je avec un pro-

fond accablement car j'avais la tête tout à fait perdue.

— Eh bien! quand vous retrouverez ma nièce à Paris ou ailleurs, mais à Paris surtout, soyez plus galant que passionné, plus gai que sentimental, plus impétueux que tendre, plus défiant que crédule. Laissez-lui croire que vous connaissez à fond toutes ses pareilles en général et elle en particulier; ne remettez rien au lendemain, alors même qu'elle vous en prierait, parce qu'entre un jour et un autre il y a des heures qu'un malotru moins délicat que vous peut mettre à profit. Cela est fort triste à dire, mon cher marquis, mais il y a dans la vie des femmes des instants où la plus pure et la plus farouche n'a pas le libre arbitre de sa volonté; alors il arrive, comme dans l'apologue de tout à l'heure, que le chien qui croque n'est pas celui qui s'est donné la peine de chasser. Pour en revenir à ma nièce, si vous n'êtes pas son maître, vous serez son esclave, et elle vous en fera voir de toutes les couleurs. Vous lui débiterez de grandes phrases à genoux pendant que des godelureaux lui glisseront des mots crûs dans l'oreille; vous vous reculerez pour éviter le frôlement de sa robe, qu'un autre aura chiffonnée peut-être en s'asseyant trop près d'elle. J'en ai tant vu, tant vu, tant vu de ces histoires-là, mon pauvre marquis! La femme est le mensonge incarné, la contradiction vivante. Le ruban qu'elle a mis pour plaire au vicomte, elle l'ôte pour être agréable au chevalier; elle a signé une lettre de change à celui-ci, et c'est c'est à celui-là qu'elle la paye; elle vous assure que vos respects la touchent, et les insolences d'un fat la font rire. Je n'en finirais pas,

si je voulais vous raconter tout ce que je sais sur cet intarissable sujet de méditation et d'observation. Ce que je vous dis là à propos de ma nièce n'est pas le fait d'un très-bon oncle, je le reconnais volontiers; mais l'affection toute paternelle que je vous porte, les devoirs sacrés et toujours scrupuleusement respectés par moi de l'esprit de corps, et mon dévouement sincère aux vieux principes de la galanterie, telle que les hommes intelligents l'ont toujours entendue et pratiquée, me font une obligation de ne considérer en tout ceci que le désir de vous servir. La comtesse de Milnitz fera des sottises, rien n'est plus certain; ne pouvant l'en empêcher, je voudrais du moins, si c'est possible, qu'elle ne débutât pas par une de ces escapades sans nom qui exercent une déplorable influence sur l'avenir d'une femme, et la font tomber de mauvais choix en mauvais choix, parce que le premier n'a pas été bon. Elle va courir après vous, c'est évident; si elle ne trouve pas ce qu'elle sera venue chercher, le lendemain elle se sauvera avec un autre, et voilà une femme compromise, et aussi perdue pour le bonheur de son mari que pour l'agrément de ses admirateurs. Saisissez-vous bien ma pensée, marquis?

— Je le crois.

— Donnez-m'en une preuve quelconque.

— Votre opinion, qui me paraît basée sur de nombreuses expériences, est que pour réussir en amour il ne faut pas être trop amoureux.

— Bravo! vous y êtes! ma foi, ce n'est pas sans peine, car vous m'avez obligé à entrer dans des détails... Eh bien! vous sentez-vous de force...

— A moins aimer ?

— Oui.

— Pas encore.

— Êtes-vous décidé à vous raisonner à cet égard ?

— Je ne sais.

— Ne pourrez-vous du moins avoir le courage de feindre une certaine indifférence, tout en menant les choses très-rondement ?

— Je tâcherai.

— *Pas encore — je ne sais — je tâcherai :* — marquis, cela sent la faiblesse d'une lieue : vous êtes décidément ensorcelé.

— Je le crois, mon révérend ; mais je n'y puis rien, je vous l'affirme sur l'honneur, et si l'absence ne vient pas à mon secours...

— Ne comptez pas sur elle — interrompit dom Conrad : — image de la mort, elle embellit tout ce qu'on regrette.

— Vous n'êtes pas consolant, mon noble ami.

— Je suis vrai, marquis, parce que je vois les choses avec le coup d'œil froid de l'expérience et la lucidité du désintéressement.

— J'en arriverai peut-être là avec le temps.

— Erreur, cher marquis ! erreur ! quand on est confiant à vingt ans, on est crédule à quarante, et à moins qu'une bonne leçon ne vous corrige, vous mourrez dans l'impénitence finale : Dieu veuille que cette leçon, ce ne soit pas ma nièce qui vous la donne, ou qu'avant de la recevoir d'elle vous l'ayez déjà reçue d'une autre, afin que le coup vous paraisse moins rude.

— Je me rappellerai vos conseils dans l'occasion.

— Ce qui veut dire : quand il sera trop tard pour les mettre à profit. — Enfin, marquis, les avertissements ne vous auront pas manqué, et je n'aurai pas de reproche à me faire, car je vous ai laissé pénétrer dans tous les secrets de mon expérience, ce que je n'ai jamais permis à personne. — Persistez-vous toujours à partir demain matin ?

— Oui, mon révérend.

— Nous aurions pu cependant reprendre cet entretien.

— A quoi bon ? ne m'avez-vous pas tout dit ?

— C'est vrai ; mais, comme vous ne m'avez compris qu'à moitié, il ne serait peut-être pas sans intérêt pour vous de recommencer.

— Je repasserai dans mon esprit vos moindres paroles, et je finirai sans doute par me ranger à votre opinion.

— Je le souhaite plus que je ne l'espère, marquis ; mais, quoi qu'il arrive, mes vœux vous suivront, et si mes avis peuvent vous être utiles, n'hésitez pas, de grâce, à vous adresser à moi. Une lettre est bientôt écrite quand on est aussi rempli de son sujet que je le suis.

Dom Conrad, en prononçant ces mots, s'était levé pour se retirer ; quand il fut debout, il reprit d'un ton mystérieux :

— Ne me chargez-vous de rien pour la comtesse ? Je la verrai sans doute prochainement.

— Dites-lui ce que vous jugerez de plus conforme à mes intérêts.

— Vous oubliez que nous ne les envisageons pas du même point de vue.

— Peu importe, mon révérend : je verrai ce que cet essai produira.

— Mais si vous alliez me démentir dans votre prochaine lettre.

— Elle doit m'écrire la première ; alors tout naturellement je me réglerai sur l'effet qu'aura produit la manière dont vous aurez parlé en mon nom.

— Ceci est assez sage et me donne un peu d'espoir.

— Adieu, marquis.

Et dom Conrad, le visage très-ému, me tendit affectueusement les bras.

Je me jetai à son cou avec l'abandon de la jeunesse, et il me pressa sur son cœur d'une façon toute paternelle.

Nous échangeâmes la promesse d'une amitié fidèle qui ne s'est pas démentie encore au moment où j'écris ces lignes, bien que cinquante ans se soient écoulés : dom Conrad est aujourd'hui plus qu'octogénaire, ce qui ne l'empêche pas de chasser quatre fois par semaine, et de passer la nuit à table les veilles et les jours de chasse.

Le lendemain, comme les étoiles commençaient à pâlir et l'orient à se colorer, nous quittions l'abbaye *den Diekenkrügen*, comblés des bienfaits de dom Conrad, qui avait absolument voulu nous donner un mulet chargé de vivres, afin que nous ne fussions soumis à aucune privation pendant le reste de notre voyage.

II

La nièce du Talpache.

Il faudrait bien peu connaître le cœur humain en général et celui des amoureux en particulier, pour ne pas comprendre que le mien avait dû être cruellement torturé par ma dernière conversation avec dom Conrad. Non-seulement tous ses conseils, tous ses jugements, toutes ses insinuations, étaient profondément gravés dans ma mémoire, mais encore je me figurais qu'il ne s'était montré aussi rempli de sollicitude pour l'avenir de mon amour que parce qu'il avait de fortes raisons de juger d'une manière très-sévère le passé de sa nièce. A entendre le digne abbé, je devais, lors de ma réunion probable avec la comtesse Aurore, me hâter de prendre possession de sa per-

sonne, sous peine de voir un plus audacieux et plus expéditif que moi se glisser insolemment à ma place. Ainsi, cette femme que j'idolâtrais, que j'avais entourée de mes respects, au repos de laquelle j'aurais sacrifié ma vie si cela avait été nécessaire ; cette femme, qui avait eu l'art de me persuader qu'elle ne me résistait, quoiqu'elle m'aimât autant que je l'aimais, que pour mieux s'assurer ma fidélité, cette femme était considérée par le propre frère de sa mère comme une de ces créatures sans cœur et sans cervelle, vouées dès leur adolescence à la honteuse destinée de devenir la facile proie du premier occupant! Et, comme si ce n'était pas encore assez pour mon esprit de l'horrible torture de cette douloureuse pensée, moi, qui m'enorgueillissais de la vivacité et de la profondeur de mon amour, qui lui croyais assez de puissance pour remuer le monde si celle qui me l'inspirait l'eût désiré, j'en étais réduit à croire que ma meilleure, ma seule chance de succès, était de cacher soigneusement cette grande et sainte passion, pour ne laisser voir que la froide rouerie d'un libertin de profession, dont l'unique mobile est de pouvoir inscrire un nom de plus sur la liste de ses bonnes fortunes! Oh! voilà ce qui me faisait souffrir tous les tourments de l'enfer : n'avoir plus foi dans un amour auquel j'avais cru un pouvoir presque surnaturel ! le dissimuler comme une pensée coupable ou nuisible ! le considérer comme un obstacle à mon bonheur, qu'il aurait dû au contraire assurer ! penser qu'il se trouverait peut-être un jour un fat sans esprit et sans cœur qui aurait le droit de dire en me rencontrant dans un salon ou en me voyant passer dans la

me : — *Voilà pourtant un pauvre diable assez bien tourné qui s'est morfondu à soupirer pendant une éternité pour la comtesse de Milnitz, tandis que moi..* On fût venu me conter qu'Aurore ne m'aimerait jamais parce qu'elle en aimait un autre, que j'eusse été mille fois moins malheureux, anéanti, humilié, que de savoir que je m'étais fait tort dans son esprit en l'aimant trop. Ah ! mon Dieu ! qu'on est bête à vingt ans, et quelquefois beaucoup plus tard, enfin quand on a la faiblesse ou la folie de prendre au sérieux ces sortes de choses, dont il faudrait toujours rire quand elles commencent, afin de n'être pas tenté de pleurer quand elles finissent !

Il serait presque superflu de consigner ici que toutes ces circonstances réunies m'avaient jeté dans une profonde tristesse, qui se trahissait tantôt par un morne abattement, tantôt par une irritation violente. Je laissais s'écouler des heures entières sans proférer une seule parole, sans donner la moindre attention à ce qui se passait autour de moi ; puis tout d'un coup je sortais sans motif de cette espèce d'indifférence pour entrer dans d'épouvantables colères à la moindre contradiction ou au plus petit obstacle. Je battais mes chiens, je faisais des scènes continuelles à l'abbé, qui avait fini par trembler de tous ses membres quand je tournais les yeux de son côté, et je grondais vingt fois par jour le pauvre Picard, ce qui ne m'arrivait presque jamais dans l'habitude de la vie. Seul, mon fidèle grenadier Brin-d'Amour ne souffrait pas de mes fureurs, parce que sa déconvenue avec la nièce du Talpache avait établi une sorte de solidarité d'infortune entre nous. Il était déjà

trahi par sa maîtresse ; moi, suivant le dire de dom Conrad, je devais l'être tôt ou tard par mon amante ; je voyais donc en lui comme un reflet de mes propres douleurs, et je mettais un soin extrême, une vigilance continuelle à ne faire ou à ne dire rien qui fût de nature à ajouter le plus petit chagrin à ceux que je lui supposais.

Sans ce fâcheux concours de pénibles circonstances, notre voyage à travers l'Allemagne fût devenu, à la longue, une véritable partie de plaisir. D'abord, le temps s'était mis au beau ; puis la température avait, dans le milieu de la journée, des moments d'une douceur tout à fait printannière ; les grandes routes n'étaient ni boueuses ni verglacées ; et, enfin, ce qui est toujours à considérer quand on voyage, les gîtes devenaient infiniment meilleurs à mesure que nous approchions de la France. Ce n'était pas tout encore : une trêve venait d'être conclue entre notre roi Louis XV et Sa Majesté la reine de Hongrie, et un grand nombre d'officiers, de bas officiers et de simples soldats de notre armée en profitaient pour aller passer quelques semaines dans leurs familles. A chaque instant nous étions rejoints et même dépassés, sur le grand chemin que nous suivions à pied, par des chaises de poste qui couraient à toute bride vers la frontière, emportant de joyeux gentilshommes que l'amour et le bonheur attendaient peut-être de l'autre côté du Rhin. Il arrivait même assez fréquemment que ces brillants voyageurs étaient des gens de ma connaissance plus ou moins intime, ce qui me valait des interpellations du genre de celles-ci : « *Mais quelle diable d'idée t'a pris là, Bologne, de*

t'en aller en congé à pied comme un capucin qui s'en va en quête? — Marquis, si tu n'as pas d'argent pour voyager comme un homme de qualité, ma bourse est à ton service. — Quoi! à pied comme un croquant! veux-tu une place à côté de moi? viens la prendre moi bleu! » Je répondais généralement d'un ton assez maussade à toutes ces offres amicales, et je continuais à allonger le jarret comme un pauvre diable qui n'aurait pas eu cinq sous dans sa poche.

Un peu avant d'atteindre la Forêt-Noire, il nous arriva une aventure qui n'était pas faite, à coup sûr, pour me rendre la confiance que ma dernière conversation avec dom Conrad avait détruite ou du moins considérablement altérée : il semblait, en vérité, que la Providence eût pris à tâche de m'éclairer par tous les moyens possibles sur le sort qui m'attendait.

Nous venions de nous installer, l'abbé et moi, au premier étage d'une de ces jolies petites auberges comme on en rencontre assez fréquemment dans le pays badois, lorsque nous fûmes avertis par des éclats de voix dont le timbre n'était rien moins que pacifique, que quelque chose d'extraordinaire se passait dans la salle commune des voyageurs, située au rez-de-chaussée de la maison. Nous prêtâmes aussitôt l'oreille, et nous reconnûmes sans peine que Brin-d'Amour était un des principaux acteurs du tumulte qui régnait dans cet asile, si paisible quelques moments auparavant.

— Allons voir ce que cela signifie — dis-je à l'abbé Bouquet, qui avait déjà pris une vraie face de carême.

— Ces gens-là prononcent peut-être des discours

fort inconvenants, monsieur le marquis — balbutia l'abbé — et je ne voudrais pas être exposé...

Je l'interrompis en haussant les épaules, et je me disposai à descendre seul, pour prendre la défense de mon brave grenadier, s'il était en péril, ou l'empêcher de faire quelque sottise s'il avait une querelle, ce qui me semblait beaucoup plus probable.

Je trouvai sur l'escalier mon valet de chambre qui venait me chercher en toute hâte, et qui me dit que Brin-d'Amour allait se couper la gorge avec un grenadier de Vermandois.

— Et quel est le sujet de leur dispute ? — lui demandai-je en descendant avec lui.

— Une femme, monsieur le marquis.

Je n'eus pas le temps de faire de nouvelles questions, car nous arrivions dans la salle basse, théâtre de la querelle.

Tout y était dans une confusion de l'effet le plus pittoresque, et il ne fallait que jeter un coup d'œil sur la scène pour comprendre que le drame touchait au moment de sa plus émouvante péripétie. Les acteurs qui devaient y jouer un rôle plus ou moins important étaient au nombre de six : une femme et cinq hommes.

Les cinq hommes étaient Brin-d'Amour, deux grenadiers de Vermandois, un cavalier de Royal-Cravate, et un trompette du même corps, jeune gaillard de dix-huit ans, frais comme un chérubin et éveillé comme un page.

La femme était une ravissante jeune fille, que je reconnus aussitôt pour être la nièce du vieux Talpache :

je l'avais vue rôder aux alentours du château pendant mon séjour à Milnitz.

Au moment où j'entrai, toutes les têtes se découvrirent respectueusement, et il s'établit aussitôt un silence à entendre voler une mouche.

Brin-d'Amour fit quelques pas à ma rencontre; puis il s'arrêta, les deux talons sur la même ligne, et il me dit :

— Pardon, excuse, mon capitaine, mais ça ne peut pas se passer comme ça : il faut que l'un de nous deux reste sur le carreau.

Et il me montra l'un des grenadiers de Vermandois, qui se tenait à quelque distance dans l'attitude d'un rival qui a relevé courageusement un défi.

— Comment ! un duel entre camarades ! — m'écriai-je.

— C'est toujours comme cela qu'on se bat, mon capitaine — riposta avec beaucoup de bon sens le grenadier de Vermandois.

— Mais pourquoi vous battez-vous ? — demandai-je.

— Parce qu'il m'a pris ma maîtresse — répondit Brin-d'Amour.

— Parce qu'il veut me la reprendre — ajouta le grenadier de Vermandois.

— Tu as tort, mon garçon — dis-je à Brin-d'Amour. — Cette petite a le droit d'aimer qui bon lui semble, et si elle ne se soucie plus de toi, tu n'as pas le plus petit mot à dire.

— Ainsi, mon capitaine, si on vous prenait votre

bonne amie, vous diriez *amen?* Pardon, excuse, c'est une supposition que je fais.

Je sentis tout mon sang refluer vers mon cœur, et je ne trouvai à répliquer que cette banalité à l'usage de tous ceux qui veulent empêcher une querelle d'aller plus loin :

— Voyons, mes enfants, tâchez de vous arranger.

— C'est impossible, capitaine — repartirent à la fois le grenadier de Vermandois et celui de Beauvoisis.

— Cependant s'il y en a un de vous deux qu'elle n'aime pas — repris-je — l'autre serait bien niais de s'exposer pour elle à recevoir seulement une égratignure.

— Eh bien, qu'elle se prononce — dit résolûment le grenadier de Vermandois en relevant sa moustache, de l'air vainqueur d'un homme sûr de son fait. — Et si elle donne la préférence au camarade, je fais à la minute demi-tour à gauche et lui cède la place ; — ça vous va-t-il, l'ami? — continua-t-il en s'adressant à Brin-d'Amour.

— Tu ne peux te refuser à un accommodement aussi honorable — fis-je à mon tour.

— Mais, capitaine, elle va dire qu'elle préfère le dernier venu, et alors j'aurai tout à la fois perdu ma maîtresse et l'occasion de me rafraîchir d'un coup d'espadon. — Cependant, si vous croyez que l'honneur de Beauvoisis puisse être sauf de cette manière, je veux bien faire l'épreuve que vous nous conseillez : seulement, mon capitaine, je vous demanderai d'expliquer la chose vous-même à la petite Talpache.

— De tout mon cœur, mon garçon. Est-ce aussi votre

désir ? — repris-je en m'adressant au grenadier de Vermandois.

Il répondit affirmativement ; alors je me tournai vers la nièce du Talpache, qui se tenait à l'écart dans l'attitude hypocritement inquiète d'une poule pour laquelle deux coqs se battent, et je la priai, en allemand, de me dire lequel elle aimait le mieux des deux braves qui allaient se disputer son cœur l'épée à la main.

— C'est toujours celui qui n'est pas absent que je préfère — me répondit-elle avec un candide sourire ; — mais quand ils sont là tous les deux je les aime également.

Je compris que cette réponse rendait impossible une solution amiable ; toutefois je la traduisis fidèlement aux parties intéressées, lesquelles reconnurent d'un commun accord qu'il ne leur restait plus qu'à en appeler au jugement de Dieu : on comprend ce que cela veut dire.

Je fus, quoiqu'à regret, de leur avis, et je me retirai en leur disant que je m'en remettais à leur loyauté du soin de terminer honorablement cette fâcheuse affaire.

Il avait déjà été convenu, lors de mon intervention dans le débat, que le second grenadier de Vermandois serait le témoin de son camarade, et que le cavalier de Royal-Cravate assisterait Brin-d'Amour.

La chambre que j'occupais avec l'abbé Bouquet au premier étage de la maison avait quatre fenêtres : deux qui donnaient sur la grande route au bord de laquelle était située l'auberge, et deux qui avaient vue sur une espèce de prairie plantée d'arbres fruitiers, de manière

à figurer une intention de verger ; à l'extrémité de cette prairie commençaient les pentes agrestes de la Forêt-Noire, dont on apercevait dans l'éloignement les plus hauts sommets encore couverts de neige et enveloppés de brouillards.

Les deux combattants et leurs témoins s'étaient dirigés de ce côté, et, bien qu'un mouvement de terrain les eût presque aussitôt cachés à mes regards, je n'en étais pas moins resté à l'une des deux fenêtres qui ouvraient sur cette direction, afin de savoir aussi promptement que possible le résultat de la lutte à laquelle je prenais, comme on peut le supposer, un très-vif intérêt.

Il va sans dire que l'abbé Bouquet, à qui j'avais tout conté, ne s'était pas senti le courage de se placer à côté de moi; et pour bien constater son invincible répugnance à cet égard, il s'était installé à une des fenêtres donnant sur la grande route.

Il y était depuis un quart d'heure environ, et moi je ne voyais toujours rien venir, ce qui commençait à m'inquiéter beaucoup, lorsqu'il s'écria :

— Monsieur le marquis ! monsieur le marquis, venez donc voir une drôle de chose ! Ah ! les femmes ! les femmes !

Comme je savais l'abbé assez enclin à s'émerveiller de peu, suivant la coutume de tous les sots depuis le commencement du monde, au lieu d'aller à lui pour juger de mes propres yeux la cause de son ébahissement, je me bornai à le prier de me la faire connaître en quelques mots.

— Vous savez, monsieur le marquis, reprit-il avec une animation singulière, cette petite drôlesse de Mil-

nitz, pour laquelle deux braves soldats du roi de France *se massacrent* à l'heure qu'il est?

— Eh bien, l'abbé, qu'y a-t-il?

— Il y a, monsieur le marquis, qu'elle se sauve avec un troisième.

— Pas possible! — m'écriai-je, stupéfait à mon tour.

— Pas possible, ça se peut; mais certain, cela est: vous pouvez vous en assurer vous-même.

Pour le coup, je n'y tins plus: en trois enjambées je fus auprès de l'abbé, à qui un geste suffit pour me prouver qu'il ne m'avait pas trompé.

Il me montra, ayant déjà quitté la grande route et courant à toutes jambes vers un chemin de traverse, les deux fugitifs qui étaient bien la nièce du Talpache et le petit trompette de Royal-Cravate, dont la figure m'avait frappé à mon entrée dans la salle basse de l'auberge.

Ils eurent bientôt atteint une sombre futaie de pins où je les perdis de vue: ils dévoraient l'espace avec la rapidité de deux oiseaux qui vont chercher un emplacement pour leur nid.

— Qu'en pensez-vous, monsieur le marquis? — me demanda l'abbé en croisant les bras et en secouant la tête comme pour dire: *Cela passe la permission.*

— L'abbé, c'est infâme! — m'écriai-je en proie à la plus violente indignation et à un sombre désespoir; car je pensais aussi à moi, cette nouvelle preuve de la perfidie et de la légèreté des femmes ayant ravivé toutes mes blessures.

— Aimez donc de semblables créatures! — reprit l'abbé. — Ah! monsieur le marquis, je bénis Dieu du

fond du cœur de m'avoir donné un état qui me met à l'abri de toutes les déloyautés de ce sexe, qui... que... enfin, vous comprenez bien.

Si j'eusse été dans une autre disposition d'esprit, je me serais certainement amusé aux dépens de l'abbé Bouquet, en lui citant une foule de petites circonstances où son état ne l'avait que très-mal abrité contre les tromperies de la plus belle moitié du genre humain ; mais je n'avais pas la moindre envie de rire, et d'ailleurs en ce moment un bruit de pas que j'entendis dans l'escalier, attira toute mon attention, car je compris qu'il nous annonçait la venue de quelqu'un qui nous apportait des nouvelles du duel.

Effectivement, la porte s'ouvrit et Picard entra : je savais qu'il s'était arrangé de manière à voir le combat.

Son visage me rassura, bien qu'il portât quelques traces d'émotion.

— Eh bien ? — lui demandai-je.

— Le pauvre grenadier de Vermandois a trois pouces de lame dans les côtes, monsieur le marquis ; mais il n'en mourra pas. On le rapporte en ce moment : il a dit qu'il cédait à Brin-d'Amour ses droits sur la nièce du Talpache.

— La difficulté maintenant est de livrer la marchandise — dit l'abbé Bouquet, intérieurement ravi de la mésaventure de Brin-d'Amour, qu'il n'aimait pas, parce que le brave grenadier se permettait quelquefois de le gouailler.

Je racontai alors à Picard ce que nous savions de la fuite de la petite fille avec le trompette de Royal-Cravate.

Je lui rendrai cette justice, qu'il ne me parut pas

surpris le moins du monde. Picard était un valet de chambre de bonne maison, qui savait beaucoup de choses et qui en avait vu de fort instructives à travers le trou de la serrure des salons.

Je me hâtai de descendre pour aller à la rencontre du blessé et préparer Brin-d'Amour au coup qui devait le frapper.

Je les trouvai qui entraient dans la salle basse où les gens de la maison avaient déjà préparé un matelas pour recevoir le grenadier de Vermandois.

Les deux adversaires paraissaient dans la meilleure intelligence : le vainqueur était rempli de sollicitude, et le vaincu ne semblait occupé qu'à le tranquilliser sur la gravité de sa blessure.

Je m'assurai qu'elle n'offrait en effet aucun danger sérieux; puis je tirai Brin-d'Amour à part, et je lui annonçai, avec tous les ménagements imaginables, la nouvelle trahison de sa maîtresse.

— Ça fait quatre en quinze jours, capitaine — me répondit le brave grenadier, avec le plus grand sang-froid.

— Comment! quatre?

— Comptez, s'il vous plaît, capitaine : Beauvoisis, le vieux Manteau-Rouge, Vermandois et Royal-Cravate : quatre en tout, sans parler de ce que nous ne savons pas et qu'elle a pu oublier elle-même.

— Tu as, pardieu! raison; et tu te battais pour elle! Mais j'espère qu'après cette nouvelle leçon tu te tiendras tranquille.

— Oh! non, mon capitaine; et si jamais je rencontre

ce miroir à coquines qui m'a joué ce dernier tour, je lui ferai son affaire comme aux autres.

— Mais, mon garçon, c'est absurde ! On se bat pour la première infidélité d'une femme, parce qu'enfin il faut défendre son bien, et on rit de toutes les autres.

— Moi je ris et je me bats, capitaine. Et tenez, par exemple, je me suis *aligné* quatorze fois pour la *Contrescarpe* qui porte un collier composé de boutons de tous les régiments de l'armée ; elle appelle cela ses états de service. Décidément, je la reprendrai, capitaine. Avec elle, on sait au moins ce qui vous pend à l'oreille, et on n'a pas le désagrément de rester la bouche ouverte comme un imbécile quand on la voit avec un autre. Cette petite Talpache ! je lui aurais donné le bon Dieu sans confession : elle avait tant pleuré, tant pleuré quand je suis parti ! C'est très-drôle les femmes, capitaine : vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ?

— Comme tous les hommes raisonnables, mon garçon — balbutiai-je avec un horrible serrement de cœur. — Maintenant — continuai-je en faisant un effort pour raffermir ma voix — soigne bien ce pauvre diable que tu as failli envoyer *ad patres*.

— Oh ! je vas le veiller comme une sœur grise, capitaine. Nous sommes du même régiment, à présent que la petite est partie avec un troisième. — Vous savez, le grand régiment ?

— Au fait, c'est juste. — Tiens, tu donneras de ma part cinq louis à ce brave grenadier, pour qu'il puisse continuer sa route en voiture quand sa blessure lui permettra de partir.

Et je sortis pour aller retrouver l'abbé Bouquet,

dont la conversation ne me remit pas de baume dans le sang, car il s'étendit avec une certaine complaisance sur la perversité féminine. Cela alla si loin, que je fus à plusieurs reprises obligé de lui imposer silence, bien qu'au fond je pensasse un peu comme lui.

Le lendemain nous continuâmes notre route, laissant aux soins de son camarade le grenadier de Vermandois dont la blessure allait aussi bien que possible.

III

Une apparition du duc de Richelieu.

Le reste de notre voyage n'offrit que des événements d'un intérêt si vulgaire, que je ne prendrai certes pas la peine de les rechercher dans ma mémoire pour les raconter aujourd'hui. Nous avions du beau temps ou de la pluie, d'excellentes ou détestables routes, de bons ou de mauvais gîtes : en un mot, rien de plus, rien de moins que ce qui arrive toujours en pareil cas. Il résulta tout naturellement de cette absence complète d'aventures, que nous n'eûmes pas une seule fois l'occasion de sortir de nos caractères, ou du moins des dispositions d'esprit dans lesquelles nous nous trou-

vions par suite des circonstances les plus récentes de notre vie. L'abbé, comme de coutume, était tour à tour gourmand et poltron, et quelquefois les deux ensemble. Brin-d'Amour, philosophe pratique d'une sincérité très-grande, ainsi qu'on a pu le remarquer dans les différentes trahisons de sa maîtresse, nous contait, avec une gaieté du meilleur aloi et une intarissable verve, les nombreuses infidélités de la *Contrescarpe*, la seule femme qu'il eût aimée et qu'il aimât encore, disait-il : quant à mon fidèle valet de chambre Picard, il était le plus habituellement silencieux et triste, d'abord parce qu'il me voyait presque toujours plongé dans le silence et la tristesse.

A Constance, où nous séjournâmes quarante-huit heures pour attendre l'abbé Bouquet, retenu par une violente indigestion, j'eus la bonne fortune de rencontrer sur l'escalier de l'auberge où nous étions descendus, M. le duc de Richelieu, alors maréchal de camp, qui s'en allait prendre le commandement d'une de nos brigades cantonnées sur le Danube. Il me fit toutes sortes d'amitiés, et m'engagea à souper avec la femme d'un bourgmestre dont il avait déjà fait la conquête, quoiqu'il ne fût arrivé que depuis la veille au soir. Quel homme étonnant que ce cher duc ! comme il vous traitait cavalièrement l'amour et le beau sexe, et comme, cependant, il était bien traité par eux ! La petite échevine de Constance, ravissante créature de vingt ans, était aussi subjuguée par ce vaurien, qui aurait pu être au moins son père, que s'il eût mis un cœur neuf et fidèle à ses pieds. Plus il était galamment impertinent avec elle, et plus elle était tendre et aimable avec lui. Ce

fut encore un sujet de chagrin pour moi, car je vis dans l'empire qu'avait su prendre en si peu de temps ce vieux libertin sur sa victime, une preuve très-concluante de la justesse des remarques de dom Conrad sur la conduite à tenir avec les femmes.

Au dessert, le duc, qui semblait m'examiner attentivement, me dit :

— Ah çà ! mon cher marquis, que vous est-il donc arrivé en Allemagne ? Vous êtes triste comme le bonnet de nuit d'un jaloux.

— Je suis très-fatigué, monsieur le duc — répondis-je avec un visible embarras.

— Je prends cette raison pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour une défaite : je gage que vous êtes amoureux ? — reprit-il du ton d'une personne qui interroge.

— Un gentilhomme français l'est toujours, monsieur le duc.

— Fi donc, marquis ! Vous parlez là comme un bourgeois de Quimper-Corentin : un gentilhomme français fait l'amour, mais n'est jamais amoureux : on laisse cela aux petites gens.

— Quoi ! c'est monsieur le duc de Richelieu qui me tient ce langage !

— Sans doute, mon cher marquis. Ce que je vous dis là, je le pratique depuis l'âge de quinze ans, alors que madame la duchesse de Bourgogne allait se jeter aux genoux du roi pour lui demander de me faire sortir de la Bastille.

— Je croyais, monsieur le duc, que pour toucher un cœur, il fallait commencer par aimer soi-même.

Je lançai cette phrase avec la poignante anxiété d'un malade qui cherche à connaître la pensée d'un médecin sur son état.

— Vous croyez mal, marquis, très-mal, et je vous ai connu bien plus sage en d'autres temps. Je vois votre affaire d'ici : vous vous serez laissé ensorceler par une de ces Allemandes aux cheveux blonds et aux yeux bleus, qui excellent à persuader aux hommes qu'en amour le suprême bonheur consiste à échanger des œillades et des soupirs, et à aller rêver au clair de lune ?

— On ne m'a point persuadé cela, monsieur le duc, je le pense.

— Marquis, vous êtes un homme perdu, si d'ici un mois vous n'allez pas vous retremper à la cour. — Quels sont vos projets en arrivant en France ?

— Je compte partir pour Paris aussitôt que j'aurai consacré quelques semaines à mes affaires.

— A la bonne heure ! eh bien, permettez-moi de vous donner quelques lignes de recommandation pour ma belle et spirituelle amie, la duchesse de Châteauroux : vous savez sans doute qu'elle est plus en faveur que jamais.

— Je l'ai entendu effectivement dire à l'armée.

— Voyez-la, marquis ; voyez-la beaucoup ; et si vous rencontrez chez elle la marquise de Guébriant, causez aussi avec cette dernière : je vous la donne comme ma meilleure élève.

— Quoi ! monsieur le duc, vous seriez encore avec madame de Guébriant...

— Du dernier mieux ; mais cela va sans dire, mar-

quis! Ah! je devine : vous avez entendu raconter l'histoire de ce fameux billet que je lui écrivis, et vous pensiez que cette bagatelle nous a brouillés.

— Est-ce qu'il n'en serait rien ?

— C'est, au contraire, cette circonstance qui m'en a fait fait une amie à pendre et à dépendre.

— Je voudrais bien savoir ce que c'est que ce fameux billet — demanda la femme du bourgmestre, avec cette curiosité inquiète de toute femme amoureuse.

— Rien n'est plus facile, ma toute belle; et je suis charmé de trouver cette occasion de vous être agréable. — Marquis, comme vous connaissez l'histoire sur le bout de votre doigt, j'ai besoin de votre permission....

— Je m'inclinai, et le duc reprit :

— Madame de Guébriant, qui avait envie de se mettre à la mode sans se donner beaucoup de peine, et même peut-être en se donnant un peu de plaisir, était devenue folle de moi sans que je m'en doutasse, car j'étais alors fort occupé ailleurs, — je ne sais plus où ni comment, mais enfin j'étais occupé.... ah! je me souviens! mes occupations de ce temps-là étaient mademoiselle de Valois, l'abbesse de Chelles, la femme d'un procureur au Châtelet, une fleuriste de la rue Beaubourg, une marchande de gimblettes de l'Arche-Marion, et une danseuse de l'Opéra.

— Comment! vous aimiez toutes ces femmes à la fois! — s'écria la bourgmestre avec une admiration naïve.

— J'étais du moins leur amant en même temps — répondit le duc avec autant de calme que s'il eût dit :

j'ai dîné ce matin au faubourg Saint-Germain, et soupé ce soir à la place Royale.

— Mais chacune de ces dames avait donc son jour? — reprit la femme du bourgmestre, dont la curiosité, inquiète d'abord, était devenue dévorante.

— Ma toute belle, ce que vous dites là cache une arrière-pensée qui n'est rien moins qu'aimable pour moi, et depuis vingt-quatre heures que nous nous connaissons, je ne vous ai pas, ce me semble, donné le droit... Chacune de ces dames avait son heure le même jour : je vous l'apprends, puisque vous êtes assez distraite pour n'avoir pas remarqué que c'était fort possible.

— J'ai tort... — murmura la femme du bourgmestre, en baissant les yeux. — Continuez, de grâce, monsieur le duc : votre histoire m'intéresse déjà beaucoup.

— Madame de Guébriant, folle de moi, comme je vous l'ai dit, s'aperçut un jour que je ne faisais pas la moindre attention à elle ; alors elle voulut brusquer l'aventure, et un beau matin elle m'écrivit sur du papier parfumé à l'odeur que je portais habituellement, ce qui était, par parenthèse, fort ingénieux, qu'elle m'attendrait le soir dans la cour des cuisines du Palais-Royal.

— Quoi! dans une cour! — s'écria la bourgmstre.

— Et fort laide, fort sale et fort incommode encore ; sans un pauvre petit banc pour s'asseoir et causer tranquillement. Je trouvai cette façon de me traiter un peu cavalière, et je remis au coureur de la marquise, qui attendait ma réponse, le billet suivant ; il a fait assez de bruit dans le monde pour que je ne l'aie pas oublié,

et vous verrez qu'il le méritait : « Allez dans la cour des cuisines, ma toute belle ; et charmez-y les marmitons pour lesquels vous êtes faite. — Adieu, mon ange. » — La marquise, comme vous comprenez, jeta feu et flamme. Elle bouda son mari pendant trois jours, donna un soufflet à sa femme de chambre, négligea toute une semaine de parfumer son bichon ; bref, elle fut au désespoir. Mais nous nous rencontrâmes à souper chez madame de Tencin, et nous eûmes une explication qui nous satisfit tous deux. Je lui trouvai de l'esprit, de la grâce, les dispositions les plus heureuses à la corruption, si bien que je me promis d'en faire quelque chose. Je l'inscrivis donc aussi pour une heure sur mes tablettes ; et elle a si bien profité de mes leçons, que, depuis, elle m'en a remontré deux ou trois fois ; — marquis, je vous la recommande. C'est une maîtresse femme, croyez-moi ; et si vous lui contez vos petites affaires, vous vous en trouverez bien.

— Mais, monsieur le duc, je n'ai pas d'affaires sur lesquelles je puisse prendre l'avis d'une jolie femme, et si j'avais l'honneur de voir madame de Guébriant....

— A d'autres, marquis, à d'autres ! ce n'est pas à moi qu'on en conte Vous avez la tête perdue comme un chevreuil qui a mangé *du brou*, et c'est évidemment l'amour qui vous a mis dans cet état. Eh bien ! la marquise vous aidera de ses conseils, vous guérira ou vous consolera : c'est une femme bonne à tout. Voyons, ayez un peu de confiance en moi : la personne que vous aimez habite-t-elle Paris ?

— Pas encore, monsieur le duc ; mais elle doit y venir, — répondis-je sans trop savoir ce que je faisais, et

sans doute excité en secret par le désir de comparer les idées de M. de Richelieu sur la galanterie avec celles de dom Conrad.

— Ira-t-elle à la cour? — demanda le duc.

— Elle est du moins faite pour y aller.

— Alors vous pouvez compter, mon cher marquis, qu'elle ne s'en privera pas : — est-elle très-amoureuse de vous? Vous comprenez qu'il faut que je sache tout, si vous voulez que je vous sois utile.

— Je crois qu'elle m'aime... du moins elle me l'a dit.

— Elle s'est bornée à vous le dire?

— Oui, monsieur le duc.

— Oh! je m'explique maintenant votre tristesse. Ah çà! les occasions vous ont donc manqué?

— Au contraire, monsieur le duc, j'en ai eu de nombreuses et d'excellentes : le hasard même, sur ce point, m'a merveilleusement servi, car je n'aurais jamais osé lui demander ce qu'il m'a offert.

— C'est fâcheux, très-fâcheux, mon cher marquis... et vous êtes un homme perdu, mais là ce qui s'appelle perdu sans ressource, si une fois à Paris vous ne vous hâtez pas de suivre aveuglément les conseils de madame de Guébriant; aussi maintenant je ne me bornerai pas à vous engager à attendre que vous la rencontriez chez madame de Châteauroux, je vous donnerai une lettre très-pressante pour elle.

— Mais, monsieur le duc, je ne sais trop si je suis bien décidé à poursuivre plus longtemps cette aventure.....

— Qu'importe? ce que vous apprendrez vous servira

pour d'autres occasions; mais pour Dieu, marquis, ne vous laissez plus prendre à ces semblants de résistance qui sont la fausse monnaie de toutes les organisations féminines, et dites-vous bien que de tous les outrages que nous puissions faire subir à une femme, le plus grand, celui qu'elles nous pardonnent le moins, est de ne pas savoir que l'éducation qu'elles reçoivent les oblige à jouer la comédie de la vertu.

Pendant toute cette conversation qui montrait à nu la profonde perversité du duc, j'examinais attentivement sa nouvelle conquête, m'attendant à chaque instant à voir paraître sur son visage des signes de douleur ou du moins d'indignation, il n'en fut rien, hélas! Dans les premiers moments la bourgmestre me parut bien un peu triste et légèrement décontenancée, mais peu à peu sa physionomie s'anima, ses yeux étincelèrent, et enfin il me sembla démontré que toute cette corruption si peu dissimulée, éveillait de la curiosité et de la sympathie en elle: alors je me rappelai, avec une grande défaillance de cœur, cet accablant passage du *Moyen de parvenir*, de Béroalde de Berville : — *La femme est née friponne : conduisons-nous friponnement avec elle.*

Le souper se prolongea jusqu'à une heure très-avancée de la nuit; et quand je pris congé du duc, il me fit l'honneur de me dire qu'avant de se coucher il allait écrire les deux lettres qu'il m'avait promises, et qu'il me les ferait remettre par son valet de chambre, le lendemain matin de bonne heure.

Le duc fut exact comme tous les gens de bonne compagnie, car je reçus les deux lettres à point nommé....

Comme elles étaient, suivant l'usage, sous cachet volant, je pus en prendre connaissance et j'en tirai même une copie, que je trancris ici à titre de révélation curieuse sur une époque personnifiée dans un homme.

Le duc écrivait à madame de Châteauroux.

« Ma chère duchesse, par la perfection de votre beauté et par la grâce de l'amour d'un des plus puissants monarques du monde, vous êtes la véritable reine de France aujourd'hui. Permettez-moi donc de vous adresser un de vos plus humbles esclaves, qui brûle du désir de se mettre à vos pieds. C'est le marquis de Bologne, excellent gentilhomme des mieux apparentés, qu'un besoin bien naturel d'admiration conduit à la cour dont vous êtes le plus bel ornement. Le marquis est un garçon élégant, spirituel, fort bien tourné, à qui je ne connais que l'inconvénient d'être amoureux en Allemagne. Enseignez-lui le patriotisme, ma chère duchesse, et vous en aurez fait un homme accompli.

« Je baise mille fois vos mains de fée et vos pieds de déesse, avec tous les respects que vous savez.

« RICHELIEU. »

Voici maintenant la lettre du duc à madame de Guébriant :

« Après les éducations à commencer, ma chère marquise, je sais que vous n'aimez rien tant que les éducations à perfectionner ; aussi est-ce sans le moindre scrupule que je vous adresse le marquis de Capisuchi-Bologne qui vous remettra cette lettre dans quelques jours. Le marquis est un seigneur de fort bon lieu et un homme d'excellente compagnie s'il en fut. Avec quelques

préjugés de moins et quelques vices de plus on en pourrait faire un courtisan accompli, ce qui me détermine, ma chère marquise, à vous demander de vouloir bien le prendre sous votre patronage. Ouvrez-lui les tresors de votre intelligence si supérieure, et rappelez-vous ce que vous me faisiez la grâce de me dire un jour : que les meilleurs préceptes ont besoin de beaucoup d'application pour porter leurs fruits.

« Je vous écris de *Constance*, ma chère marquise. C'est un pays que vous et moi ne connaissons guère, et où j'ai eu la bonne fortune de rencontrer une petite bourgmestre de vingt ans, jolie comme les amours, éveillée comme un nid de linottes et friponne comme une escouade de mousquetaires. Elle veut savoir le nom de tout, la raison de tout ; et bien qu'elle se fasse quelquefois répéter les explications qu'on lui donne, elle comprend tout à demi-mot : elle était née pour être marquise, et ma foi j'ai pris sur moi de la faire duchesse *in partibus* : il serait assez plaisant que Sa Majesté le trouvât mauvais.

« Adieu, ma chère marquise ; je suis tout vôtre.

« Richelieu. »

P. S. A propos, l'autre jour, pendant que je relayais à Troyes, j'ai été dépassé par le chevalier de Saint-Nectaire qui rejoignait l'armée à franc étrier. Il m'a appris du haut de son bidet de poste, que vous aviez quitté le vicomte de Puylaurens dont je vous avais laissée fort coiffée la veille. J'ai d'abord dit à Saint-Nectaire qu'il devait se tromper ; mais il m'a fait observer qu'ayant quitté Paris deux heures après moi, il avait

pu se passer bien des choses entre mon départ et le sien. Cette remarque fort sensée a dissipé tous mes doutes, ma chère marquise, et je vous tiens pour débarrassée du vicomte. Entre nous, vous avez bien fait : il ne faut jamais donner le temps à une liaison de tourner au rance, et la vôtre durait depuis huit grands jours. Adieu encore, je vous baise les mains avec une tendre admiration pour vos grâces et un profond respect pour vos vices. »

Une médecine de cheval ayant débarrassé l'abbé Bouquet de son indigestion, nous nous remîmes en routeà ma grande satisfaction, car j'en avais des voyages pardessus la tête.

Nous rentrâmes en France par Bâle ; et dès que nous eûmes franchi la frontière, nous nous dirigeâmes sur Langres. Au Fay Billot, l'abbé se sépara de nous pour aller passer le temps de son congé dans sa famille, qui demeurait aux environs de Fontaine Française, petite ville de la Comté de Bourgogne immortalisée par un des plus beaux faits d'armes de notre grand roi Henri IV. Ce ne fut pas sans un profond sentiment de regret que je reçus les adieux du bon aumônier. Il s'en fallait de beaucoup qu'il fût mon ami ; je le trouvais ennuyeux, bavard, poltron et gourmand ; de plus, la maladresse (car on ne pouvait l'accuser de méchanceté) avec laquelle il touchait cent fois par jour aux plaies saignantes de mon âme, me le rendait souvent insupportable : mais sa présence me rappelait l'événement le plus important de ma vie ; je pouvais parler de la comtesse avec lui, je pensai donc avec raison en le quittant qu'il allait me manquer beaucoup. Nous sommes d'ail-

leurs ainsi faits, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le remarquer, qu'un ennui qui disparaît de nos habitudes nous laisse presque autant de vide qu'un bonheur qui s'évanouit : ah ! c'est une pauvre chose que l'humanité, il faut bien en convenir.

Ainsi notre petite troupe se trouva réduite à trois personnes, plus *Merveille*, la belle épagneule, et Mondor le vieux poitevin édenté, mais toujours intrépide à l'attaque.

Nous arrivâmes à Thivet dans les premiers jours de mars, c'est-à-dire deux semaines environ avant le passage des bécasses, auxquelles je m'étais fait la loi de ne jamais manquer depuis ma sortie du collége de Picpus.

IV

Mélancolie et joie.

Je trouvai, Dieu merci, toutes mes affaires si bien en ordre, soit à Thivet, soit dans mes autres terres de Lorraine et de Champagne, qu'au bout d'une quinzaine de jours rien ne se fût opposé à mon départ pour Paris, si je n'eusse pris d'avance la résolution de ne me déterminer à ce parti qu'après avoir reçu des nouvelles de mes amis d'Allemagne. D'ailleurs la paix, dont on parlait toujours beaucoup, n'était pas encore signée, et je pouvais recevoir d'un moment à l'autre l'ordre de rejoindre mon régiment cantonné sur la rive droite du Danube, et prêt à entrer en campagne si les négociations

ouvertes avec la reine de Hongrie n'aboutissaient pas à une solution pacifique. Dans cet état de choses, je restai provisoirement dans ma solitude, où je broyai du noir tout à mon aise; car les sinistres prédictions de dom Conrad et les pernicieux conseils du duc de Richelieu s'étaient incrustés dans ma mémoire avec une vigueur qui en rendait désormais le souvenir ineffaçable.

Le printemps vint avec ses jours doux et purs, ses brises parfumées, ses chants d'oiseaux sous la feuillée naissante et son charmant réveil de toutes choses. Jusqu'à cette époque de ma vie, ce moment de l'année avait toujours exercé la plus heureuse influence sur tout mon être, de sorte que je me flattais qu'il en serait encore de même cette fois. Je fus trompé dans mon attente. Les premiers sourires d'avril, loin d'apporter du soulagement à ma tristesse, l'augmentèrent par un contraste irritant. Le ciel radieux, les fleurs éclatantes comme le plaisir, les oiseaux se poursuivant avec des cris de joie et d'amour dans les bois resplendissants de la verdure printanière, me semblèrent autant d'insultes à la souffrance de mon âme et aux inquiétudes incessantes de mon esprit. Je devins plus farouche et plus inabordable que jamais, et bientôt, n'y tenant plus, je quittai mon riant petit castel de Thivet, pour aller me réfugier dans mon vieux et sombre manoir d'Écot.

Là, du moins, je retrouvai un ciel âpre et voilé, des bois dépouillés encore, et toute une nature en harmonie avec mes douloureuses sensations. Je me mis alors à chasser avec fureur, je dirai presque avec barbarie; car je ne respectai ni le sexe le plus faible, ni l'âge le plus tendre, ni les couples les plus intéressants. Des

roupes entières de marcassins étaient dévorées par mes chiens, je forçais des biches qui n'attendaient que le moment de mettre bas ; je tuais à l'affût, et souvent d'un seul coup, un ménage de chevreuils devisant d'amour au clair de lune. Il suffisait que des créatures parussent heureuses pour que je devinsse leur ennemi acharné, implacable ! Mes gens ne me reconnaissaient plus ; mes voisins me fuyaient ; mes chiens et mes chevaux, quand j'entrais dans le chenil ou dans l'écurie, m'accueillaient avec des signes visibles de terreur. Et c'était l'amour qui m'avait jeté dans cette dégradante situation d'esprit ! Ah ! quand j'y songe aujourd'hui, je sens le rouge me monter au visage, et je me prends à admirer ce vieux coquin de duc de Richelieu, qui, bien qu'il ait quatre-vingts ans, au moment où j'écris, vous mène encore les femmes haut la main, sans se laisser prendre à aucune de leurs ruses, si bien ourdies qu'elles soient.

Le printemps vint me relancer à Écot comme il était venu me surprendre à Thivet, et je ne lui aurais pas fait meilleur accueil dans un endroit que dans l'autre, si sa visite n'eût coïncidé avec deux circonstances qui me remirent du baume dans le sang : à vingt-quatre heures d'intervalle j'appris que la paix était signée, et je reçus deux lettres d'Allemagne, l'une de la comtesse Aurore, l'autre de mon excellent ami dom Conrad.

La comtesse me disait :

« Mon ami bien-aimé, mon oncle de Milnitz, qui arrive à l'instant de Vienne, m'apprend que la paix sera proclamée demain à son de trompe. Je suis folle de joie, parce que je puis calculer à quelques jours près le moment de notre réunion. Je ne sais pas encore comment

je ferai accepter mon voyage, ni de quelle manière je l'exécuterai ; mais ce dont je suis sûre, c'est que je vous verrai avant la fin de mai. Hâtez-vous donc de partir pour Paris au reçu de cette lettre, afin que je vous y trouve si bien établi, que vous n'ayez pas l'air d'y être venu tout exprès pour moi. Ah ! que je suis heureuse !

« M'aimez-vous toujours? je l'espère, et cependant j'ai tant entendu dire que vous êtes volages, vous autres Français... Moi, je ne cesse de penser à vous, de rêver de vous, de me transporter en pensée auprès de vous ! Ce serait de la démence, si ce n'était pas du bonheur ; mais quoi de plus sage que de faire ce qui réjouit l'âme en embellissant les traits : car je vous confie, mon ami, que je me trouve infiniment plus belle depuis que j'ai eu la raison de vous adorer. Après cet aveu, j'aime à croire qu'il ne vous arrivera jamais d'avoir des doutes sur ma fidélité.

« Adieu, mon bien-aimé marquis. Je vous jette une foule de choses tendres à travers l'espace. S'il s'en perd la moitié en route, il en arrivera toujours assez pour vous troubler dix fois la cervelle. Écrivez-moi, poste restante, à Strasbourg, aussitôt que vous serez arrivé à Paris.

« AURORE. »

« *P. S.* En voici bien d'une autre ! Un courrier arrive à l'instant apportant, à mon oncle de Milnitz, la nouvelle qu'il est nommé ambassadeur extraordinaire à Paris. Il vient de me demander si je consentirais à l'accompagner pour l'aider à faire les honneurs de sa maison : je lui ai répondu qu'il n'y avait pas de preuve de

dévouement que je ne fusse prête à lui donner. Ah ! s'il avait pu lire dans mon âme... mais il lit très-peu et très-superficiellement. A propos ! j'oubliais encore... *mon cousin* de Milnitz est envoyé avec son régiment sur les frontières de la Turquie. Il a passé deux journées ici, pendant lesquelles j'ai été constamment souffrante, de sorte que je l'ai à peine vu. Adieu encore, mon bien-aimé marquis ! je pense avec ivresse au bonheur que vous porte cette lettre ! croyez-vous maintenant que je vous aime ! »

Hélas ! oui, je le crus ; car je fis immédiatement toutes les extravagances dont les amoureux ne manquent jamais de donner le ridicule spectacle quand il leur arrive de passer brusquement d'un long découragement à une joie inattendue. Je baisai mille fois la lettre de la comtesse ; je me jetai à genoux pour remercier Dieu de m'avoir conservé fidèle le cœur de cette ravissante femme ; puis je relus encore les expressions de sa tendresse, analysant chaque phrase, pesant chaque mot, cherchant, jusque dans la place d'une virgule, un aliment à la crédulité dont je me sentais tout d'un coup possédé après tant de jours de défiance et d'angoisses. Dans mon ivresse il me sembla que l'enceinte de mon château était trop étroite pour contenir tant de bonheur, et je voulus aller le savourer à la clarté du soleil. Oh ! qu'il me parut beau ! avec quels transports je humai la brise tout imprégnée de volupté ! Quel éclat je trouvai aux fleurs les plus pâles ! Quelle sympathie je me sentis pour tous les êtres que le réveil de la nature avait conviés aux doux enchantements de l'amour ! Je passai ainsi une partie de la matinée, parcourant à grands pas les

sentiers les plus déserts de mes bois, me mirant dans le cristal de toutes les fontaines pour contempler le rayonnement de mon visage, et roulant dans ma tête en feu mille projets n'ayant tous qu'un seul but : mon prochain départ! Dans ce paroxysme de folie, je ne songeais plus à la lettre de dom Conrad; et quand je la trouvai dans ma poche, je rompis résolûment le cachet, en me disant que je défiais le bon abbé de troubler la sérénité dont je jouissais avec une confiance toujours croissante.

Il ne me mandait au surplus rien qui fût de nature à l'altérer. Loin de là, il semblait, au contraire, regretter d'avoir jeté des doutes dans mon esprit. Il ignorait encore que je dusse être promptement réuni à sa nièce; mais il l'avait vue, et avec son équité habituelle il convenait que jamais femme n'avait mérité autant qu'elle que l'on crût à la sincérité de son amour : « *Je vous tiens pour le plus heureux des hommes, mon cher marquis* » — me disait-il en terminant — « *et je commence à croire que vous étiez dans le vrai, lorsque vous vous refusiez à partager mes craintes. Vous m'écrirez, n'est-ce pas, dès que vous l'aurez revue?* »

Dès le soir même je fis avec une ardeur dévorante tous mes préparatifs de voyage, et le lendemain à la pointe du jour je montai en chaise de poste avec Brin-d'Amour, que je désirais faire entrer dans la vénerie du roi si cela était possible ; Picard, mon valet de chambre, courait devant nous à franc étrier.

Le jour suivant j'arrivai à Paris de grand matin et je descendis chez ma bonne vieille tante la marquise de Ran, qui me faisait sortir lorsque j'étais au collége de

Picpus. Je savais que je pouvais regarder sa maison comme la mienne.

Après m'être reposé pendant quelques heures et avoir fait un bon dîner en compagnie de la marquise qui me questionna longuement sur mes campagnes en Bohême, je sortis pour aller chez le tailleur le plus à la mode ; car il me semblait que je n'avais rien de plus pressant à faire que de me mettre à même de paraître à la cour et dans le monde avec tous mes avantages.

Ce premier devoir rempli, je fis quelques visites à des parents et à des amis ; puis je laissai mon nom et la lettre du duc de Richelieu chez le suisse de l'hôtel de Guébriant.

Le surlendemain je me présentai à l'hôtel de Nesle, qu'habitait encore madame la duchesse de Châteauroux. Son coureur lui porta la lettre du duc de Richelieu, et je fus introduit presque immédiatement. Madame de Châteauroux me reçut avec une grâce parfaite, qui me prouva le cas qu'elle faisait de la recommandation de mon noble et galant introducteur. Elle m'interrogea délicatement sur mes projets pendant mon séjour à Paris, m'engagea à venir aussi souvent chez elle que cela pourait m'être agréable, et finit par me conseiller de ne pas différer l'importante cérémonie de ma présentation à la cour, dont je venais de lui parler, afin de pouvoir être du prochain voyage à Fontainebleau, lequel aurait probablement lieu dans les premiers jours de juin, et devait être marqué par des fêtes magnifiques, données à l'occasion de la paix avec la reine de Hongrie.

Bref, je fus enchanté de l'accueil de madame de Châ-

teauroux, quoique je dusse certainement m'y attendre, recommandé comme je l'étais par l'homme qui était à cette époque le souverain arbitre du goût et de l'élégance J'étais, du reste, en fortune ce jour-là ; car, à mon retour chez ma tante, je trouvai un petit billet de madame de Guébriant qui m'invitait à souper pour le soir même.

— Ah! vous connaissez cette chère marquise, mon neveu? — me dit madame de Ran, à qui je montrai l'invitation que je venais de recevoir.

— Pas encore, chère tante mais je lui ai apporté une lettre de son am duc de Richelieu, et elle s'est sans doute crue obligée...

— Oh! ne vous en défendez pas, mon neveu! — interrompit madame de Ran. — La marquise est une femme charmante, chez laquelle je voulais justement vous présenter. Soignez-la beaucoup, allez la voir aussi souvent que vous le pourrez, conduisez-vous d'après ses conseils, si elle vous remarque assez pour prendre la peine de faire attention à vous, enfin...

— Ma chère tante — interrompis-je à mon tour — d'après ce que j'ai entendu dire, il me semble que la marquise est bien jolie et bien jeune pour...

— Pour être secourable à la jeunesse? où avez-vous pris, mon neveu, qu'il faille être vieille et laide pour cela! Croyez-moi, quand les conseils d'une jolie bouche sont bons, ce sont toujours les meilleurs, parce qu'il n'y en a pas que l'on suive plus volontiers.

Madame de Ran fit ces diverses remarques avec un naturel et un calme qui ne me permettaient pas de sup-

poser qu'elle y attachât dans sa pensée un sens malveillant ou seulement épigrammatique.

— Mon neveu — reprit-elle après quelques secondes de silence — je veux que vous preniez ce soir ma voiture et mes gens pour aller chez la marquise; car il ne faut pas que vous arriviez là comme un hobereau de Basse-Bretagne ou un cadet de Gascogne. Comment est l'habit que vous comptez mettre?

— En taffetas gris de perle orné d'un semé de boutons de rose.

— Cela doit être fort galant. Je pense que la veste et la culotte sont pareilles : c'est la grande mode aujourd'hui.

— Oui, ma chère tante.

— C'est à merveille, mon neveu, et je suis charmée de voir que vous ne négligez pas ces détails, que certains hommes traitent avec le mépris le plus inintelligent. La parure n'est pas une petite affaire, croyez-moi.

— Quoi! chère tante, même pour un capitaine de grenadiers?

— D'abord, mon neveu, à la cour il n'y a plus de capitaine de grenadiers; et puis, parce qu'on est brave en face de l'ennemi, est-ce une raison pour ne pas être ambitieux?

— Comment ambitieux, ma chère tante? Je ne saisis pas bien quel rapport il peut y avoir entre l'élégance et l'ambition.

Madame de Ran me regarda avec une finesse doucement railleuse, puis elle reprit :

— Vous avez entendu parler du duc d'Ayen?

— Oui, chère tante.

— Vous savez alors qu'il est fort en faveur auprès de Sa Majesté.

— Je l'ai entendu dire.

— Eh bien, cette faveur, à quoi croyez-vous qu'il la doive?

— Mais à son esprit : on assure qu'il en a beaucoup.

— L'esprit en France n'est pas une distinction.

— Je croyais que c'était différent à la cour.

— Mon cher neveu, vous êtes un impertinent; mais ne vous creusez pas la tête plus longtemps pour chercher à deviner les causes de la faveur dont jouit le duc d'Ayen : je vais vous les faire connaître. — Le roi l'a distingué, un jour qu'il s'est présenté à son petit lever avec un habit gorge-de-pigeon.

Je ne pus réprimer un éclat de rire du meilleur aloi.

— Ne riez pas, mon neveu — continua la marquise. — Comme le roi et les femmes se laissent prendre à ces bagatelles, elles sont très-sérieuses. — Voyons maintenant. En quoi sont vos manchettes?

— Je ne sais trop, chère tante..... J'ai chargé mon valet de chambre de ce détail...

— Comment, mon neveu, vous vous en remettez à votre valet de chambre du soin de vous choisir des manchettes! mais vous ne parviendrez jamais à rien avec ces façons-là. Donnez-moi bien vite ce coffre de boule que vous voyez là. Vous me faites vraiment de la peine.

J'apportai le coffre, et madame de Ran l'ouvrit immé-



diatement à l'aide d'une petite clef qui pendait à sa ceinture.

— Prenez ce point d'Alençon, mon enfant — me dit-elle en me présentant un petit paquet roulé. — Passez aussi ce solitaire à votre doigt, et faites attacher ces boucles de diamants à vos souliers. Je frémis à l'idée que vous auriez pu vous présenter chez madame de Guébriant avec des mains de fermier général et des pieds de procureur. Les mains surtout sont une chose qu'il ne faut jamais négliger, à quelque sexe que l'on appartienne : croyez-en ma vieille expérience.

Je remerciai avec effusion madame de Ran, et, chargé de ses bienfaits, je me retirai dans ma chambre pour me préparer avec toute la réflexion nécessaire à mon début dans le beau monde de Paris.

V

Un souper chez madame de Guébriant.

A neuf heures précises je redescendis au salon. Ma tante, en me voyant entrer, se hâta de mettre ses lunettes, et quand elle m'eut bien examiné pendant quelques secondes elle poussa une exclamation qui exprimait tout à la fois la surprise, la joie et l'orgueil.

La vérité m'oblige à convenir, et je le fais sans scrupule, aujourd'hui que je suis vieux, laid et cassé, que l'admiration de ma tante n'avait rien d'extraordinaire. J'étais, à cette époque, ce qu'on appelle un fort joli garçon, et ce soir-là mes avantages naturels étaient encore rehaussés par l'élégance de mon costume et le choix heureux de tous les détails de l'ajustement. Ma coiffure, accommodée à la mode la plus nouvelle, ex-

halait une odeur exquise qui se répandait autour de moi à chacun de mes mouvements; mon habit me prenait merveilleusement les hanches, ma veste descendait sur mes cuisses de la façon la plus décente, et ma culotte, serrée au-dessous des genoux par une boucle de diamant, faisait ressortir la forme tout à la fois fine et rondelette de mon mollet. Quant à mes mains, grâce aux manchettes de point d'Alençon et au solitaire de ma tante, elles étaient d'une perfection à faire envie à la plus grande dame du monde; aussi eus-je bien soin d'en laisser une dégantée, celle du diamant, bien entendu.

— Ma foi, mon neveu — me dit madame de Ran — je ne vis jamais, je crois, rien d'aussi charmant que vous. Vous allez tourner toutes les têtes, rien n'est plus sûr. — Vous me conterez-vos succès, n'est-ce pas? sans me nommer les masques, cela va sans dire.

— Mais, chère tante je n'aurai pas de succès — répondis-je.

— Comment, mon neveu, vous n'aurez pas de succès! mais vous croyez-donc que madame de Guébriant va vous faire souper avec des quinze-vingts?

— Ce n'est pas cela, chère tante — balbutiai-je — mais mon cœur est occupé, et vous comprenez...

— Votre cœur est occupé, dites-vous? tant mieux, mon enfant, vous n'en réussirez que mieux auprès des autres femmes, parce que vous pourrez leur faire la cour sans être amoureux, ce qui est toujours une position excellente pour un homme aussi galamment tourné que vous

« Toujours la détestable morale de dom Conrad et du duc de Richelieu ! — pensai-je avec un profond sentiment d'amertume. — Faut-il donc que je la retrouve encore dans l'esprit d'une femme? Hélas! c'est bien plus triste, parce qu'elle doit s'y connaître ? »

— Je vous charge de tous mes compliments pour la marquise, mon cher neveu — reprit madame de Ran. — Ne vous faites pas attendre pour la première fois. Ce qui sera de fort bon goût dans quelques semaines, serait fort impertinent aujourd'hui. Allons, bonsoir et bonne chance.

Je baisai respectueusement la main de madame de Ran et je gagnai sa voiture qui m'attendait au bas de l'escalier.

Un qurt d'heure après, j'entrais dans le salon de madame de Guébriant : la marquise était encore seule.

Si amoureux que je fusse de la comtesse de Milnitz, je dois avouer cependant que je me sentis tout émerveillé de la beauté et surtout de la grâce de madame de Guébriant. Elle n'avait ni la jeunesse rayonnante, ni la délicatesse exquise de traits et de formes de ma chère Aurore, mais elle attirait et captivait l'attention par un charme d'une nature toute particulière, que je n'avais remarqué jusqu'alors et que je n'ai vu depuis dans aucune femme. Son front était hardi, ses yeux étincelants d'esprit et de coquetterie, son nez retroussé de la façon la plus friponne, et sa bouche dédaigneuse et sensuelle. L'amour du plaisir éclatait dans ses moindres gestes, dans le plus furtif regard de sa prunelle ardente et curieuse comme la volupté inassouvie. Elle était petite, mince, gracieuse

comme une chatte, et d'un abandon de poses et de mouvements dont aucune description ne pourrait donner l'idée. Elle avait une manière de remuer les mains et d'agiter les pieds qui vous jetait dans des imaginations étranges et vous obligeait parfois à baisser les yeux, mais pour les relever aussitôt. Rien n'était plus charmant que sa mise, le soir dont je parle. Elle portait une robe de petit velours bleu de ciel tramé d'argent, de la coupe la plus galante; très-court en haut et en bas, ce vêtement laissait voir la plus jolie gorge du monde et un pied d'une perfection adorable, en même temps que par son ampleur il exagérait savamment certains contours de la taille. Pour coiffure, la marquise n'avait qu'une rose pompon posée sur le coin de l'oreille gauche, au milieu d'un nuage de poudre, et pour bijoux qu'un seul diamant de dix mille écus, placé sur le devant d'un velours noir d'un doigt de large, qui entourait son cou élégant et développé comme celui de toutes les femmes dont l'organisation tient un peu de celle de la tourterelle.

Je ne commis pas l'inconvenance de dire à madame de Guébriant que je la trouvais ravissante, mais je restai suffisamment interdit en la voyant pour lui prouver que telle était cependant mon opinion.

— Je suis bien touchée de votre empressement, monsieur le marquis — me dit-elle, en me désignant du bout de son éventail un fauteuil voisin du sofa sur lequel elle était étendue — et je remercierai demain mon ami le duc de Richelieu du choix qu'il a fait de vous pour me donner de ses nouvelles.

Je m'inclinai avec respect.

— Vous arrivez fort à propos à Paris — reprit-elle — la paix y a mis tout le monde en joie, la cour sera bientôt en fête : j'espère que vous prendrez part à cette ivresse générale.

J'allais répondre par une banalité quelconque, lorsque la porte s'ouvrit pour donner passage à un nouveau convive que l'on annonça sous le nom du vicomte Olivier de Saint-Sauveur.

— Bonsoir, Olivier — dit la marquise sans soulever sa tête du coussin de velours grenat sur lequel elle était appuyée. — Monsieur de Bologne, je vous présente mon cousin le vicomte de Saint-Sauveur, page de Sa Majesté, et je vous demande vos bontés pour lui.

Nous nous saluâmes le vicomte et moi.

— Eh bien, Olivier, quelles nouvelles nous apportez-vous de la cour ? — reprit madame de Guébriant.

— Une fort importante, ma cousine. Le roi a dit ce soir, *à l'ordre*, que l'ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté la reine de Hongrie devait arriver demain à Paris.

Je me sentis pâlir et j'eus besoin de toute ma présence d'esprit pour ne pas laisser échapper une exclamation de joie.

— Et quel est cet ambassadeur ? — demanda la marquise en attachant sur moi un regard de la plus gênante pénétration.

— C'est un chambellan quelconque qui se nomme le comte de Milnitz — répondit le page.

— Un chambellan ! — fit la marquise avec une petite moue dédaigneuse. — Tous ceux qui nous viennent d'Allemagne sont bien ennuyeux.

— Celui-là a un genre de mérite que j'apprécie fort — dit le vicomte.

— Et lequel ?

— Il amène avec lui, pour faire les honneurs de sa maison, une nièce ou une belle-fille de vingt ans, qui est, assure-t-on, charmante et coquette comme une Française.

— Ah ! tant mieux : nous n'aurons rien à lui apprendre.

Je lançai au page une œillade courroucée, et madame de Guébriant reprit :

— Connaissez-vous cette merveille, monsieur de Bologne ?

— J'ai cet honneur, madame la marquise.

— Est-elle vraiment aussi belle que le dit le vicomte ?

— Si je ne vous connaissais pas, madame, je répondrais qu'il est impossible de l'être plus.

— Ceci est fort galant — et sur le chapitre de la coquetterie, que savez-vous ?

— Monsieur le marquis pourrait peut-être vous faire la même réponse — ajouta le page.

— Mon cousin, vous êtes un impertinent — riposta la marquise — mais je vous pardonne, car le mot est joli. — Voyons, monsieur de Bologne, qu'y a-t-il de vrai ?

— Que la comtesse de Milnitz n'a pas besoin d'être coquette pour plaire, madame.

— Alors elle l'est pour sa satisfaction personnelle. Enfin, puisqu'elle arrive demain, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

— Je me charge d'éclaircir le fait — dit le vicomte avec l'aplomb d'un fat de vingt-cinq ans.

— Oserais-je vous demander dans quel but, monsieur ? — ajoutai-je vivement et presque avec colère.

— Mais dans le but de m'instruire, monsieur le marquis.

— Vous n'êtes déjà que trop savant pour votre âge, mon cousin — se hâta de reprendre la marquise, qui avait deviné que cette conversation me mettait au supplice.

Le page allait cependant la continuer, lorsque l'arrivée de plusieurs personnes lui donna naturellement une autre direction. On comprend que je n'en fus pas fâché, car j'aurais à coup sûr fini par me trahir, ce qui eût été une insigne maladresse.

On annonça successivement madame la duchesse de la Vallière, le poète Bernard, surnommé fort improprement *le Gentil ;* madame de Tencin, déjà vieille, mais toujours coquette ; M. de Fontenelle, à l'apogée de son égoïsme ; la vicomtesse de la Châtre, charmante jeune mariée que madame de Guébriant lançait dans le monde ; et enfin M. de Voltaire, tout récemment nommé gentilhomme de la chambre du roi.

Peu après l'arrivée de ce dernier, on vint avertir que le souper était servi. La marquise posa sa main sur mon bras, et nous passâmes dans la salle à manger où je pris place à la droite de la maîtresse de la maison, ayant de l'autre côté la vicomtesse de la Châtre.

Le repas, qui se prolongea fort avant dans la nuit, fut de la plus étourdissante gaieté, à laquelle je finis par prendre part moi-même en dépit du trouble qu'avait

été dans mon esprit la nouvelle de l'arrivée prochaine de la comtesse. M. de Voltaire fut étincelant de grâce, de malice et de goût; Fontenelle lui donna la réplique avec cette finesse nonchalante dont il avait le secret mieux que personne ; gentil Bernard nous dit des fragments inédits de son *Art d'aimer*, et le jeune vicomte de Saint-Sauveur jeta à tort et à travers dans la conversation des saillies de page, qui, bien que fort impertinentes parfois, eurent cependant un grand succès, je suis obligé d'en convenir.

Quant aux quatre femmes qui se trouvaient là, il n'y a pas d'expression pour peindre l'enchantement qu'elles répandirent sur ces rapides heures de folle ivresse. Chacune d'elles avait là son amant, ce qui ne l'empêchait pas de chercher à plaire aux autres hommes, qui de leur côté ne se faisaient pas faute de s'occuper de toutes les femmes. Il résultait de cette grande liberté, jointe à un amour effréné du plaisir, un abandon des plus piquants ; et je compris pour la première fois ce que c'était que les entraînements d'un certain monde, et combien il est difficile d'y résister. Le désordre alla jusqu'aux limites de l'orgie, mais il ne les dépassa point : toutefois j'ai eu, depuis, l'occasion de supposer que l'on s'était un peu gêné pour moi, parce que l'on m'avait traité en provincial.

Je n'aurai pas la témérité de répéter tout ce qui fut dit à ce souper d'où date mon initiation à la débauche élégante ; mais je ne résiste pas à citer quelques-unes des phrases que madame de Guébriant m'adressait de temps en temps à demi-voix, tout en s'occupant de ses autres convives.

— Comment trouvez-vous votre voisine ? — me demanda-t-elle en me désignant d'un coup d'œil la vicomtesse de la Châtre.

— Charmante, madame la marquise.

— Elle promet beaucoup, et je suis sûre qu'elle tiendra encore plus. Je lui ai été fort secourable : sans moi elle aurait tourné au romanesque. Faites-lui un peu la cour : vous verrez que mes conseils n'ont pas été inutiles.

— Près de vous, madame, c'est de vous seule que l'on peut s'occuper — répondis-je galamment.

— Oh ! moi, je vous suis tout acquise, monsieur de Bologne, et vous n'avez pas besoin de vous mettre en frais pour me plaire.

Je m'inclinai avec respect et gratitude, et la marquise reprit :

— Madame de Tencin est étonnante ce soir. Quel âge lui donneriez-vous ?

— Je ne sais trop, mais il me semble qu'il y a bien longtemps qu'elle est célèbre.

— Elle a cinquante ans : qu'on dise encore qu'il n'y a que la vertu qui conserve. La fontaine de Jouvence est une allégorie dont le plaisir est le sens caché.

— Je n'oserais prendre sur moi d'affirmer que cette explication est parfaitement juste, madame la marquise — répondis-je — mais je la trouve infiniment spirituelle.

— Elle est surtout vraie, croyez-moi — reprit madame de Guébriant en portant à ses lèvres une coupe de cristal remplie d'un vin de Champagne rosé dans lequel montaient et redescendaient de petites bulles de

ız étincelantes comme des rubis. — Sans parler de adame de Tencin, qui pourrait être à la rigueur une ‹ception, toutes les époques n'offrent-elles pas de ombreux exemples de ce que j'avance? Voyez les re- gieuses : elles sont toutes flétries à la fleur de leur âge, andis que nos grands-pères ont vu Ninon et Marion de ɔrme belles encore et séduisantes à quatre-vingts ns.

— Pensez-vous qu'il en soit de même pour les hommes? — demandai-je à la marquise.

— Oh! j'en suis convaincue! — répartit-elle vivement.

— Voyez cependant M. de Fontenelle, qui passe pour n'avoir jamais connu l'amour.

— Ignorez-vous donc qu'il a eu aussi sa passion!

— Et laquelle?

— Il s'est aimé lui-même, et avec une réciprocité et une constance qui le rangent au nombre des gens que le penchant à la volupté conserve.

— D'après tout ce que vous me dites, madame la marquise, il me tarde bien d'être à l'âge où l'on commence à avoir la crainte de vieillir — répondis-je du ton de la galanterie.

— On ne s'y prend jamais de trop bonne heure — riposta-t-elle avec une adorable coquetterie. — Voyez plutôt mon cousin de Saint-Sauveur : il lutte déjà contre les ravages des années qu'il n'a pas encore.

— Je ne le prendrai pas pour modèle.

— Vous n'en avez pas besoin, j'espère; mais pourquoi parlez-vous de lui avec une sorte de dédain?

— Parce qu'il m'a déplu : il est fat.

— Lui fat ! vous ne le connaissez guère.

— Voyez cependant, madame la marquise, comme il a l'air sûr de son fait auprès des femmes.

— Ce n'est pas de la fatuité, c'est de l'instinct. — Ah ! je devine, marquis... vous lui en voulez de l'assurance avec laquelle il nous a dit qu'il éclaircirait nos doutes au sujet de la coquetterie de certaine belle étrangère.

Je vis l'imprudence que j'avais commise, et je l'aggravai en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Vous êtes amoureux de la comtesse de Milnitz ! — reprit madame de Guébriant avec une vivacité singulière. — Amoureux et jaloux — ajouta-t-elle en attachant sur moi un regard pénétrant.

J'allais répondre et probablement par une sottise, comme tous les gens qu'une première maladresse a embarrassés, lorsque, Dieu merci, notre attention fut attirée par les exclamations enthousiastes de la duchesse de la Vallière, qui s'écria à plusieurs reprises.

— C'est charmant ! délicieux ! divin !

— Peut-on savoir ce qui excite ainsi votre admiration ma chère duchesse ? — demanda la marquise.

— Je vous aime trop, ma chère, pour vous le laisser ignorer : c'est un impromptu de M. de Voltaire.

— Un impromptu de M. de Voltaire ! — nous écriâmes-nous à notre tour les uns après les autres. — Oh ! qu'il nous en fasse part !

— Je l'ai déjà oublié — nous dit modestement l'illustre auteur d'*OEdipe* et de *la Henriade*.

— Mais moi je l'ai retenu ! — ajouta la duchesse. — J'avais prié M. de Voltaire de dire tout bas à son

ɔisin M. Bernard que je l'engageais à souper chez moi ɔur samedi prochain, et voilà comment il a traduit ma ɔnsée.

Tout le monde prêta l'oreille, et madame de la Valère, après s'être recueillie un instant, laissa tomber égligemment de ses lèvres charmantes le quatrain suiınt :

« Au nom du Pinde et de Cythère,
« Gentil Bernard est averti
« Que l'*art d'aimer* doit samedi
« Venir souper chez l'*art de plaire.* »

Chacun s'extasia sur cette saillie spirituelle du grand oëte, et moi, tout en joignant mes éloges à ceux des ıtres convives, je compris cependant la modestie de !. de Voltaire.

— Ainsi, Bernard, vous viendrez souper chez moi? - dit gracieusement madame de la Vallière.

— J'aurai certainement cet honneur, madame la ıuchesse. — Mais je suis devenu un bien triste convive: 'ai *baissé d'un dindon depuis six mois* (1) — réponlit le rimeur que l'engoûment d'un monde frivole avait ɔurnommé *le gentil* Bernard.

Cette plaisanterie grossière eut presque autant de uccès que le quatrain de M. de Voltaire, qui connaisait trop bien la sottise humaine pour s'étonner de cette imilitude.

Pendant mon aparté avec madame de Guébriant, et les quelques instants de conversation particulière qui

(1) Historique.

avaient suivi, il m'avait semblé que les beaux yeux de madame de La Châtre s'étaient plus d'une fois tournés vers moi avec une sorte de curiosité qui n'avait rien de désobligeant.

— Occupez-vous donc un peu de votre voisine — me dit la marquise dans un moment où madame de La Châtre causait avec M. de Fontenelle. — Puisque je lui permets de chasser sur mes terres, il faut au moins qu'elle en retire quelque chose. — Mais d'abord comment la trouvez-vous ?

— Charmante !

— Elle l'est en effet. Eh bien ! puisque mon petit cousin de Saint-Sauveur vous a été désagréable, voici une excellente occasion de vous venger : faites la cour à madame de La Châtre ; mais ne perdez pas de temps : il y a deux jours qu'il s'occupe d'elle.

— Je m'étais figuré que M. de Saint-Sauveur...

— Etait au mieux avec moi, n'est-ce pas ? — interrompit vivement la marquise. — L'étourdi en est bien capable.

— Alors ne serait-ce pas pour venger plutôt votre querelle que la mienne, que vous voulez...

Madame de Guébriant m'interrompit de nouveau, mais cette fois ce fut en riant aux éclats.

— Quoi ! me supposeriez-vous jalouse ? — me dit-elle, quand son accès d'hilarité se fut un peu calmé.

— Franchement, madame la marquise, cela en avait un peu l'air.

— Ecoutez, monsieur de Bologne — reprit-elle gravement — j'ai depuis longtemps épuisé toutes les manières connues de se débarrasser d'un homme qu'on

n'aime plus, et maintenant je ne suis jamais si heureuse, lorsqu'un de mes caprices est passé, que de voir une rivale venir à mon secours.

— Et votre orgueil n'est pas froissé...

— Fi donc ? je sais trop bien ce que je vaux, et je me dis dans ces occasions-là que c'est toujours celle qui me remplace qui sert à me faire regretter.

— Je n'avais jamais songé à ce moyen de se consoler d'une trahison.

— Il est infaillible cependant, et je vous le recommande. Tâchez de savoir pour qui on vous trompe, et neuf fois sur dix vous serez consolé, c'est-à-dire vengé.

— Ainsi, madame, vous voulez que je console M. de Saint-Sauveur de l'inconstance de madame de la Châtre; d'après ce que vous venez de me dire, cela n'est guère flatteur pour moi.

— Il ne s'agit pas de le remplacer, mais de le devancer, ce qui est bien différent

— Comment voulez-vous, madame — dis-je très-bas à la marquise — qu'auprès de vous je puisse penser à plaire à madame de la Châtre !

— L'un n'empêche pas l'autre, et pour moi c'est déjà chose faite.

Et madame de Guébriant, ayant prononcé ces mots, donna le signal de la fin du souper.

Nous trouvâmes au salon le chevalier de Crussol, qui n'avait pu assister au souper; il arrivait d'une première représentation à l'Opéra.

On lui demanda ce qu'il pensait de la pièce nouvelle, il répondit qu'il ne l'avait pas écoutée.

On voulut savoir comment avait chanté la petite Qui-

nault, pour laquelle il avait des bontés; il avoua ne rien savoir.

— Mais, chevalier, vous avez donc dormi à l'Opéra? — dit madame de la Vallière.

— Pas le moins du monde, madame la duchesse, car jamais je n'eus les yeux si ouverts de ma vie, ni de si bonnes raisons pour les ouvrir.

— Et peut-on savoir pourquoi? — demanda madame de Guébriant.

— Sans aucun doute, madame la marquise; car ce qui a captivé mon attention sera connu demain de tout Paris.

— Parlez donc vite! — s'écrièrent toutes les femmes à la fois.

— J'étais à ma place habituelle sur le théâtre, et le rideau venait de se lever au milieu d'un silence profond, lorsqu'une sorte de rumeur se fit dans la salle. Je jetai les yeux sur les loges suivant la direction des regards du public, dont la curiosité paraissait vivement excitée, et j'aperçus, dans une baignoire ouverte, une jeune femme de la plus étourdissante beauté, derrière laquelle se tenait un homme d'un certain âge.

— Ceci devient intéressant — dit madame de la Châtre.

— Ces deux personnes — continua le chevalier de Crussol — avaient quelque chose d'étranger dans leur costume; et on se demandait de proche en proche qui elles pouvaient être, lorsque le vidame d'Amiens, récemment arrivé de Vienne, où il était allé en mission extraordinaire, a déclaré que les deux inconnus étaient l'ambassadeur nouvellement nommé de Sa Majesté la

reine de Hongrie, et sa belle-fille, qui l'accompagne pour l'aider à faire les honneurs de sa maison, pendant la durée de son ambassade.

A ces dernières paroles je tressaillis comme si j'avais reçu une commotion électrique.

Madame de Guébriant plongea son regard ardent et investigateur jusqu'au fond de mon âme.

Le page du roi caressa son jabot de dentelle avec un air de suffisance, qui semblait vouloir dire : — *Je saurai donc bientôt si cette merveilleuse étrangère est aussi coquette qu'on l'assure.*

Madame de la Vallière prit un air dédaigneux qui attestait sa confiance dans la supériorité de sa beauté; madame de Tencin se mordit la lèvre inférieure, et la vicomtesse de la Châtre joua avec son éventail.

Quant aux trois poètes, je présume qu'ils préparèrent des impromptus sur la belle étrangère.

Je brûlais du désir de regagner mon logis où quelque message m'attendait peut-être, aussi je profitai d'un moment de conversation générale pour me rapprocher de la porte. Madame de Guébriant, qui me guignait du coin de l'œil, me suivit et me dit, au moment où je m'inclinais pour prendre congé d'elle :

— Ce n'est pas une raison pour ne vous point occuper de madame de la Châtre et des autres... il y a temps pour tout.

Je m'inclinai de nouveau et je sortis.

VI

La Bohême à Paris.

Mon plus cher espoir se trouvait donc réalisé, et mon cœur, si souvent dupe de mes illusions, ne m'avait pas trompé cette fois, car, en arrivant chez ma tante, à une heure du matin, le suisse de son hôtel, qui m'attendait en se promenant sous la voûte formée par la porte cochère, me donna une lettre avec les façons respectueuses et discrètes d'un serviteur de bonne maison, et me dit :

— On m'a recommandé de remettre ceci à monsieur le marquis lui-même, à quelqu'heure qu'il rentrât.

— Et qui vous a fait cette recommandation ? — de-

mandai-je en prenant d'une main tremblante le billet qui me brûlait les doigts à travers mon gant.

— Un grand diable de laquais d'une toise de haut, habillé de vert de la tête aux pieds et galonné d'argent sur toutes les coutures; mais, par exemple, son ramage ne vaut pas son plumage, car, tout Suisse que je suis, j'ai eu beaucoup de peine à le comprendre.

A ce signalement et à la description de ce costume, j'avais reconnu Beitle, l'un des heiduques favoris du comte de Milnitz; mais déjà il ne me restait plus de doute, parce que je sentais à mon émotion que la lettre était de la comtesse.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à mon appartement, où je trouvai, Dieu merci, des bougies allumées.

Me précipiter vers la lumière comme un papillon, briser le sceau qui fermait le bienheureux billet, et en dévorer le contenu depuis la première jusqu'à la dernière ligne, tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

J'étais, à la lettre, tellement ivre de bonheur, que, à peine ma lecture terminée, ne pouvant plus me soutenir sur mes jambes, je me laissai tomber sur le premier siége qui se trouvait à ma portée.

Qu'on lise le billet de la comtesse, que je transcris ici, et l'on pensera, j'en suis certain, que mon délire était bien naturel.

« Mon ami, comment vous exprimer la joie dont mon âme est inondée, à la pensée que nous touchons au moment mille fois heureux de nous revoir?

« Ma main laisse à chaque instant échapper la plume avec laquelle je vous écris ces quelques lignes aussi troublées que ma raison; mes genoux tremblants se dé-

robent sous moi ; ma vue n'aperçoit rien qu'à travers une vapeur bleuâtre, semblable à celle qui enveloppe les objets dans nos songes les plus délicieux...

« Qu'est-ce donc que le bonheur lui-même, si l'espoir seul cause déjà tant d'enivrement ?

« Nous sommes arrivés aujourd'hui dans l'après-midi, et comme nous n'étions pas trop fatigués de notre long voyage, mon oncle m'a proposé de me conduire à l'Opéra.

« J'ai accepté, mon cher amour, parce que je me suis dit que vous seriez peut-être là.

« J'ai vu beaucoup de charmants seigneurs sur les banquettes du théâtre et dans les loges, mais mon œil n'a pu découvrir mon beau et aimé marquis.

« En le cherchant du regard, j'avais le cœur serré, car je pensais qu'il ne serait pas impossible qu'il fût venu avec une rivale.

« Mon bien-aimé, je vous avertis que je suis horriblement jalouse, et que je vous rendrai très-malheureux si vous ne m'êtes pas très-fidèle.

« Pour ce qui me regarde, j'espère qu'il n'est point nécessaire que je vous rassure. Je vous aime plus que jamais, et je suis mille fois plus heureuse que je n'aurais cru de me retrouver près de vous.

« Aussi, ce soir, lorsqu'à mon entrée dans la salle de l'Opéra, j'ai surpris tous les regards se dirigeant vers moi de manière à me prouver que le public ne me voyait pas avec indifférence, j'en ai ressenti de la joie et de l'orgueil pour vous.

« Ce n'était pas de la coquetterie, mon bien-aimé marquis ; c'était de l'amour, et du plus pur encore.

« Nous ne pouvons tarder beaucoup à être réunis, mais je ne saurais, en ce moment, vous désigner un jour. Demain je vous écrirai de nouveau, et ce sera sans doute pour vous dire quelque chose de positif, car nous connaîtrons les intentions du roi pour notre présentation à la cour. Ne pensez-vous pas qu'il serait plus sage que nous nous rencontrassions dans le monde avant de nous voir chez mon oncle? Nous touchons au but de nos plus plus chers désirs, soyons donc prudents, je vous en conjure.

« Adieu, mon ami... mon amant... Mon cœur est rempli de vous, et je n'ai plus qu'une pensée, c'est de vous donner plus de preuves de ma tendresse que vous ne pouvez en souhaiter, quelqu'ambitieux que vous soyez.

« Aurore.

« Nous sommes descendus rue du Regard dans un magnifique hôtel que votre galant souverain a mis à notre disposition. Je sais déjà que ce n'est pas très-loin du boulevard des Invalides où demeure madame votre tante, chez laquelle vous m'avez mandé que vous comptiez loger. Adieu encore. Ah! que je vous aime!.»

Je laisse aux amoureux de vingt ans la tâche, plus facile pour eux que pour d'autres, de se figurer tout ce qui se passa dans mon cœur à la lecture de cette lettre si franche, si tendre, je pourrais presque dire si passionnée; car on conviendra avec moi que l'ardeur de l'amante y apparaissait çà et là sous la réserve de la femme bien élevée qui cherche à se tromper elle-même sur la vivacité et l'entraînement irrésistible d'un pre-

mier amour. Le ciel ouvert ne m'eût pas paru plus magnifique dans ses promesses de joies ineffables que l'avenir de bonheur dont j'entrevoyais la certitude dans les douces paroles de ma chère comtesse. Non-seulement elle tenait avec une fidélité scrupuleuse les engagements qu'elle avait pris avec moi, mais encore elle me montrait par ses recommandations de prudence tout le prix qu'elle mettait à assurer l'avenir de notre félicité. Aussi, quelque vif que fût mon désir de hâter l'instant de notre réunion, je me résignai courageusement à attendre le hasard d'une rencontre pour renouer ostensiblement mes relations avec elle et son oncle le chambellan, devenu ambassadeur en France par la grâce du dieu des amours. Ah! si la prude Marie-Thérèse avait pu deviner les premiers résultats que j'attendais de la nomination du comte de Milnitz, je crois, en vérité, qu'elle eût mieux aimé continuer la guerre, et je sus plus tard qu'en donnant au comte son audience de congé, elle lui avait dit : — *Je vous vois partir sans inquiétude, parce que je suis sûre que vous ferez bien mes affaires à Paris, et que votre charmante belle-fille mettra en bon renom les Viennoises à la cour de Versailles.* — O grande reine, vous avez bien prouvé que pour régner avec gloire il n'était pas absolument nécessaire de connaître les femmes!

L'heureuse nouvelle que je venais d'apprendre ne pouvait que me faire hâter l'accomplissement de la résolution que j'avais prise, dès la veille, de différer le moins possible la cérémonie de ma présentation à la cour. En conséquence, avant de me coucher, j'écrivis

à mon cousin le duc de C***, premier gentilhomme de la chambre, pour le prier de vouloir bien prendre à cet égard les ordres de Sa Majesté, en ce moment à Choisy-le-Roi, mais dont le retour à Versailles était annoncé pour le lendemain.

Cela fait, j'appelai Picard pour lui dire de porter cette lettre à son adresse aussitôt son réveil.

Picard vint, mais avant d'entrer dans ma chambre à coucher, je l'entendis qui chuchottait dans la pièce voisine : cette circonstance me parut singulière, car minuit était sonné depuis longtemps à toutes les horloges de Paris.

— Avec qui diable bavardes-tu là-bas? — lui demandai-je.

— Avec Brin-d'Amour, monsieur le marquis — me répondit-il.

— Comment! il n'est pas couché à une pareille heure?

— Il attendait monsieur le marquis et il désirerait avoir l'honneur de lui parler.

— Il est donc ivre?

— Non, monsieur le marquis; mais il n'en vaut guère mieux, car il raconte des choses à faire croire qu'il est devenu fou. C'est l'amour qui lui a tourné la cervelle.

Comme la même chose avait failli m'arriver, ainsi qu'on a pu s'en apercevoir plus d'une fois dans le cours de mon récit, je me sentis subitement pris d'une grande pitié pour mon pauvre grenadier, et j'ordonnai à Picard d'aller me le chercher.

Il vint, et au premier coup d'œil que je jetai sur lui, il me sembla qu'il n'y avait pas d'exagération dans le

récit de mon valet de chambre. Brin-d'Amour avait la face pourpre, la vue égarée, et ses jambes fléchissaient sous lui comme si elles eussent porté un estomac chargé de dix bouteilles de vin.

Il s'arrêta à quelques pas de moi, appuya ses deux mains sur le dos d'un fauteuil pour se soutenir, et me regarda d'un air hébété.

Je fis signe à Picard de nous laisser seuls.

— Eh bien ! que t'est-il arrivé ? — lui dis-je avec intérêt.

— Mon capitaine, je l'ai vue — me répondit-il en balbutiant.

— Qui ?

— Elle était dans un magnifique carrosse à quatre chevaux, avec deux laquais derrière et un coureur tout chamarré en avant.

— La comtesse de Milnitz ! — m'écriai-je, sans réfléchir qu'une semblable rencontre ne pouvait, en aucun cas, avoir mis Brin-d'Amour dans l'état où je le voyais.

Mais lui, sans paraître m'entendre, reprit aussitôt comme un maniaque qui suit son idée :

— Elle avait des plumes sur la tête, des diamants autour du cou, et partout des rubans, des dentelles, des brimborions d'or et d'argent, que j'en ai été tout ébloui.

— Mais encore une fois, maraud, quelle est la femme que tu as vue accoutrée de cette manière !

— Si je vous le dis, mon capitaine, vous ne voudrez pas me croire, parce que c'est presque impossible, et cependant je suis sûr de mon fait.

— Va-t'en au diable, ou parle sur l'heure!

— Eh bien! mon capitaine, c'est la petite Talpache que j'ai vue de mes propres yeux, et vous savez qu'ils sont bons.

L'événement avait perdu beaucoup de son intérêt pour moi, puisqu'il ne s'agissait plus de la comtesse; néanmoins, tel qu'il était, il me parut encore assez piquant pour désirer savoir jusqu'à quel point il était réel ou probable.

— Mais tu rêves, mon pauvre garçon! — dis-je à Brin-d'Amour, pour l'exciter, par la contradiction, à continuer son récit.

— Je l'ai cru d'abord comme vous, mon capitaine; et même je me suis tâté pour savoir si j'étais bien éveillé : je l'étais, mille bombes! et maintenant Dieu le père me dirait que je me suis trompé, que je lui répondrais : « *Pardon, excuse, mon général, mais on ne se trompe pas comme ça quand il s'agit d'une femme qui vous a appris la valse allemande.* »

— Voyons, raconte-moi l'aventure d'un bout jusqu'à l'autre; mais d'abord mets-toi dans ce fauteuil, car tu as l'air de ne pouvoir plus te tenir sur tes jambes.

Brin-d'Amour ne se fit pas répéter la permission que je lui donnais de s'asseoir en ma présence, et quand il fut bien établi sur son siége, qu'il eut toussé, relevé sa moustache et dégagé son cou de sa cravate au moyen de quelques mouvements de tête, il commença en ces termes :

— Voilà, mon capitaine. Je revenais des Porcherons, où j'avais mangé une matelotte avec un sergent du guet de mes amis, lorsque nous nous trouvâmes pris dans

un embarras de voitures sur le quai de la Ferraille, pas bien loin du Pont-Neuf. Mon ami le sergent se jeta contre le parapet qui borde la rivière ; moi je me réfugiai sous un auvent de marchande de cerises, de l'autre côté. En ce moment, un coureur arriva à grandes enjambées, en criant : *place! place!* et en frappant à droite et à gauche, avec sa longue canne à pomme d'or, les bourgeois et les manants qui ne se rangeaient pas assez vite. Je crus bonnement que c'était la maîtresse du Roi qui allait passer, et je me dis : — Tiens il faut que je la regarde, pour savoir si Sa Majesté a bon goût. — J'avançai la tête, et je vis un carrosse tout doré, arrêté juste en face de moi. Les chevaux piaffaient, le cocher jurait sur son siége, le coureur criait toujours en jouant du bâton. — C'est la bonne amie du Roi, bien sûr — pensai-je — et je fis trois pas en avant pour tâcher de voir au fond du carrosse. Jugez de ma surprise, mon capitaine : une belle dame met la tête à la portière de mon côté, et je reconnais la nièce du Talpache. Je poussai un cri qui obligea la dame à tourner les yeux vers moi. — Sans doute elle me reconnut aussi, car elle se rejeta vivement en arrière, comme une personne effrayée. Moi je n'en fis ni une ni deux, et je m'élançai dans la direction du carrosse, au risque de me faire broyer sous les roues quand il repartirait. Par malheur, en ce moment le passage devint libre, le cocher fouetta ses chevaux, le coureur revint et me bouscula sur une borne, et quand je me relevai le carrosse disparaissait dans un nuage de poussière. Je me précipitai sur ses traces, mais il enfila une rue, puis une autre, et bientôt je le perdis de vue tout à fait.

Ici Brin-d'Amour s'arrêta. Il était si ému, que ce récit semblait avoir épuisé ses forces.

— Eh bien ! mon pauvre garçon — lui dis-je — tu as été dupe d'une ressemblance : ton aventure n'est pas autre chose.

— Mon capitaine, c'est impossible ! — s'écria-t-il. — La nièce du Talpache a un petit bouquet de poils du côté gauche de la bouche, et un signe entre les deux yeux.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve, mon capitaine, que puisque la dame les avait aussi, ce doit être la même personne.

— Mais comment t'expliques-tu qu'une pauvre fille qui s'est enfuie avec un trompette, puisse avoir un carrosse, des laquais, des diamants et un coureur ?

— Je ne me l'explique pas, mon capitaine, et c'est pour cela que depuis cette rencontre je ne sais plus où j'en suis.

— Qu'avez-vous bu à votre dîner ?

— Oh ! une misère, mon capitaine : cinq bouteilles de petit Beaugency, et trois bouteilles de Beaune pour nous ôter le goût du Beaugency.

— Et rien pour vous ôter le goût du Beaune ?

— Oh ! non, mon capitaine : nous tenions à le garder.

— Huit bouteilles pour deux : si l'autre est de ta force, c'est bien peu de chose, en effet... Allons, je commence à croire que tu as bien réellement vu ton infidèle, la petite Talpache.

— Si ce n'était que cela, mon capitaine... — bal-

butia Brin-d'Amour en rougissant comme une jeune fille.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a, mon capitaine, que je suis redevenu amoureux de cette petite coquine, plus fort que la première fois.

— Pardieu, je le vois bien ! mais où est le mal ?

— Elle ne voudra plus me regarder.

— Bah ! qui sait ?

— Maintenant qu'elle a un carrosse...

— Je te prêterai le mien, c'est-à-dire celui de ma tante.

— Et des diamants — reprit Brin-d'Amour.

— Toi, tu as des cicatrices glorieuses.

— Et des plumes.

— Le poil de ta moustache fera compensation.

— Vous êtes bien bon, mon capitaine, de chercher à me consoler... Mais avec tout cela c'est une affaire finie, je ne le vois que trop !

— Elle l'était déjà avant cette rencontre, et tu en avais très-bien pris ton parti, à ce que tu m'as dit cent fois.

— Oh ! c'est bien différent.

— Comment ! c'est différent ?

— Oui, mon capitaine.

— Et pourquoi ?

— Vous vous moquerez encore de moi si je vous le dis.

— Peut-être : je comprends toutes les faiblesses et même toutes les absurdités de l'amour.

— Eh bien, mon capitaine, je trouve fort désagréable

'oir été le bon ami de cette petite drôlesse, dans le ps qu'elle gardait les dindons du comte de Milnitz, le penser que, maintenant qu'elle porte des robes de : et qu'elle embaume comme un bouquet, elle n'a s l'air de me connaître.

— Ces choses-là arrivent tous les jours, mon pauvre çon ; mais si tu es le premier homme qu'elle ait ié, tu as encore eu la meilleure part.

— Mais, mon capitaine, je ne suis pas bien sûr d'a-ir été le premier, quoiqu'elle me l'ait juré par tous les ınts de son pays. Des saints talpaches... ça n'aurait s dû me donner beaucoup de confiance... Ah ! que est bête un amoureux !

— Enfin, où veux-tu en venir ? Il est tard, il faut que me lève demain de bonne heure, et je tombe déjà de ımmeil.

— Mon capitaine, je voudrais savoir si, quand une mme a été votre maîtresse, on a le droit d'exiger u'elle vous reprenne pour amant.

— D'ordinaire, on ne s'en soucie pas beaucoup, et e cas ne doit pas avoir été prévu par les lois du code le la galanterie.

— Mais quand on s'en soucie ?

— La femme est parfaitement libre de vous envoyer à tous les diables, et même de vous signifier qu'elle ne vous connaît pas.

— Ah ! mon capitaine, c'est bien triste ce que vous me dites là. Si vous saviez comme elle sentait bon, la petite scélérate... Pendant que sa voiture passait, le quai de la Ferraille était absolument comme votre chambre quand Picard ouvre votre boîte à poudre.

— Si tu tiens à une femme parfumée, mon garçon, il n'en manque pas à Paris.

— Oh ! je le sais, mon capitaine ; mais je ne suis qu'un pauvre grenadier.

— Tiens, voilà deux louis ; avec cela tu seras traité partout comme un maréchal de France pendant un quart d'heure. Maintenant, va te coucher ; demain, moi, j'irai voir le grand veneur pour tâcher d'obtenir de lui qu'il te place dans les équipages de Sa Majesté.

— Aurai-je un joli costume ?

— Sans doute : bleu galonné en argent.

— Merci, mon capitaine. Quand je serai habillé comme cela, je tâcherai de la rencontrer encore, et alors je ferai le fier à mon tour.

— Tu auras raison. Bonsoir.

Et Brin-d'Amour sortit un peu consolé : il avait deux louis dans sa poche et l'espoir de porter bientôt un habit galonné.

VII

Je la revois

Comme tous les gens agités par l'attente d'un grand bonheur, je dormis mal et peu. J'ajouterai que, de toutes façons, ma nuit ne ressembla guère à la fin de ma soirée, car les rares instants de sommeil que je goûtai furent troublés par les rêves les plus sinistres. Dans ces rêves j'étais bien réuni à la comtesse Aurore, mais il me semblait que je n'éprouvais aucun bonheur à la voir, et même que c'était pour moi une sorte de supplice que de me trouver près d'elle. Sa beauté était toujours aussi merveilleuse, toutefois il ne me paraissait pas que j'eusse le moindre plaisir à la contempler.

Hélas! ce rêve, que je considérai comme insensé le lendemain matin, n'était cependant que la peinture fidèle de l'amour, alors que la satiété a transformé l'être dont nous avions fait l'objet d'un culte en une femme comme toutes les autres, au-dessous de toutes les autres, peut-être, puisqu'elle n'a plus même pour nous le charme vulgaire de la nouveauté. Je m'éveillai donc avec un sentiment de vague tristesse dans le cœur, et je fus obligé de relire plusieurs fois la lettre de la comtesse, pour reprendre à la joie et à l'espérance que mes songes avaient mises au rang de mes premières illusions détruites.

A dix heures, Picard entra dans ma chambre et me remit la réponse du duc de C***. Le duc, sans connaître encore les intentions de Sa Majesté à mon égard, me disait que, selon toute apparence, ma réception, ou plutôt ma présentation, aurait lieu, le soir même, à Versailles, après l'audience solennelle donnée à l'envoyé extraordinaire de la reine de Hongrie. « *Je sais, mon cher cousin* — ajoutait le duc en terminant sa lettre — *que plusieurs demandes semblables à la vôtre ont eu le résultat que je vous fais pressentir, l'intention et le désir du Roi étant que sa cour soit nombreuse et brillante ce soir. Tenez-vous donc prêt à tout hasard, et attendez-vous à avoir encore de mes nouvelles dans l'après-midi.* »

Comme je savais que mon cousin était le plus réservé et le plus méticuleux de tous les courtisans, je fus convaincu que, s'il n'avait pas été parfaitement sûr que ma présentation aurait lieu le soir même, il ne se serait jamais aventuré jusqu'à me dire que cela était

probable. Je pensai donc que je n'avais pas une minute à perdre pour faire mes préparatifs, et dès que j'eus la certitude que je pouvais me présenter chez ma tante sans craindre de lui être importun, je me rendis près d'elle pour la consulter.

Elle fut parfaite comme je m'y attendais, et me donna d'excellents conseils sur la manière de me conduire au milieu des nombreux écueils de ce monde que j'allais aborder pour la première fois. Il y avait près d'un quart de siècle que madame de Ran n'allait plus à la cour, mais elle en avait religieusement gardé toutes les bonnes traditions, et comme ses amis la tenaient au courant de toutes les nouveautés que le temps y apportait, elle n'était étrangère à rien. Grâce à elle, je sus d'avance mon affaire sur le bout du doigt, et l'événement prouva que les instructions que j'avais reçues étaient bonnes, car je me gouvernai en toutes choses comme un courtisan consommé.

A sept heures et demie du soir, je partais dans le carrosse de ma tante ; à neuf, j'entrais dans la grande galerie de Versailles.

Je n'y eus pas fait dix pas que je rencontrai vingt personnes de ma connaissance, et comme le Roi était encore dans ses appartements, je n'eus aucun prétexte pour me dispenser de répondre au moins un mot à toutes les questions dont je fus assailli dès qu'on m'aperçut.

Partout la foule était nombreuse et brillante, mais elle me sembla particulièrement compacte près de la porte par laquelle devait arriver Sa Majesté, que l'on attendait d'un moment à l'autre.

— Quel empressement ! — dis-je au marquis de Nédonchel qui venait de me serrer la main.

— Ce soir — me répondit-il — ce n'est pas seulement le Roi qu'on est impatient de voir.

— Et qui est-ce ? — demandai-je avec un redoublement d'émotion, car on doit comprendre que j'étais ému, et deviner pourquoi je l'étais.

— Comment, tu ne le sais pas ! — s'écria Nédonchel. — C'est l'ambassadeur de la reine de Hongrie, et surtout sa belle-fille, qu'on dit un miracle de beauté.

— Et où sont-ils tous deux en ce moment ? — balbutiai-je en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— L'un dans le cabinet du Roi, l'autre dans le salon de la Reine ; mais ils ne peuvent tarder à reparaître, car leur audience dure déjà depuis une bonne demi-heure.

Comme Nédonchel prononçait ces mots, il se fit un grand mouvement dans la foule, qui se porta vers l'entrée du cabinet du Roi, et bientôt arriva à mon oreille un concert de louanges que je regardai comme l'annonce de la présence de ma chère comtesse.

Je me haussai sur la pointe des pieds pour tâcher de dominer les flots pressés des courtisans ; mais ceux qui étaient devant moi faisaient la même chose, de sorte que je ne pus rien voir.

Le marquis de Nédonchel m'avait quitté précipitamment, et je l'aperçus à quelque distance qui s'escrimait des coudes et des épaules pour se frayer un passage et se rapprocher du point vers lequel une partie de l'assistance se dirigeait.

Je me mis en mouvement pour le rejoindre et profiter du trou qu'il faisait dans la foule ; mais je fus presque aussitôt arrêté par une voix qui me murmurait à l'oreille :

— Monsieur de Bologne, prenez garde à vous. Le roi a la tête tournée de la belle étrangère, et au moment où je vous parle quelqu'un le lui dit déjà de sa part.

C'était madame de Guébriant qui me donnait cet avis charitable.

Je lui répondis je ne sais plus quoi ; peut-être même ne lui répondis-je pas du tout ; je ne suis sûr que d'une chose, c'est de m'être lancé en avant avec une impétuosité telle, que je me trouvai en moins de rien transporté dans l'intérieur du cercle qui s'était formé autour du nouvel ambassadeur et de sa ravissante belle-fille.

La comtesse n'était qu'à trois pas de moi, me tournant le dos, et une seule personne nous séparait.

Cette personne était le vicomte Olivier de Saint-Sauveur, ce page étourdi qui m'avait tant déplu la veille, au souper de madame de Guébriant.

Placé derrière la comtesse, il lui parlait bas, et, elle, elle penchait son oreille vers lui, comme pour favoriser cette conversation mystérieuse.

Ce fut une grâce du ciel si je ne poussai pas une exclamation de fureur, car le démon de la jalousie s'était emparé de moi avec autant de promptitude que de violence.

Si fat et si inconsidéré que fût le page, je ne pouvais me persuader que c'était en son nom qu'il parlait, et

dans mon inexpérience des mœurs de cette cour, je crus qu'il révélait à la comtesse l'impression profonde qu'elle avait faite sur son maître.

Dieu sait ce qui serait résulté de tout cela, ma jalouse rage croissant de seconde en seconde, si la voix retentissante d'un huissier de la chambre n'eût prononcé ces deux mots magiques :

— Le Roi !

La comtesse de Milnitz redressa vivement sa tête penchée du côté du page ; celui-ci se recula et prit une attitude respectueuse ; moi, je me rejetai dans la foule qui s'ouvrit pour laisser le passage libre à Sa Majesté.

Dans l'agitation causée par ce petit événement, j'avais perdu de vue la comtesse qui, de son côté, placée comme elle était, n'avait pas eu le temps de m'apercevoir.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que mes regards la rencontrassent de nouveau, et pendant ces rapides moments, que j'employai à me remettre de mon trouble, afin de pouvoir paraître convenablement devant Sa Majesté, je fis la réflexion qu'il n'était guère probable que le Roi, en supposant même qu'il se fût enflammé pour la comtesse à la première vue, eût chargé son page de service de le lui dire. Olivier de Saint-Sauveur, lorsque je l'avais vu parlant bas à la comtesse, lui débitait sans doute, pour son propre compte, quelques fadeurs à l'oreille, ou tout bonnement lui nommait les personnes les plus remarquables de la cour, à mesure qu'elles passaient devant eux : tel fut le résultat de mes réflexions.

Je restai donc seulement contrarié de cette aventure,

comme tout homme qui de la colère passe à l'humeur. J'avais pris le page en aversion dès le premier regard que nous avions échangé ensemble, et il m'était particulièrement désagréable de le retrouver déjà en connaissance et presque en familiarité avec la femme que j'aimais.

Le roi était allé se placer dans l'embrasure d'une fenêtre, et toutes les personnes commencèrent à défiler devant lui, celles qui n'étaient pas encore présentées, et l'on se souvient que je me trouvais dans ce cas, devant fermer la marche.

Bientôt je fus trop près de Sa Majesté pour me permettre de laisser errer ma vue à droite ou à gauche comme un distrait, de sorte que je ne vis pas non plus la comtesse pendant le défilé; mais, Dieu merci, Saint-Sauveur était derrière le Roi, ainsi je pouvais être tranquille pour le moment.

Enfin, mon tour de présentation arriva; il n'y avait plus que deux personnes avant moi, et déjà mon cousin le duc de C***, qui se tenait à côté de Sa Majesté pour lui nommer les personnes présentées, me faisait signe de me tenir prêt à franchir ce pas difficile pour l'homme qui aborde la cour pour la première fois.

Je repassai rapidement dans ma mémoire tous les bons conseils de ma tante, j'oubliai pour un instant mon amour, ma jalousie et mes espérances de bonheur; bref, je fis si bien que j'étais aussi calme d'esprit et aussi assuré de contenance qu'un vieil habitué de l'Œil-de-Bœuf, lorsque le duc de C*** prononça ces paroles sacramentelles :

— Sire, le marquis de Capisuchi-Bologne, capitaine au régiment de Beauvoisis.

Je m'inclinai profondément, et quand je me relevai je vis le Roi qui répondait à mon salut par une inclinaison de tête dont la grâce parfaite égalait la majesté incomparable.

— Monsieur de Bologne, je suis charmé de vous voir — me dit le roi avec la bienveillance d'un gentilhomme accompli.

Je renouvelai mon salut respectueux.

— Vous venez de faire une rude campagne et devez avoir tout à la fois besoin de plaisir et de repos : nous tâcherons de vous offrir l'un et l'autre, monsieur de Bologne. La cour part demain pour aller passer quelques jours à Fontainebleau. Vous serait-il agréable de l'y accompagner?

— Votre Majesté comble le plus cher de mes désirs.

— Vous l'entendez, duc de C*** — reprit le roi en se tournant vers mon cousin qui remplissait près de lui les fonctions de premier gentilhomme de la chambre. — Vous mettrez M. de Bologne sur votre liste, et je vous le recommande d'une façon toute particulière.

— Je sais que vous êtes grand chasseur — ajouta Sa Majesté — et on m'a même conté à ce sujet des choses qui auraient peut-être besoin de m'être affirmées par vous. Est-il vrai, par exemple, que vous soyez venu en chassant depuis Egra en Bohême jusque dans vos terres de Champagne, et cela après la laborieuse retraite du maréchal de Belle-Isle?

— Rien n'est plus exact, Sire.

— On parle aussi de merveilleuses aventures qui vous seraient arrivées pendant ce voyage.

— Sur ce point je me permettrai de dire au Roi qu'on a exagéré peut-être — répondis-je en rougissant.

— Oh ! rassurez-vous, monsieur de Bologne — se hâta de reprendre le roi en souriant de mon embarras. — Il ne s'agit que d'une certaine communauté de moines sous l'invocation de saint Hubert, dont la règle serait, dit-on, aussi bizarre que facile ; mais il paraît qu'il y a eu encore autre chose.

— Sire, l'histoire des moines est aussi de la plus rigoureuse vérité, quoi qu'on ait pu dire à Votre Majesté.

— C'est à merveille. Vous nous conterez tout cela à Fontainebleau. Au revoir, monsieur de Bologne. Je compte sur votre exactitude comme si je vous avais convié à une bataille.

Je saluai le Roi, dont le magnifique regard cherchait déjà la personne qui venait immédiatement après moi.

Je jetai machinalement les yeux sur cette personne, que je n'avais pas remarquée jusqu'alors, et je reconnus, qui ? En vérité c'était à ne pas pas le croire... mon ancien compagnon de voyage ; l'aumônier du régiment de Beauvoisis, l'abbé Bouquet, enfin.

L'abbé Bouquet, en soutane neuve et poudré à blanc, faisant tout ce qu'il pouvait pour mettre sa physionomie de bon vivant en harmonie avec son costume de prêtre.

L'abbé Bouquet à la cour ! je n'en revenais pas, et j'aurais donné tout au monde pour connaître les motifs de sa présence en ce lieu.

Mais il n'y fallait pas songer pour le moment du moins, seulement je me promis de ne pas quitter la grande galerie avant la fin de la réception, et de me tenir près de la porte pour guetter l'abbé à sa sortie.

Comme je combinais ce petit arrangement dans ma tête, je crus sentir qu'on me frappait sur l'épaule.

Je me retournai aussi vite que me le permit la foule dans laquelle j'étais rentré aussitôt après ma présentation au roi, et je me trouvai face à face avec mon ami le comte de Milnitz.

La majesté du lieu ne nous permettait pas de nous jeter dans les bras l'un de l'autre, mais nous nous serrâmes la main avec la plus loyale effusion.

— Je vous cherchais, mon cher marquis — me dit l'excellent chambellan, que j'appellerai désormais l'ambassadeur.

— Comment! vous me cherchiez, monsieur le comte? vous saviez donc...

— Ma belle-fille vous avait aperçu dans la foule des seigneurs, et elle a absolument voulu que j'allasse à la découverte de son libérateur, car c'est ainsi qu'elle vous appelle toujours. Venez, venez.

— Et où est la comtesse Aurore? — demandai-je en suivant le comte qui m'entraînait en fendant les flots pressés de beaux seigneurs et de charmantes femmes qui nous environnaient.

— Je l'ai laissée dans le premier salon, en compagnie de quelques personnes qu'on lui a présentées ce soir. Elle nous attend; mais hâtons-nous, mon cher marquis; parce que nous voulons être de retour à Paris



de bonne heure : je crois que nous avons trois ou quatre convives à souper.

Comme le comte achevait de prononcer ces mots, nous arrivions dans le salon où se tenait la comtesse, et je l'aperçus au milieu d'un groupe, dans lequel je reconnus tout d'abord la marquise de Guébriant, la vicomtesse de la Châtre et le chevalier de Crussol.

La comtesse vint à moi, souriante, rougissante, rayonnante, et elle me tendit sa belle main que je baisai suivant l'usage de son pays.

— Je suis bien heureuse de vous voir, monsieur de Bologne — me dit-elle de manière à être entendue de tout ce qui était là. — J'ai raconté à ces dames et à ces messieurs, — continua-t-elle en désignant du geste les personnes qu'elle avait quittées pour venir à ma rencontre — tout ce que vous avez fait pour moi, et elles sont aussi dans le secret de ma reconnaissance.

On dut voir à ma figure combien j'étais heureux et fier de cet accueil, car tous les regards s'attachèrent sur moi avec curiosité.

Je balbutiai je ne sais quelle réponse aux gracieuses paroles de la comtesse, qui reprit aussitôt :

— N'avez-vous plus rien à faire ici ce soir?

— Non, madame.

— Eh bien! voulez-vous venir souper chez nous à Paris?

J'acceptai en deux mots, dont je fortifiai l'éloquence un peu confuse par le regard le plus passionné.

— Votre voiture pourra suivre la nôtre — dit à son tour le bon ambassadeur.

— C'est cela même! — s'écria la comtesse avec une joie d'enfant.

Et elle rentra, suivie par son oncle et moi, dans le groupe dont elle s'était séparée quelques secondes auparavant.

Peu d'instants après nous gagnâmes tous nos voitures qui stationnaient dans la cour de marbre, et nous partîmes pour Paris.

Ce ne fut qu'en descendant la côte de Sèvres que je me souvins de l'abbé Bouquet.

— Que diable est-il venu faire à la cour? — pensai-je.

VIII

Mésaventures.

Au moment où j'avais mis la comtesse en voiture, elle s'était penchée vivement de mon côté, comme si son pied mignon avait tourné dans son soulier à haut talon, et elle m'avait dit précipitamment à voix basse : *Je t'adore plus que jamais, et je suis la plus heureuse des femmes !*

Je ne pus répondre un seul mot à ces enivrantes paroles, car le comte de Milnitz nous avait suivis de si près, que je sentais son haleine effleurer mon visage du côté opposé à celui où je tenais sa belle-fille par la main pour l'aider à monter dans son équipage de gala.

Quand elle fut installée à une des places du fond, je me rangeai pour laisser passer l'ambassadeur, qui me dit avec sa *cassandrerie* habituelle :

— Ah çà ! mon cher marquis, vous êtes des nôtres, j'espère ? N'allez pas nous faire faux bond, au moins.

— Je réponds de lui — interrompit la comtesse. — A bientôt, monsieur de Bologne.

Et le carrosse du roi, qui était allé les prendre à Paris pour les conduire à Versailles, s'éloigna au grand trot de ses six chevaux normands, précédé par deux piqueurs portant des torches.

Picard, qui se trouvait là épiant ma sortie, fit avancer la voiture de ma tante, dans laquelle je m'élançai en ordonnant au cocher de faire tout ce qu'il pourrait pour ne pas perdre de vue le carrosse de l'ambassadeur, lequel se dirigeait rapidement vers l'avenue de Paris. Mais l'attelage de madame de Ran, composé de deux lourdes et solides juments du Holstein, déjà fatiguées de leurs quatre lieues faites une heure et demie auparavant, ne put s'ébranler qu'au petit trot, de sorte qu'au bout de quelques minutes je n'aperçus même plus la lueur des torches qui éclairaient la marche nocturne de ma chère comtesse.

Non-seulement je ne pus la rejoindre, mais encore j'eus le chagrin d'être bientôt dépassé par d'autres voitures dont les maîtres, plus heureux que moi, me devançaient, bien que je fusse parti avant eux.

Dansl'une de ces voitures je reconnus la vicomtesse de la Châtre.

Dans une autre, le chevalier de Crussol.

Enfin, dans une troisième, madame de Guébriant et

son cousin, ce page que je détestais sans savoir pourquoi.

Ils me reconnurent aussi, et me saluèrent avec des signes dans lesquels je crus comprendre que nous ne tarderions pas à nous revoir.

« Quoi ! pensai-je avec un inexprimable sentiment de terreur jalouse, la comtesse aurait-elle engagé à souper cette folle et cet étourdi ?

« Si j'en étais sûr, je n'irais pas chez elle.

« Si elle compose son salon de cette manière, je ne lui donne pas huit jours pour que la cour et la ville parlent d'elle de la façon la moins agréable pour moi.

« Avec cet imbécile de beau-père, qui ne voit guère et n'entend rien, elle ne fera que des sottises.

« Ah ! j'aurais dû prévoir que si jamais elle mettait le pied dans cette ville corrompue et dans cette cour corruptrice, elle serait perdue pour moi ! »

Telles étaient mes pénibles réflexions, auxquelles je faisais trêve de temps en temps pour crier au cocher de ma tante de presser ses juments, qui me semblaient marcher toujours moins vite à mesure que j'étais plus impatient d'arriver.

Ce ne fut pas tout : à l'endroit nommé le *Point-du-Jour*, l'essieu de derrière se rompit et la caisse de la voiture tomba lourdement sur le pavé.

J'en sortis jurant et maugréant comme un diable dans un bénitier, mais fort heureusement encore n'ayant ni fracture, ni foulure, ni écorchure, ni contusion.

Qu'allais-je devenir sur cette route qui commençait à être déserte ? (Il était dix heures et demie environ.)

Continuer mon chemin à pied, en costume de cour,

c'est-à-dire le chapeau sous le bras et l'épée en verrou, cela n'était guère praticable, bien que le temps fût magnifique et le chemin uni et propre comme une allée de jardin.

Envoyer Picard me chercher une voiture à Paris ou à Sèvres, c'était m'exposer à une attente considérable, et cependant je n'avais rien de mieux à faire.

J'allais prendre ce dernier parti, lorsque des claquements de fouet et des tintements de grelots retentirent dans l'éloignement.

— Monsieur le marquis, c'est peut-être un coucou! — me dit Picard qui, en fidèle serviteur qu'il était, s'associait de la manière la plus touchante à mon désespoir.

J'accueillis avec bonheur cette espérance, et je reconnus bientôt qu'elle n'était pas chimérique.

C'était bien un coucou, traîné par deux maigres haridelles, qui s'avançait à grand renfort de coups de fouet et de jurons, tous plus ronflants les uns que les autres.

L'automédon de ce grotesque équipage, n'eut pas plutôt vu un carrosse renversé sur le bord de la route, qu'il comprit que c'était une bonne aubaine que la Providence lui envoyait; il s'empressa donc d'arrêter son attelage, qui ne demandait pas mieux qne de souffler pendant quelque minutes, et, s'adressant à moi, il me dit :

— Peut-on vous rendre service, mon beau seigneur?

— Ma foi, oui, mon garçon — lui répondis-je. — Je te promets deux louis si tu me déposes, dans une heure, rue du Regard, numéro 1.

— Montez dans ma boîte, mon beau seigneur, on fera en sorte de vous contenter; si je ne gagne pas vos deux louis, j'en gagnerai peut-être bien un.

Dans mon impatience, je ne réfléchis pas assez au sens ambigu de cette réponse, et saisissant la main que le rusé compère me tendait pour m'aider à monter, je m'élançai à côté de lui sur la banquette qui lui servait de siége; il reprit aussitôt :

— Dame! mon beau seigneur, vous serez là en lapin; mais, à la guerre comme à la guerre, il ne me reste plus que cette place. Hue, Margot! dia, Biribi!

Les deux pauvres rosses s'allongèrent péniblement sous une grêle de coups de fouet, et les roues du coucou mordirent le pavé du grand chemin.

J'avais laissé Picard pour aider le cocher de ma tante à se tirer d'affaire. Hélas! je ne tardai pas à m'en repentir!

Le coucou n'eut pas cheminé dix minutes, qu'il me parut clair comme le jour, qu'au train dont il allait, il lui faudrait au moins deux heures pour me rendre à ma destination.

J'en fis, en frémissant d'une sourde colère, l'observation à mon conducteur.

— Eh bien, mon beau seigneur, vous ne me donnerez qu'un louis au lieu de deux — me répondit-il avec un sang-froid goguenard. — Et puis, je pourrai vous laisser à la barrière des Bons-Hommes où vous trouverez un fiacre, ça vous fera toujours une avance.

— Mais, bourreau, j'arriverai trop tard! — m'écriai-je.



— Si vous voulez, mon beau seigneur, je m'en vas vous descendre ici.

— Me descendre! et que veux-tu que je devienne sur cette route et à pareille heure? Fouette plutôt tes deux bêtes ; crève-les, s'il le faut, mais arrivons! si deux louis ne te paraissent pas une récompense suffisante, je t'en donnerai quatre.

Le cocher fouetta à tour de bras, jura à s'époumonner, nous n'en avançâmes pas plus vite.

J'étais fou d'impatience; mais que faire? il était évident que notre misérable attelage donnait tout ce qu'il avait de force et de vitesse, et qu'en le pressant davantage il pourrait bien finir par nous refuser tout à fait le service.

Comme nous arrivions devant Passy, minuit sonnait à l'église de Grenelle.

Je calculai avec un horrible serrement de cœur qu'en ce moment on devait se mettre à table chez le comte de Milnitz.

Cette douloureuse réflexion m'arracha un soupir de désespoir, et le cocher, qui l'entendit, crut qu'il me donnerait un témoignage de sa sympathie en multipliant ses jurons et ses coups de fouet.

Margot, vigoureusement cinglée, fit un effort désespéré ; mais dans cette tentative suprême ses jambes se dérobèrent sous elle, et elle tomba lourdement sur le pavé.

Le coucou reçut une horrible secousse, et moi, qui ne m'y attendais pas, je fus lancé à cinq ou six pas de là, par-dessus la tête de Margot expirante, au beau milieu de la poussière du grand chemin.

Quand je me relevai, mon bel habit de velours bleu de ciel parsemé de paillettes d'argent, ma veste de satin blanc brodée d'or, ma culotte, mes bas de soie, tout mon costume enfin était méconnaissable, souillé, perdu à tout jamais.

Quant à mon chapeau, il avait roulé dans un fossé rempli d'eau qui bordait la route.

Je ne crois pas avoir senti de ma vie une douleur pareille à celle qui me saisit en ce moment.

Tous les inconvénients, toutes les impossibilités, toutes les conséquences de la situation que me faisait cette seconde catastrophe, se présentèrent à la fois à ma pensée.

J'étais encore à un quart de lieue de la barrière des Bons-Hommes, et en supposant que j'y trouvasse un fiacre, je ne pouvais plus songer, vu l'état de mon costume, qu'à me faire conduire directement chez ma tante, où encore je n'arriverais guère avant une heure du matin.

Le temps de m'habiller et de courir ensuite rue du Regard, tout cela pouvait bien faire une heure encore.

Et si Picard avait la clef de ma garde-robe dans sa poche ; si je ne trouvais pas toutes mes affaires sous ma main : si, ce dont je ne pouvais juger qu'en me regardant dans une glace, ma coiffure avait besoin d'être refaite ou du moins rajustée, je n'arriverais qu'au point du jour chez la comtesse, c'est-à-dire quand tout le monde en serait parti.

Que penserait-elle de ce retard, que je ne pourrais lui expliquer par une lettre le lendemain, puisqu'elle m'avait défendu de lui écrire?

S'il ne lui causait pas une inquiétude mortelle, ne lui ferait-il pas éprouver un violent et dangereux dépit?

Et si j'avais déjà, sinon un rival, du moins un envieux, quel triomphe ce serait pour lui!

Et ces femmes, qui avaient peut-être leurs vues sur moi, ne profiteraient-elles pas de cette circonstance pour me perdre dans l'esprit de ma maîtresse, en lui disant Dieu sait quoi!

Je vis tout cela d'un seul effort de mon esprit, et on conviendra qu'il n'y avait pas, dans toutes ces conjectures également fatales, le plus petit mot pour rire.

Cependant il fallait adopter un parti aussi énergique que la situation était mauvaise : je jetai deux écus de six livres au cocher, qui s'évertuait à relever Margot, et prenant, comme on dit vulgairement, mes jambes à mon cou, je m'élançai comme un furieux dans la direction de Paris.

J'eus le bonheur de trouver un fiacre à la barrière, et la chance que les chevaux de ce fiacre fussent excellents; mais, par compensation, le cocher avait un peu trop bu, et il s'égara deux ou trois fois, sans compter qu'il faillit me verser cinq ou six : néanmoins il n'était guère plus d'une heure du matin quand je mis pied à terre à la porte de l'hôtel de Ran.

Tout y était plongé dans le silence le plus complet et dans l'obscurité la plus profonde.

Le suisse ne s'éveilla pas tout de suite; puis il mit un temps énorme à s'habiller; puis encore il ne savait pas si Picard avait emporté la clef de mon appartement.

ou s'il la lui avait confiée; puis enfin il ne pouvait trouver son briquet pour allumer une bougie.

Enfin, enfin j'entrai chez moi et je courus à ma glace!

Ma coiffure était dans un état pitoyable.

Je la réparai de mon mieux : mais quand elle fut *repoudrée*, je jugeai qu'il était indispensable que je me refisse la barbe, car la noirceur de mon menton et de mes joues jurait avec la blancheur de mon front.

Je me rasai.

Quand mon visage fut présentable, je cherchai tout ce dont j'avais besoin pour mettre ma personne dans le même état, et j'y parvins sans trop de difficultés : Picard, Dieu merci, avait laissé tous les meubles ouverts.

Lorsque ma toilette fut achevée, il me sembla que ma bougie pâlissait. Une vague appréhension me fit tourner les yeux du côté de la fenêtre... Malédiction! le jour commençait à poindre, et c'était l'aurore qui faisait pâlir ma bougie.

— J'irai toujours! — m'écriai-je avec un sombre désespoir.

Et je me précipitai vers l'escalier, pour regagner mon fiacre, que je n'avais pas payé afin d'être bien sûr qu'il m'attendrait.

Il me conduisit à toute bride et sans nouvel accident, rue du Regard.

Comme j'allais mettre pied à terre et frapper à la porte de l'hôtel, cette porte s'ouvrit et je vis sortir le vicomte de Saint-Sauveur.

— Comment! c'est vous, monsieur le marquis? —

me dit-il en s'approchant de mon char numéroté. — Mais tout le monde est parti depuis longtemps, et le laquais qui m'a accompagné jusqu'ici a donné l'ordre de ne plus recevoir. Sur mon honneur, vous avez beaucoup perdu, car nous avons fait un excellent souper. Quelle ravissante femme que cette comtesse de Milnitz ! Monsieur le marquis, je suis bien votre serviteur.

Et le fat s'éloigna sur la pointe du pied, rasant les murs comme s'il venait d'un rendez-vous galant.

Je voulus courir après lui, le provoquer, l'insulter, l'obliger à se battre avec moi séance tenante ; mais je fis la réflexion que ce serait perdre la comtesse qui, en définitive, n'était pas cause que je fusse arrivé trop tard pour souper chez elle ; puis je me dis que si j'avais à corriger un fat ou à me venger d'une perfidie, je trouverais d'autres occasions de le faire ; bref, je me rejetai dans mon fiacre après avoir ordonné au cocher de me ramener à l'hôtel de Ran, où j'arrivai comme le soleil dorait l'aiguille qui surmonte le dôme des Invalides.

Je me couchai, brisé de douleur et de fatigue, mais bien décidé à éclaircir, le jour même, ma situation.

A mon réveil, ou plutôt à mon lever, car je ne dormis pas, Picard, qui était revenu avec la voiture de ma tante réparée tant bien que mal, me remit deux lettres, l'une de mon cousin le duc de C***, l'autre d'une écriture que je ne connaissais point, ou que je ne reconnus pas d'abord.

Naturellement je commençai par ouvrir la première.

Le duc me disait que le roi partirait à deux heures pour Fontainebleau, et que Sa Majesté verrait avec plaisir que toutes les personnes désignées pour ce

voyage lui servissent de cortége. Les ordres étaient donnés en conséquence sur toute la route, afin que personne ne manquât de chevaux.

La lettre de mon cousin était terminée par le post-scriptum suivant :

« Ainsi que vous m'en avez prié, j'ai vu ce matin le grand veneur. Il prend votre homme pour la capitainerie de Fontainebleau, ainsi vous pouvez l'amener avec vous. Le roi m'a fait l'honneur de me dire tout à l'heure qu'il y aurait demain une grande chasse au cerf. Prenez vos précautions : je vous avertis que Sa Majesté n'entend pas raillerie sur l'étiquette du costume.

Je dis à Picard de faire tous mes préparatifs, et lui recommandai de veiller à ce que ma chaise de poste fût tout attelée pour midi et demi ; car je tenais à me trouver entre Essonne et la Cour de France au moment où le roi et sa suite, qui venaient de Versailles, déboucheraient par la route de Longjumeau.

Cela fait, je songeai à l'autre lettre que Picard m'avait remise, et je l'ouvris nonchalamment.

Mais mon indifférence fit bientôt place à une vive émotion et à la plus dévorante curiosité, lorsque j'eus lu au bas de la première page la signature du comte de Milnitz.

L'excellent ambassadeur m'écrivait :

« Mon cher marquis, je suis trop votre ami pour né-
« gliger de vous prévenir que ma belle-fille, la comtesse
« Aurore, est furieuse contre vous. Elle prétend que
« tous les Français sont charmants, mais qu'il est im-
« possible de faire le moindre fond sur l'affection qu'ils

« prétendent avoir pour vous. J'ai pris chaudement vo-
« tre défense au sujet de votre manque de parole de
« cette nuit, en faisant observer que les hommes de
« votre âge ont quelquefois des devoirs à remplir entre
« le coucher et le lever du soleil ; la comtesse n'en per-
« siste pas moins à vous garder rancune. Elle me charge
« de vous dire qu'une seule chose vous rendrait excu-
« sable à ses yeux, ce serait la preuve *que vous lui*
« *donneriez* que votre absence à notre souper a eu
« pour cause un rendez-vous d'amour.

« Comme nous devons nous retrouver à Fontaine-
« bleau, vous aurez tout le temps de vous expliquer
« avec la comtesse ; mais j'ai toujours voulu vous mettre
« sur la voie de ce que vous avez à faire, ou plutôt à
« dire pour vous réhabiliter. Adieu, mon cher marquis,
« je vous serre cordialement la main.

« Le comte DE MILNITZ.

« *P. S.* Sa Majesté nous comble. Elle vient de nous
« envoyer ses équipages pour aller à Fontainebleau, et
« elle nous donne, pour nous en faire les honneurs, un
« de ses pages, le vicomte Olivier de Saint-Sauveur,
« charmant jeune homme qui nous a tous ravis cette
« nuit par son esprit et sa gaîté. Aurore, comme bien
« vous pensez, mon cher marquis, est enchantée d'a-
« voir un aussi aimable compagnon de voyage, et tous
« deux s'entendent déjà à merveille. Nous partons dans
« cinq minutes, ce que vous ferez probablement bientôt
« aussi ; donc au revoir, cher marquis. »

Je restai atterré à la lecture de cette lettre, comme il est facile de le comprendre.

Que le comte l'ait écrite de son propre mouvement, ou qu'elle lui ait été dictée par la comtesse, ce qui me semblait plus probable, elle n'en était pas moins menaçante pour moi.

Évidemment Aurore voulait m'inquiéter, m'effrayer, ou bien elle me faisait pressentir son infidélité, loyauté cruelle que les femmes ont quelquefois, pour s'épargner le labeur d'une longue tromperie.

Ce qui me causait particulièrement du trouble, c'est que j'ai la faiblesse de croire aux pressentiments, aux aversions, aux répugnances, et qu'à la première vue le damné page m'avait inspiré de la haine.

Cette haine sans motif ne pouvait venir que de la conviction où j'étais que celui qui en était l'objet serait fatal à mon bonheur.

Et il arrivait que c'était justement le premier homme qui pénétrait à Paris dans l'intimité de la comtesse !

De plus, c'était lui aussi que choisissait le Roi pour faire les honneurs de ses carrosses à l'ambassadeur d'Allemagne.

Tout ce qui constitue cet ensemble de faits inquiétants que les hommes appellent du nom de fatalité, se trouvait donc réuni là pour me réduire au désespoir et me pousser à quelque acte de violence.

Dans mon trouble, je résolus d'aller me confier à ma tante, et je lui contai tout sans la moindre réticence.

— Tout ceci est très-grave, mon cher enfant — me répondit-elle — et si vous n'avez pas un peu de bonheur et beaucoup d'audace, vous êtes perdu : les femmes sont impitoyables pour la maladresse.

— Mais, chère tante, je n'ai pas été maladroit.

— Vous avez paru l'être, ce qui revient absolument au même. Il n'est pas reçu parmi nous qu'un homme qui nous fait la cour puisse laisser échapper impunément une occasion d'être partout le premier près de nous. Or, ce n'est pas vous qu'on a vu d'abord à Versailles, et, pour raccommoder vos affaires, vous manquez à un souper que l'on donnait pour vous peut-être. Mon cher neveu, quand on est né sous une aussi fâcheuse étoile, on se marie et l'on se retire à la campagne.

— Mais, enfin, chère tante, que faire ?

— Partir sans retard pour Fontainebleau ; rejoindre, coûte que coûte, les équipages de la comtesse ; vous attacher à eux, et obtenir du duc de C*** qu'il vous loge là-bas de manière à ce que vous puissiez surveiller vos intérêts. Vous pourrez aussi vous amuser à faire la cour à une autre femme, mais pas jusqu'au point de vous absorber. Allons, partez vite ; mes vœux vous accompagneront.

Grâce à l'activité prodigieuse de Picard, mes préparatifs furent bientôt terminés, et je montai en voiture avec Brin-d'Amour une heure environ après avoir quitté ma tante. Picard courait en avant, comme c'était son habitude.

Deux vigoureux percherons nous firent traverser Paris au triple galop. A la barrière, j'appris que plusieurs carrosses à la livrée du Roi venaient de passer, et qu'ils ne devaient pas être bien loin encore.

Je montrai ma bourse à mon postillon, qui redoubla de vitesse.

XI

Autres mésaventures.

A la poste de Villejuif, on me dit que les carrosses à la livrée du Roi, dont on m'avait parlé à la barrière, ne faisaient que de traverser le village, et que vraisemblablement je les apercevrais à peu de distance, quand ma vue ne serait plus gênée par les maisons. En conséquence, j'ordonnai à Picard, qui m'attendait, déjà en selle sur son bidet et prêt à partir aussitôt que je serais arrivé, de courir à bride abattue jusqu'à ce qu'il eût rejoint les voitures, et là de s'arrêter, sous un prétexte quelconque, de manière à être vu et reconnu du comte

de Milnitz, qui serait probablement enchanté d'apprendre que je le suivais de près.

Telle fut, du moins, la raison que je donnai à mon fidèle valet de chambre ; mais, intérieurement, mon but était d'inquiéter la comtesse par l'annonce de ma prochaine venue, et de mettre ainsi un frein à son infernale coquetterie ; car, sans croire encore à l'infidélité de ma maîtresse, il ne me restait presque plus de doute sur son désir de me faire acheter mon bonheur par mille tourments.

Picard enfonça dans les flancs de sa monture les deux formidables éperons qui armaient ses bottes fortes, et en un clin d'œil il eut disparu.

Je ne tardai pas à le suivre. Mon postillon, qui, tout en attelant, s'était aperçu de ma générosité à l'endroit de son camarade de Paris, fouettait à tour de bras en se retournant de temps en temps sur son porteur, comme pour me dire : *J'espère que vous en ferez autant pour moi.*

Cependant, quand je fus hors du village, je ne vis pas les voitures que je poursuivais : il n'y avait sur la grande route, aussi loin que mes regards pouvaient s'étendre, que quelques équipages de rouliers, que Picard chassait du pavé à grands coups de fouet, tout en continuant de galopper avec une vitesse insensée.

Mon agitation croissait de minute en minute ; à chaque instant j'avais des mouvements de sourde impatience qui se trahissaient par des paroles entrecoupées, et Brin-d'Amour, qui ne comprenait rien à tout cela, et que j'avais accoutumé à me voir plus calme dans des

occasions en apparence bien autrement graves, finit par me dire :

— Pardon, excuse, mon capitaine, est-ce que le Roi vous attend pour dîner à Fontainebleau ?

— Le Roi n'attend personne, mon garçon — lui répondis-je en pénétrant sa pensée, ce qui n'était pas bien difficile. — Mais quand on a l'honneur d'être invité chez Sa Majesté, on a l'habitude de ne pas la faire attendre.

En ce moment, je jetai les yeux sur Brin-d'Amour, et il me sembla qu'il me regardait lui-même avec un petit air narquois, que tout son attachement à ma personne et son profond respect pour la discipline ne l'aidaient à dissimuler que très-imparfaitement.

Comme il m'avait confié tous ses secrets, il crut probablement qu'il pouvait pénétrer dans les miens sans indiscrétion, et il reprit :

— Mon capitaine, j'ai une idée.

— Tu en as le droit, mon brave.

— Vous êtes amoureux aussi.

— La belle découverte ! Est-ce que dans Beauvoisis on ne l'est pas toujours ?

— Amoureux et jaloux, mon capitaine — continua-t-il.

— Parce que ta maîtresse te trompe, tu crois donc...

Je n'en pus dire davantage, interrompus que nous fûmes dans notre colloque, un peu embarrassant pour moi dès le début, par une exclamation énergique de mon postillon.

Préoccupé d'une seule idée, je crus qu'il me montrait les voitures auxquelles nous donnions la chasse, et je

fus d'abord confirmé dans cette supposition, parce que son bras droit étendu dans la direction que nous suivions semblait me dire de regarder quelque chose. En même temps il redoubla de coups de fouet sur ses chevaux, qui brûlèrent le pavé de plus belle.

Je plongeai ma vue dans les profondeurs de l'espace, mais je ne vis pas les carrosses du roi : que m'importait la reste, égoïste et insensé que j'étais!

— Que vois-tu donc, maraud? — criai-je au postillon qui, tout en rossant ses bêtes à tour de bras, ne cessait de m'indiquer la grande route en avant de nous.

— Le bidet de votre courrier s'est abattu — me répondit-il — et je crois qu'il y a du mal d'arrivé.

Comme nons avancions toujours, je finis par voir de mes propres yeux l'événement que je venais d'apprendre.

Le maudit bidet broutait tranquillement l'herbe du fossé qui bordait la route, et mon pauvre Picard était étendu sans mouvement, sans vie peut-être, au beau milieu du pavé.

-- Mais c'est affreux! — m'écriai-je.

Je le dis à ma louange aujourd'hui : en prononçant cette imprécation de désespoir, je ne songeais pas à mon amour; ou si j'y songeais, c'était pour le maudire d'être la cause de l'accident arrivé à ce digne serviteur, que je considérais comme un ami.

Nous atteignîmes le théâtre de la catastrophe, et je m'élançai de ma voiture en maudissant les bidets de poste, les coquettes, le pavé, la jalousie et mille autres choses encore.

Dans le premier moment, je crus que mon pauvre Picard avait cessé de vivre.

Il était étendu la face contre terre; et quand je le retournai, lourd comme une masse inerte, je vis, avec un horrible serrement de cœur, qu'il rendait le sang par la bouche et par les narines.

Nous l'étendîmes sur le gazon, la tête un peu relevée pour faciliter la sortie du sang, et nous cherchâmes par tous les moyens, hélas! bien bornés, qui étaient en notre pouvoir, à le rappeler à la vie.

Longtemps nos efforts furent infructueux. De minute en minute, la face du blessé devenait de plus en plus livide; les yeux à demi ouverts étaient couverts d'un nuage du plus fâcheux augure : dans mon opinion, il était malheureusement plus que probable que Picard était perdu sans ressource.

Nous étions à une égale distance de Villejuif et du relais de la Cour-de-France; et, de quelque façon que je m'y prisse, il fallait compter au moins sur un intervalle de temps de deux heures avant de pouvoir se procurer un médecin.

Tout à coup je me souvins que j'avais dans ma chaise de poste, parmi tous les objets servant à ma toilette, un flacon d'une eau que dom Conrad m'avait donnée pendant mon séjour à l'abbaye, en me disant que c'était quelque chose de merveilleux pour les blessures, les chutes et autres accidents de ce genre. Le digne abbé avait opéré plusieurs résurrections avec cette eau miraculeuse, dont l'usage était fort simple et l'effet très-prompt. Il s'agissait tout bonnement de faire couler quelques gouttes du liquide généreux dans la bouche

du blessé, et de lui en frotter les tempes, le front, le creux de l'estomac et la région du cœur. A l'instant même, s'il y avait hémorragie, le sang s'arrêtait, puis le pouls recommençait à battre, enfin la pâleur du visage disparaissait à peu près : tout cela donnait le temps d'appeler un médecin, qui faisait le reste en remettant le bras disloqué ou la jambe cassée, ce que l'eau, si merveilleuse qu'elle fût, ne pouvait pas faire, ajoutait avec un sang-froid superbe dom Conrad, qui me contait ainsi la propriété presque universelle de sor élixir, qu'il appelait le baume de *Patatras.*

Ce souvenir se fut à peine présenté à ma mémoire, que je courus comme un fou jusqu'à ma voiture, et que j'y bouleversai tout sans miséricorde, jusqu'à ce que j'eusse mis la main sur le bienheureux flacon qui renfermait le baume sauveur de *Patatras.*

Enfin je le trouvai !

Je revins auprès de mon cher blessé, et, m'agenouillant à côté de lui, je commençai par lui faire avaler une petite cuillerée à café du liquide ; puis je lui en soufflai quelques gouttes dans les narines, je terminai par les frictions ordonnées sur le front, les tempes et toute la poitrine.

D'abord l'hémorragie s'arrêta comme par enchantement.

Ensuite quelques mouvements convulsifs se firent sentir dans les extrémités inférieures.

Un peu de rougeur colora les joues.

Une ou deux tentatives de respiration soulevèrent l'abdomen.

Enfin, enfin, Picard fit avec ses jambes le geste d'en-

foncer ses éperons dans le ventre d'un cheval, et avec son bras celui d'allonger un coup de fouet : le courageux et fidèle serviteur se croyait encore sur son bidet de poste, et sa première pensée était d'exécuter mes ordres, qui lui recommandaient d'aller vite, coûte que coûte.

Petit à petit la connaissance lui revint tout à fait, et nous pûmes échanger quelques paroles.

Rassuré sur sa vie, j'examinai ses membres avec plus d'attention, et je reconnus avec bonheur qu'il n'y en avait pas un qui fût sérieusement endommagé.

Toute la violence de la chute avait porté sur la poitrine, en travers de laquelle le malencontreux bidet était retombé après un premier effort pour se relever. Cela pouvait être fort grave et exigeait la prompte intervention d'un homme de l'art, le baume ayant produit tout l'effet qu'on pouvait attendre de lui.

Je consultai mon postillon, qui me dit qu'à Villejuif il n'y avait de médecin que le vétérinaire du village, lequel cumulait les deux emplois ; mais que, si je voulais pousser jusqu'à Essonne, je trouverais là un docteur vraiment habile, et de plus une parfaite auberge.

Je demandai à Picard ce qu'il désirait faire, ajoutant que j'étais même prêt à retourner à Paris! pour peu que cela lui fût agréable.

— Rapprochons-nous plutôt de Fontainebleau, monsieur le marquis — me répondit l'excellent homme. — Vous m'établirez dans l'auberge avec une garde ; et quand le médecin vous aura ou rassuré sur mon état,

ou affirmé que je suis perdu sans ressource, eh bien, vous continuerez votre voyage.

— Jamais dans le dernier cas! — m'écriai-je.

— Partons toujours, monsieur le marquis, et quand nous serons là-bas nous verrons ce qu'il y a à faire. Qui sait s'il ne suffira pas d'une saignée pour me remettre à pied et même à cheval!

Nous portâmes ce courageux garçon dans ma chaise de poste où je m'établis à son côté, mon flacon de baume de *Patatras* à la main; Brin-d'Amour enfourcha le bidet, afin d'aller commander nos logements et prévenir le médecin à Essonne; puis nous nous mîmes en marche au petit pas, en suivant les bas côtés non pavés de la route, heureusement très-bonne en ce moment.

Chemin faisant, Picard eut encore plusieurs retours d'hémorragie, que j'arrêtai chaque fois avec l'élixir de dom Conrad. Ce digne garçon, très-dur à lui-même et fort désireux de ne pas me tourmenter, ne faisait jamais entendre une plainte; mais je voyais, à sa pâleur et aux grimaces involontaires que lui occasionnait le mouvement de la voiture, qu'il souffrait assez pour faire croire à quelque grave lésion intérieure.

Nous arrivâmes à Essonne. Le médecin, prévenu par Brin-d'Amour, nous attendait sur le seuil de l'auberge, où tout était préparé pour nous recevoir.

On transporta Picard dans la meilleure chambre et sur le plus moelleux lit de toute la maison, puis j'attendis avec un grand trouble d'esprit et une grande tristesse de cœur que l'Esculape d'Essonne eût prononcé son arrêt.

Il questionna Picard, le palpa, le secoua; puis, quand tout cela fut fait, il vint à moi, qui attendais à quelque distance du lit, me prit le bras, me tira dans l'embrasure d'une fenêtre et me dit à voix basse :

— Monsieur, je crains pour votre valet une *hématémèse*, car...

— Pardon, monsieur — interrompis-je brusquement; — vous m'obligerez beaucoup si vous voulez bien me considérer comme un ignorant et me traiter en conséquence. Je n'eus jamais l'honneur d'étudier la médecine, donc je vous prie de me traduire en français vulgaire, et très-vulgaire même, le langage de cette science.

Le docteur s'inclina d'un air un peu dédaigneux, puis il reprit :

— Monsieur, nous entendons par *hématémèse* une hémorragie des vaisseaux courts de l'estomac, accident qui peut venir spontanément, ou être occasionné par une chute violente ou la pression d'un corps...

— Est-ce grave? — interrompis-je de nouveau.

— Cela peut le devenir, si, par une médication énergique et prompte, on ne parvient pas...

— Agissez donc avec énergie et promptitude, monsieur! — m'écriai-je — et comptez sur une rémunération éclatante de vos services si vous me conservez cet homme, qui est moins un valet, comme vous dites, qu'un ami pour moi!

Le docteur s'inclina une seconde fois, mais ce fut avec tous les signes extérieurs du respect; puis il retourna près de Picard, l'examina de nouveau d'un œil

sagace, et se disposa prestement à lui ouvrir la veine du bras droit.

Une demi-heure après, il répéta la même opération sur le pied gauche.

Ensuite il couvrit la poitrine et l'estomac du malade de larges compresses imbibées d'eau glacée, refroidie encore par une adjonction de sel et de vinaigre ; enfin, il termina ces premiers soins par la prescription d'une potion calmante qu'il confectionna lui-même, et à laquelle il eut le soin d'ajouter quelques gouttes de mon baume de *Patatras*, dont je lui avais raconté les merveilleux effets.

Picard allait visiblement mieux ; cependant le docteur ne se dissimulait pas que le danger était toujours grand, et que, d'un moment à l'autre, nous pouvions reperdre tout le terrain gagné.

Dans cette perplexité, je me décidai, et sans hésitation, je suis fier de le dire, à remettre au lendemain matin mon départ pour Fontainebleau. Je pris seulement la précaution d'écrire à mon cousin le duc de C*** pour lui confier les motifs de ma tardive arrivée ; et Brin-d'Amour, que je chargeai de cette lettre, en emporta aussi une pour le grand veneur, qui avait bien voulu le faire entrer dans les équipages de chasse de Sa Majesté.

J'écrivis encore quelques lignes au comte de Milnitz pour le remercier de son souvenir, lui expliquer ce qui m'avait empêché de souper chez lui et ce qui retardait mon arrivée à Fontainebleau, et je terminai mon billet par une phrase gaiement tournée sur l'enthousiasme

naissant de la comtesse Aurore pour le beau page de Sa Majesté.

Cela fait, j'eus un mouvement d'orgueil, car il me sembla que je foulais sous mes pieds toutes les misérables passions qui tyrannisent le cœur de l'homme.

Je sacrifiais, je le croyais du moins, les intérêts de mon amour et les fureurs de ma jalousie à mon affection pour un serviteur fidèle et dévoué.

Je montrais à la comtesse Aurore, qui se jouait de moi, que j'étais incapable de mettre en oubli un devoir pour la rejoindre quelques heures plus tôt.

— Si elle m'aime toujours — pensai-je — cette conduite, qui est celle d'un honnête homme, l'attachera plus encore à moi ; et si, au contraire, elle me trompe, elle comprendra que je ne suis pas l'esclave du sentiment qu'elle m'a inspiré : alors, j'aurai le droit de porter haut la tête devant son infidélité.

Ces réflexions m'inspirèrent naturellement le désir de persévérer dans la résolution que j'avais prise de ne pas quitter Picard qu'il ne fût complètement hors de danger.

Le reste de la journée s'écoula assez tranquillement, sous l'heureuse influence d'une détermination dont la pensée, autant que la persévérance, m'honorait à mes propres yeux.

J'étais tellement exalté, dominé, si l'on veut, par la présence de ce bon sentiment dans mon cœur, que ce fut avec une sorte d'indifférence superbe que j'entendis l'hôte de l'auberge où j'étais descendu nous parler du récent passage de Sa Majesté, qui venait de traverser la petite ville d'Essonne avec toute sa cour, augmen-

tée, pour le moment, de l'ambassadeur d'Allemagne, lequel voyageait dans un des carrosses de gala du Roi, en compagnie de sa nièce, *bijou de femme s'il en fut, et sous l'escorte d'un page beau comme le jour.*

— Comment ! ils étaient tous les trois dans le même carrosse ! — dis-je en jouant la surprise.

— Oui et non, monsieur le marquis — répondit l'aubergiste, qui connaissait déjà mon nom et ma qualité. — C'est-à-dire que, bien qu'assis les uns près des autres, ils étaient cependant séparés par un grand rideau de soie rouge (1), lequel divisait la voiture en deux parties. D'un côté, il y avait l'ambassadeur et une espèce d'homme de bois, qu'on nous a dit être son secrétaire d'ambassade ; de l'autre, *le bijou de femme* qu'on désigne aux badauds comme sa nièce ; et le page *beau comme le jour :* je vous assure, monsieur le marquis, que ça faisait un bien joli couple.

Je ne sourcillai pas plus que ce jeune Spartiate dont le sein était dévoré par un renard qu'il emportait après l'avoir volé ; et je poussai l'héroïsme jusqu'à adresser au narrateur, de ces questions d'oisif qui supposent une grande liberté d'esprit chez celui qui les fait.

La nuit venue, je soupai avec un appétit de chasseur, encouragé en cela par l'état de mon malade qui était d'heure en heure plus satisfaisant : il ne me restait pour ainsi dire plus d'inquiétudes.

Un peu après minuit, le docteur m'engagea à aller

(1) Toutes les voitures de la cour, pendant le dix-huitième siècle, étaient disposées ainsi, dit Mercier dans son *Tableau de Paris*. — Nos lecteurs décideront si cet arrangement avait pour but les intérêts de la morale ou ceux du plaisir.

prendre du repos, ajoutant en termes à peu près compréhensibles, qu'il répondait sur sa tête de la vie de Picard, lequel serait sans doute en état de m'accompagner ou de me rejoindre sous quarante-huit heures.

Picard, qui entendit tout cela de son lit, me supplia de continuer ma route pour Fontainebleau, aussitôt que j'aurais dormi pendant deux ou trois heures, ce qui signifiait dès le point du jour.

Je résistai d'abord à ses prières ; mais le pauvre garçon les renouvela avec tant d'instance, il paraissait si malheureux de l'idée que son accident me priverait de quelques-unes des joies et de quelques-uns des honneurs de ce voyage avec la cour, objet de ma constante ambition, que je lui promis, afin de lui remettre un peu de baume dans le sang, de faire ce qu'il me demandait.

Comme il me savait bien capable de le tromper pour lui tranquilliser l'esprit, il exigea que je commandasse mes chevaux en sa présence, ce que je fis, bien décidé toutefois à les renvoyer, si, le lendemain matin, à mon lever, le mieux ne se soutenait pas de manière à me donner l'assurance de sa durée et de sa progression.

J'allai me coucher et je ne tardai pas à m'endormir : quoi qu'on en dise, la bonne conscience sert au moins à procurer le bon sommeil.

J'avais mis le réveil de ma montre sur quatre heures ; mais avant qu'il eût fait entendre son grincement, je crus sentir qu'on me secouait le bras ; en même temps, une voix faible, mais très-distincte, me dit :

— Allons, monsieur le marquis, debout ! les chevaux seront ici avant une demi-heure.

Je me soulevai sur mon séant en me frottant les yeux,

et, avec un mélange de colère et d'effroi facile à comprendre, je reconnus Picard qui se tenait près de mon chevet, la tête empaquetée de serviettes toutes tachées de sang, et le bras droit soutenu par une écharpe devant sa poitrine.

Pendant que le médecin qui devait le veiller ronflait comme un tuyau d'orgue au pied de son lit, il s'était levé avec précaution pour venir me dire qu'il était temps de songer au départ.

Je le grondai, avec attendrissement, de son imprudence, et je sautai hors de mes couvertures en le suppliant d'aller se refourrer sous les siennes sur-le-champ.

Une demi-heure après, ma chaise de poste, dans laquelle j'étais seul, brûlait de nouveau le pavé, se dirigeant vers le relais de Ponthierry, l'avant-dernier sur la route de Paris à Fontainebleau.

Par précaution, et afin de n'être pas victime de quelque hasard fâcheux, comme cela m'arrivait constamment depuis quarante-huit heures, j'avais revêtu le costume de chasse réglé par l'étiquette de la cour. Par ce moyen, en arrivant à Fontainebleau, je n'aurais plus qu'à monter à cheval pour suivre ou rejoindre le roi.

A Chailly, je dus subir un retard de près d'une heure, par suite d'une insuffisance de chevaux ; mais j'en pris mon parti, parce que le maître de poste m'assura que j'avais plus de chances de rencontrer la chasse, c'est-à-dire le Roi et toute sa cour, sur mon chemin, que de la trouver encore à Fontainebleau.

Effectivement, il n'y avait pas cinq minutes que je

roulais sous les arbres séculaires de la forêt, qu'il me sembla entendre des sons lointains de trompes et quelque chose comme les hurlements confus d'une meute en pleine chasse.

Peu après je vis un superbe dix cors jeunement qui traversait avec majesté la grande route à cent pas de ma voiture.

Cinquante ou soixante chiens magnifiques le suivaient avec un admirable ensemble et une ardeur qui dénotaient un récent *lancer.*

Puis venaient les piqueurs sonnant la *Royale* et remplissant l'air de leurs cris joyeux.

J'aperçus ensuite le gros des veneurs, en tête desquels marchait le Roi, entouré d'une suite nombreuse de dames et de seigneurs.

Mon postillon s'était arrêté pour laisser passer ce brillant cortége, qui disparut sous les sombres ombrages de la forêt, avec la rapidité d'un songe.

C'était à se faire sauter la cervelle de désespoir! J'arrivais encore trop tard!

Que faire? que résoudre? Pour le moment il ne se présentait pas d'autre expédient à mon esprit que d'enfourcher le cheval que montait mon postillon, et de suivre ces heureux mortels que le destin favorisait à mes dépens.

Mais quelle figure ferais-je au milieu de cette troupe élégante et folle, juché sur un *courtaud* berrichon qui me refuserait le service au bout d'une heure de course!

Comme je me désolais, un homme sortit d'un fourré

sur ma gauche, et je reconnus Brin-d'Amour, déjà dans l'exercice de ses nouvelles fonctions et vêtu de la livrée de Sa Majesté.

Il reconnut ma chaise, et, devinant tout de suite ce que je devais désirer en cet instant critique, il me cria :

— Monsieur le marquis, il y a un relais de chevaux à cinquante pas d'ici.

— Eh bien! cours me chercher un cheval!

— Vous en aurez un avant deux minutes.

Et il rentra sous bois.

Moi, je m'élançai hors de ma chaise de poste, joyeux et ragaillardi : il me semblait que le guignon allait cesser de me poursuivre.

Les deux minutes étaient à peine écoulées, que je vis reparaître Brin-d'Amour.

Il s'avançait, le visage radieux, conduisant une jument limousine qui rongeait son frein et dont le regard flamboyant était du plus heureux augure.

— C'est la *Vaillante*, mon capitaine — me dit Brin-d'Amour. — Soyez tranquille, elle ne vous laissera pas en route. Le piqueur qui vient de me la donner pour vous, assure que c'est la meilleure coureuse de la vénerie du Roi. Elle vous était destinée depuis hier par le capitaine des chasses.

Je jetai un louis à mon postillon en lui disant de conduire ma voiture à Fontainebleau, puis je m'élançai en selle.

La *Vaillante* fit un furieux bond en avant, comme

si elle était dans le secret de mon impatience; ensuite elle huma la brise avec force, et s'élança rapide comme l'éclair dans la direction que la chasse venait de prendre. Au train dont elle allait, je ne pouvais pas tarder beaucoup à rejoindre les veneurs, que j'entendais encore sonner et crier sur ma droite.

X

Ventre à terre.

En effet, il n'y avait pas un quart d'heure que je galoppais sous les gaulis d'une jeune futaie dans laquelle je m'étais jeté résolûment pour couper au court, lorsque j'aperçus, à une vingtaine de pas de moi, deux veneurs qui me parurent plus occupés à causer tranquillement que désireux de rejoindre la chasse.

J'allais les dépasser, lorsque je reconnus dans l'un d'eux, qui venait de se retourner pour savoir qui arrivait, Monseigneur le Dauphin, fils unique du Roi, que j'avais entrevu la veille dans la grande galerie de Versailles, lors de ma présentation à son auguste père,

mais à qui je n'avais pas été nommé, je ne sais plus pourquoi.

La personne qui l'accompagnait était mon cousin le duc de C***, celui-là même sous le patronage duquel j'avais fait mon entrée à la cour.

Il n'y avait plus moyen de continuer ma route sans m'arrêter : Monseigneur m'avait vu, et le duc de C***, à qui il avait demandé qui j'étais, venait de le lui apprendre, ce dont je m'étais parfaitement aperçu avant même de les aborder.

Je forçai la *Vaillante* à prendre le pas, et m'approchai de l'héritier du trône, le chapeau à la main.

Il me salua courtoisement, puis il dit avec un mélange de bonhomie et de grâce de l'expression la plus heureuse :

— Duc de C***, vous pouvez maintenant rejoindre le Roi; monsieur de Bologne, avec qui je serai charmé de parler de la retraite de Prague, voudra bien, j'espère, me tenir compagnie pendant quelques instants.— N'est-ce pas, marquis, que vous ne demanderez pas mieux que de rester avec moi?

Je m'inclinai avec tous les dehors de la gratitude et du respect, mais j'avais la rage dans le cœur. — Le duc de C*** s'éloigna au petit galop pour rejoindre la chasse, fortuné mortel qu'il était.

Monseigneur le Dauphin, qui, de même que tous ses pareils, n'étudiait jamais que les visages, crut sans doute, à l'expression du mien, que son offre gracieuse me transportait de bonheur ; car il se hâta d'ajouter du ton d'un homme satisfait de l'idée qu'il vient d'accorder une haute faveur à quelqu'un ;

— Monsieur de Bologne, on dit que vous êtes un veneur tout à fait sérieux, expérimenté et attaché aux saines doctrines, que l'on traite un peu légèrement de nos jours, hélas! Dès lors vous ne devez pas tenir beaucoup à suivre cette chasse de printemps, que le Roi n'a ordonnée que comme un divertissement de plus pour célébrer la paix et distraire l'envoyé d'une noble et courageuse souveraine qui cesse d'être notre ennemie après de longues et terribles guerres.

— Une chasse est toujours une chasse, monseigneur — repartis-je avec une vivacité qui aurait dû éclairer le jeune prince sur le peu de satisfaction que me causait la faveur dont il me gratifiait en m'ordonnant de rester près de lui. — Et — continuai-je — comme c'est chose tout à fait nouvelle pour moi que de voir chasser le premier équipage du monde, sous les yeux du plus puissant monarque de l'Europe, j'aurais été bien aise de... Cependant je suis tout à fait aux ordres de Votre Altesse royale..... et je bénis le hasard vraiment heureux qui a permis..... qui fait..... qu'en ce moment.....

— C'est grand'pitié, monsieur de Bologne — interrompit fort à propos le prince, car je ne savais plus comment me tirer de ma phrase ni quelle expression donner à ma physionomie — c'est grand'pitié de voir dans quel mépris on laisse tomber les vieux us de l'antique vénerie française. Je ne veux jeter ici directement ou indirectement de blâme sur qui que ce soit; mais jamais François Ier ni son petit-fils Charles IX, ces grandes illustrations de la noble science de saint Hubert, n'eussent consenti à *courre* le cerf dans une

saison où l'herbe, presque toujours imprégnée de rosée, met le fauve dans l'état où serait un homme qui ne vivrait que d'épinards, et vous comprenez que...

Ici Son Altesse royale entra dans des détails tellement intimes et techniques à l'égard de l'influence funeste qu'exerçait une nourriture trop aqueuse sur la vigueur du *fauve* en général et des *ruminants branchus* en particulier, que je n'ose pas consigner ces remarques dans cet écrit, que le hasard peut faire tomber quelque jour entre les mains d'une femme difficile sur la délicatesse du langage.

Je me bornerai seulement à dire que Son Altesse royale, en cette circonstance, déploya des connaissances cynégétiques dont je fus vraiment étonné, et qui faisaient le plus grand honneur à son gouverneur, l'aimable et beau duc de Châtillon.

— Monseigneur, une fois ne tire pas à conséquence, — répondis-je avec embarras ; — et dans une occasion aussi solennelle... quand il s'agit de fêter la réconciliation de deux grands peuples, on peut bien...

— Cela sert d'exemple pour recommencer dans une autre occasion moins marquante, — interrompit de nouveau le prince, — et d'infraction en infraction, la règle finit par tomber en désuétude.

— J'ai vu passer le cerf, il paraissait très-vigoureux, je puis l'affirmer à Votre Altesse royale.

— Vigueur de départ, monsieur de Bologne. Je suis sûr qu'à présent le pauvre animal tire déjà la langue, et que ses *daintiers* lui pendent entre les jarrets, tristes symptômes d'une fin prochaine, comme vous savez sans doute.

— Si j'osais — balbutiai-je...

— Que feriez-vous ? — me demanda le Dauphin avec une bienveillance tout à fait encourageante : car je dois dire que jamais il n'y eut meilleur ni plus gracieux prince, et s'il eût vécu, la France ne serait pas tombée dans l'état où nous la voyons aujourd'hui (1).

— Je proposerais à Votre Altesse royale de parier que le cerf tiendra au moins trois heures — repris-je en balbutiant de plus belle, car je ne pouvais me dissimuler que je faisais là une chose tout à fait contraire à l'étiquette de la cour.

— J'accepte pour un enjeu de dix louis, au profit des pauvres de Fontainebleau : ce sera une petite aubaine de plus pour eux... Monsieur de Bologne, vous avez eu là une merveilleuse idée, dont je vous remercie de tout mon cœur.

Et le prince tira sa montre pour calculer quand le délai de trois heures expirerait, à partir du moment où l'animal avait été lancé, vingt-cinq minutes environ auparavant.

Je crus qu'il allait après cela prendre le galop pour rejoindre la chasse, et je me réjouissais déjà du succès de ma ruse, car on a dû comprendre dans quel but je proposais ce pari à Monseigneur, lorsqu'il ajouta d'un ton parfaitement calme :

— Nous saurons par le grand veneur le moment précis de l'hallali, ainsi nous n'avons pas besoin de nous presser et de rompre un tête-à-tête qui m'est on ne

(1) Cette phrase peut faire supposer que M. le marquis de Bologne écrivait ceci pendant la révolution.

peut plus agréable. — Monsieur de Bologne, tout en cheminant au pas sous ses grands arbres, à la délicieuse fraîcheur de cette matinée de mai, contez-moi votre dernière campagne de Bohême, et surtout cette magnifique retraite de Prague, qui fait autant d'honneur à la discipline de nos armées qu'à la science et à la bravoure de nos généraux. Je sais que vous fûtes l'un des vaillants de ce mémorable fait d'armes, et je serai charmé d'en connaître les détails les plus circonstanciés par un témoin tel que vous.

Il n'y avait plus possibilité de reculer: j'acceptai cette nouvelle épreuve que le destin m'infligeait, en maudissant tout bas ce tête-à-tête qu'eussent certainement envié les courtisans les plus blasés sur les hasards de la faveur, et je me disposai à obéir de mon mieux à Monseigneur le Dauphin, ce qui n'était pas facile, car intérieurement je luttais contre un dépit qui tournait insensiblement à l'exaspération.

Les commencements de mon récit se ressentirent naturellement de cette fâcheuse disposition de mon esprit ; mais, peu à peu, mon imagination troublée par la jalousie se calma : je pus surmonter l'irritation que me causaient tous ces contre-temps, mes souvenirs se remirent en ordre dans ma mémoire, et je parvins à faire au prince, qui m'écoutait avec la plus flatteuse attention, un récit aussi exact qu'animé du beau fait d'armes de M. le maréchal de Belle-Isle.

— C'est superbe, monsieur de Bologne ! — s'écria Son Altesse royale enthousiasmée ; — mais, dites-moi, qu'est-ce donc encore que cette communauté de moines chasseurs dont le Roi vous parlait hier soir ? Vous savez

que tout ce qui concerne la vénerie est d'un immense intérêt pour moi, et vous m'obligerez de satisfaire ma curiosité sur ce point.

— Ce serait une histoire un peu longue, Monseigneur; et je craindrais que Votre Altesse royale ne trouvât pas dans mon récit tout l'intérêt que, dans son extrême bonté, elle daigne peut-être attendre de...

— Un conteur comme vous ne peut jamais craindre que d'être trop court — interrompit gracieusement le prince. — Je vous écoute, monsieur de Bologne, et vous prie de ne me faire grâce d'aucun détail. En fait de chasse, il est plutôt permis d'inventer que de raccourcir.

Il fallut s'exécuter encore une fois, et je racontai ma singulière rencontre avec le comte de Milnitz, mes différents combats contre les Manteaux-Rouges, et enfin mon séjour dans l'abbaye *den Diekenkrügen* ; je ne passai sous silence que mon amour pour la comtesse Aurore, par discrétion d'abord, et ensuite parce que je savais que Monseigneur le Dauphin n'imitait point son illustre père dans son indulgence sur le chapitre de la galanterie. A peine âgée de dix-huit ans, Son Altesse royale donnait déjà à la cour l'exemple des plus hautes vertus.

— Ainsi — me dit-elle quand j'eus terminé — l'ambassadeur de la Reine de Hongrie et la comtesse sa belle-fille sont déjà pour vous d'anciennes connaissances ?

— Oui, Monseigneur. J'ai vécu pendant quelques jours avec eux dans la plus grande intimité, d'abord dans leur château de Milnitz, puis sous le toit hospitalier de dom Conrad, dont je viens de conter à Votre Altesse royale la grande existence et les nobles manières. Le

comte et la comtesse de Milnitz sont des amis pour moi, j'ose le dire.

— Et vous avez dû être aussi charmé de les retrouver que surpris du hasard heureux qui vous réunissait, quand, sans doute, vous étiez si loin d'espérer vous revoir promptement ?

— Oui, Monseigneur ; mais je les ai à peine vus jusqu'à ce moment, à mon grand regret ; cependant je pense qu'avant la fin de cette journée j'aurai le plaisir de serrer la main du comte et l'honneur de déposer mon hommage aux pieds de sa charmante belle-fille.

— La jeune femme est fort coquette, monsieur de Bologne, et je crois que vos hommages seront fort bien reçus ; mais vous avez des rivaux, de nombreux rivaux : je vous en avertis charitablement.

Je gardai le silence afin de ne pas trahir par l'altération de ma voix le trouble que ces paroles me causaient.

— Hier soir — reprit le prince — la comtesse a fort scandalisé la Reine, ma mère, par les encouragements visibles qu'elle donnait aux assiduités d'un page de la grande écurie, nommé le vicomte Olivier de Saint-Sauveur, fat et étourdi s'il en fut, qui, à peine échappé du collége, a déjà compromis la moitié des femmes de la cour : c'est un passé maître en séduction.

Un frisson de rage parcourut tout mon corps avec la rapidité du fluide électrique ; je grinçai des dents, je serrai les poings à me disloquer les jointures, et ne sachant plus ce que je faisais, j'enfonçai mes éperons dans les flancs de la *Vaillante*, déjà irritée de la contrainte que je lui imposais en l'obligeant à marcher au pas de-

puis ma rencontre avec Monseigneur le Dauphin : nous étions, à la lettre, aussi exaspérés l'un que l'autre.

— Que faites-vous, monsieur de Bologne? — s'écria Son Altesse royale : — cette bête n'entend pas la plaisanterie; elle est connue pour sa susceptibilité, et maintenant vous n'en jouirez plus de toute la journée, sans compter que vous courez le risque de...

Les dernières paroles du prince ne parvinrent pas à mon oreille; car la *Vaillante*, après deux ou trois bonds formidables qui n'avaient pu me désarçonner, s'était emportée comme une folle dans une large route, qui, fort heureusement pour moi, s'ouvrait en ce moment devant nous et se prolongeait à perte de vue, libre de tout obstacle qui eût pu m'être funeste dans ces premières minutes de surprise.

Je fis quelques efforts pour la retenir, par respect pour Monseigneur le Dauphin, que ce brusque départ pouvait mécontenter; mais, n'en venant pas à bout, je pris mon parti de cette inconvenance involontaire, en me disant qu'elle aurait peut-être cela de bon, que, grâce à elle, je finirais par rejoindre la chasse : on sait que c'était là ma pensée constante, mon unique préoccupation, le *dada* sur lequel je chevauchais en esprit depuis vingt minutes.

Je rendis donc la main à la Limousine, qui redoubla de vitesse, bien que cela ne me parût pas possible, tant elle dévorait déjà l'espace avec rapidité.

Quand elle fut arrivée à l'extrémité de la route, le long de laquelle elle semblait plutôt voler que courir, je voulus la contraindre à tourner à droite, pensant que la chasse devait être de ce côté; mais elle se lança

malgré moi à gauche sans ralentir, même pendant une seconde, son galop insensé, et, comme il n'y avait pas moyen de s'opposer à sa fantaisie, je l'abandonnai encore complètement à elle-même.

— Elle est peut-être mieux inspirée que moi — pensai-je. — Laissons-la se gouverner selon son caprice. Qui sait si elle ne me ramènera pas bientôt au beau milieu de cette chasse, que je voudrais rejoindre au prix de la moitié de ma vie?

Aucune description ne pourrait donner une idée à peu près exacte de la rapidité avec laquelle ma monture m'emportait. Je voyais à peine, je n'entendais plus; le sol semblait tourbillonner devant moi; les arbres de la forêt dansaient d'incroyables sarabandes, au milieu des taillis qui me paraissaient agités comme s'ils eussent été entraînés par un ouragan furieux. La brise, si tiède quelques instants auparavant, quand je marchais au pas, me déchirait la poitrine par sa vivacité. A tout moment mes coudes et mes jambes rencontraient le tronc d'un chêne, ou j'étais obligé de me courber pour éviter d'être enlevé de ma selle par une branche qui se présentait à la hauteur de mon estomac. La *Vaillante*, après avoir parcouru plusieurs routes larges et frayées, s'était jetée dans une vaste étendue de jeunes tailles, dont l'inextricable fouillis aurait dû ralentir sa course furibonde. Il n'en fut rien. Elle traversait comme une flèche les cépées les moins épaisses, ou bondissait par-dessus celles qui résistaient au premier choc de son poitrail; quant aux fossés et aux ravins, elle n'y faisait pas même attention : avant de les avoir entrevus, j'étais déjà de l'autre côté, chaque fois plus

stupéfait de la prodigieuse vigueur de jarrets de cette Limousine, frêle et délicate à la vue comme une petite maîtresse.

De temps en temps je cherchais encore à arrêter cette enragée coureuse ; mais, chaque fois que je lui faisais sentir l'action du mors, elle redoublait de vitesse, et j'avais fini par comprendre qu'elle ne s'arrêterait, ou du moins ne ralentirait son allure, que lorsque ses forces seraient complètement épuisées, ce qui ne semblait pas devoir arriver bien prochainement encore.

Au surplus, cette perspective elle-même n'avait rien de bien rassurant pour mes os et mes espérances ; car, le cas échéant, la *Vaillante* ne pouvait guère manquer de s'abattre sous moi, et, malencontreux comme je l'étais depuis quarante-huit heures, il y avait mille à parier contre un que je me briserais un membre dans cette culbute infaillible : je me voyais donc gisant au beau milieu de la forêt, un bras démis, une jambe cassée ou la tête en compote. Quel coup de grâce pour mon amour !

Pour comble de malheur, je n'avais pas dans ma poche le flacon qui contenait mon miraculeux beaume de *Patatras*, dont l'excellence venait de m'être récemment démontrée.

Je crus que ce dénoûment tragique aurait pour théâtre ces grandes et imposantes masses de roches, véritable image du cahos, que l'on trouve de distance en distance dans la forêt de Fontainebleau, et dont j'avais déjà évité quelques-unes avec plus de bonheur que d'adresse ; mais, comme s'il était écrit que mes prévisions fâcheuses ne devaient pas être plus sensées que

mes espérances, cela n'arriva point. La *Vaillante* s'engagea bien une fois au beau milieu d'un de ces labyrinthes de pierre; seulement elle se tira encore de cette difficulté sans coup férir, et les roches d'Apremont furent traversées par l'intrépide bête, avec une sûreté et une aisance qui eussent fait le plus grand honneur à un chamois *de profession.* Ce fut là la partie la plus curieuse de mon aventure : ce que j'ai vu, admiré, subi, tient du prodige. Jamais cavalier ne fera ce que j'ai fait malgré moi en cette circonstance.

Il y avait plus d'une heure que cette course diabolique durait, et rien ne m'indiquait qu'elle dût bientôt cesser. La *Vaillante,* tout en fendant l'air, bondissait de temps à autre, signe certain qu'elle ne sentait pas encore la moindre fatigue dans ses membres d'acier.

Une fois j'avais passé tout à côté de deux gardes de la forêt, ce qui me donna une lueur d'espérance; mais au lieu de chercher à arrêter ma jument, ce qui était facile alors, car nous nous trouvions tous dans une route très-étroite, par conséquent facile à barrer, ils se rangèrent pour lui faire place, et je crus entendre vaguement l'un d'eux qui disait à l'autre : — *C'est la Vaillante; on aura beau faire, elle ne deviendra sage que lorsqu'elle verra.....*

La fin de cette phrase n'arriva pas jusqu'à moi : les deux gardes étaient déjà à cinquante pas en arrière, et, d'ailleurs, qu'auraient-ils pu m'apprendre en fait de catastrophes, que je n'eusse déjà prévu depuis une heure que j'affrontais la mort ou que je la voyais venir?

En ce moment, une idée terrible se présenta à mon esprit, et elle me sembla tout d'abord si juste, que je

m'étonnai de ne l'avoir pas eue plus tôt. Mais, hélas ! les âmes droites ne devinent la ruse qu'après qu'ils en ont été victimes : ceci est une vérité de tous les temps.

Brin-d'Amour, lors de notre rencontre du matin, m'avait dit que la monture qu'il m'amenait m'était destinée depuis la veille par l'un des officiers de la vénerie, et s'il n'avait pas ajouté qu'elle était restée disponible à mon intention, cela était du moins fort probable.

Or, le page, mon rival, devait avoir des intelligences dans toute la vénerie de Sa Majesté ; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il m'eût joué le mauvais tour de me faire donner la *Vaillante*, probablement fort connue de lui pour ses incartades : il était à peu près sûr que, monté sur cette bête quinteuse et irritable, je ne serais pas bien longtemps un surveillant incommode pendant la chasse.

Une fois que cette pensée se fut emparée de mon cerveau, il me devint impossible de l'en chasser. J'avais beau la combattre en me disant qu'elle était absurde, elle se reproduisait sous mille formes différentes dont je subissais tour à tour la vraisemblance, et de seconde en seconde ma conviction devenait plus profonde. J'étais joué... indignement joué... et cela par un enfant, un fat, qui n'avait eu d'autre mérite que d'exploiter les contre-temps auxquels j'étais en butte depuis trois jours. Cette douloureuse et humiliante certitude, jointe au trouble et à l'exaltation que me causait l'exercice violent que je prenais, me jeta dans une sorte de délire fiévreux qui acheva d'égarer ma raison. Ne sachant plus ce que je faisais, je me mis à labourer à grands coups d'éperon les flancs de la *Vaillante*, qui, tout à

fait folle à son tour, se prit à courir et à bondir de plus belle.

Comme on entrevoit confusément les objets qui traversent nos songes et disparaissent aussitôt, je vis successivement passer encore, et avec plus de vélocité que jamais, des futaies, des clairières, des taillis, des landes, des plaines cultivées, et çà et là la maisonnette riante d'un garde, la pauvre masure d'un charbonnier, ou l'un de ces poteaux indicateurs placés à l'entrée des carrefours et des routes solitaires.

— Cette forêt est donc sans fin? — me disais-je en voyant les sites se succéder, sans apercevoir à l'horizon lointain autre chose que des arbres dépassant des arbres, ou des roches grises superposées sur d'autres roches grises.

Alors les enchantements des romans de chevalerie me revenaient à la mémoire, et, dans le trouble d'esprit où j'étais, je me croyais victime de la haine de quelque génie malfaisant.

Une forêt dont on ne trouve pas le bout, et une monture qui ne s'arrête jamais : franchement, cela ressemblait beaucoup à un mauvais sort jeté sur un pauvre diable.

Il ne m'eût plus manqué, en ce moment, que de longer ventre à terre un buisson, sous lequel j'eusse vu côte à côte la perfide comtesse et ce page de malheur dont le nom me cornait saus cesse aux oreilles.

Cette dernière épreuve me fut épargnée : elle m'aurait rendu l'immense service de me tuer sur le coup.

Enfin, enfin, j'aperçus dans une espèce de lointain bleuâtre de larges méandres d'une éclatante blancheur



qui me parurent devoir être les sinuosités d'une rivière.

En approchant davantage, je reconnus que je ne me trompais pas, et je vis que cette rivière ou ce fleuve coulait, en se déroulant comme une écharpe de gaz d'argent, dans des prairies brodées de mille variétés de fleurs et inondées des rayons d'un soleil d'une magnificence sans pareille.

La *Vaillante* se dirigeait de ce côté, rapide comme la flèche qui vole vers son but, et il n'y avait pas de pont à l'endroit qu'elle allait atteindre dans quelques minutes.

— Dieu soit loué ! — me dis-je au milieu de mon délire — nous allons nous noyer tous les deux, et je serai délivré de mes maux. — Le ciel confonde les pages et les coquettes !

Après ce souhait charitable, je fis jouer de nouveau mes éperons, car j'avais hâte de voir le terme d'une existence qui m'était devenue à charge.

J'étais déjà dans les prairies dont j'ai parlé, et je n'avais qu'une centaine de toises à parcourir pour culbuter la tête la première dans le fleuve, lorsqu'il me sembla que la *Vaillante* faiblissait sous moi. C'eût été peut-être le cas de l'arrêter, mais l'idée ne m'en vint pas ; et au lieu de lui faire sentir la pression du mors, je lui infligeai vigoureusement encore une fois celle de mes deux éperons, déjà teints de son sang.

L'indomptable bête fit un suprême effort, mais ce fut le dernier. Quand, après s'être dressée sur ses jarrets pour bondir en avant, elle retomba sur le sol, ses genoux fléchirent ; et, à la suite de quelques tentatives infructueuses qu'elle fit pour se relever, elle alla s'éten-

dre sur l'herbe à vingt pas de l'endroit où elle avait trébuché.

Moi, je fus jeté à vingt autres pas plus loin ; mais, hélas ! sur l'herbe aussi, de sorte que je ne restai pas mort sur le coup.

J'étais simplement évanoui.

Mon évanouissement dura-t-il jusqu'au soir ? ou fut-il remplacé par un sommeil bienfaisant et réparateur après tant de secousses et d'émotions ? Je ne sais ; mais il est certain que lorsque je repris connaissance, les premières ombres du crépuscule m'environnaient.

Je me mis sur mon séant, et j'aperçus d'abord la *Vaillante* qui broutait à quelque distance.

Je me tâtai des pieds à la tête, et reconnus que, sauf un peu d'engourdissement causé sans doute par la fraîcheur de l'herbe imprégnée de la rosée du soir, je n'avais aucun mal.

Je me levai assez dispos, et, après avoir recueilli mes souvenirs, je me dirigeai vers ma jument, en lui adressant des paroles caressantes, dont la sincérité peut être mise en doute.

Non-seulement elle ne chercha pas à me fuir, mais encore elle vint à ma rencontre en faisant entendre un petit hennissement amical qui me prouvait qu'elle n'avait pas de rancune.

Je la pris par la bride ; et quand j'eus fait la paix avec elle, en appuyant à plusieurs reprises ma joue contre ses naseaux encore dilatés par sa course du matin, je promenai mes mains sur ses flancs et sur ses extrémités.

Tout cela me parut en assez bon état, à l'exception

d'un peu de tremblement dans les jambes. Alors, je m'appuyai de tout mon poids et de toute ma force sur la selle, et le rein de la *Vaillante* ne fléchissant pas, j'en augurai que la vigoureuse bête consentirait à me ramener à Fontainebleau tranquillement, à la condition que je ne la maltraiterais plus sans motifs.

Quand elle vit que je me disposais à l'enfourcher, elle s'allongea, en bête bien apprise, pour me faciliter l'escalade. Evidemment elle reconnaissait en moi son maître.

Répondant à sa soumission par une confiance sans bornes, je lui mis la bride sur le cou : confiance au surplus peu méritoire, car j'aurais été fort embarrassé de savoir de quel côté je devais la diriger.

Elle s'ébranla donc d'elle-même, traversa légèrement la prairie à un petit galop de chasse délicieux ; et, après une demi-heure de marche, je reconnus avec une extrême satisfaction que nous venions de rentrer dans la forêt par une large route très-frayée.

Le temps, si pur pendant le jour, était devenu orageux. De gros nuages noirs, que l'éclair sillonnait de moment en moment, couvraient le ciel ; le vent mugissait dans les arbres, dont les rameaux s'entrechoquaient ; et quelques grosses gouttes de pluie rendaient, en frappant le feuillage, ce murmure qui a tant de charme quand on l'écoute dans une certaine disposition d'esprit.

Le repos que je venais de goûter pendant quelques heures, avait remis de l'ordre et du calme dans mes

idées, et ma colère était remplacée par une mélancolie tranquille, dont la tristesse ne manquait pas d'une certaine douceur.

— Après tout — me disais-je — de quoi s'agit-il ? de l'infidélité certaine ou du moins probable d'une femme. Est-ce donc là un de ces irréparables malheurs en présence desquels le cœur fort d'un homme doive perdre subitement toute son énergie? Une maîtresse, et une maîtresse volage surtout, mais rien n'est plus facile à remplacer. Si elle était fidèle, oh ! alors la perte serait grande! Ma faute a été de trop croire à la constance de cette tête sans cervelle, et d'attacher trop de prix au bonheur de la retrouver. Elle joue peut-être avec le page le même rôle qu'elle a joué avec moi; et si ce nouveau soupirant est mieux traité, c'est qu'il aura sans doute été plus audacieux, c'est-à-dire moins sincèrement épris. Eh bien, je ne regrette pas d'avoir agi comme je l'ai fait; et puisque je devais être trompé, mieux vaut mille fois pour mon amour-propre que ce soit avant qu'après. Mais j'y songe! qui s'oppose à ce que je mette mon honneur à couvert en tournant tout ceci à mon avantage? Rien ne m'empêche de présenter ces contre-temps, que la comtesse prend pour des gaucheries, comme des obstacles que j'ai suscités moi-même afin de rompre avec elle. Je feindrai d'être occupé d'une autre femme; de madame de La Châtre, par exemple; et si je parviens à établir que je suis volage, l'ingrate ne pourra pas se flatter de m'avoir abandonné la première, et la gloire de Beauvoisis sera sauve. Il ne faut pour tout cela que ce sang-froid inébranlable qu'inspire toujours à une âme énergique le sentiment de sa dignité.

Ah! madame la comtesse, vous avez voulu faire de moi votre jouet! eh bien! nous verrons qui de moi ou de vous...

Comme j'en étais là de mes réflexions et de mes résolutions, la *Vaillante* s'arrêta court, et un éclair qui brilla en ce moment me montra ses deux oreilles dressées comme celles de tous les chevaux qui écoutent.

Machinalement je me mis à écouter aussi.

Entre deux rafales du vent qui soufflait toujours, il me sembla entendre les cris sombres et aigus d'une meute nombreuse en pleine chasse, à quelques portées de fusil sur ma gauche.

— Ce ne peut être que l'équipage du Roi! — m'écriai-je comme si quelqu'un eût éte là pour m'entendre — on aura attaqué un second cerf après la mort du premier. Confions-nous à la fortune, qui nous prépare peut-être une revanche, et allons de ce côté.

Toujours faible après mes beaux projets de force et de raison, je venais de penser, qu'intrépide amazone comme je la connaissais, la comtesse devait avoir suivi cette chasse, malgré l'obscurité toujours plus profonde et la tempête qui augmentait de minute en minute.

Je fis un appel de la langue à la *Vaillante* qui repartit au galop.

Il n'y avait pas un quart d'heure que nous courions l'un portant l'autre, quand ma jument fit un petit bond de côté; au même instant, un second éclair me montra un homme vêtu de la livrée du Roi, debout sur la douve du fossé qui longeait la route que je suivais.

— Quoi! c'est vous, mon capitaine! — s'écria cet homme avec un accent tout joyeux.

— Comment, c'est toi, mon pauvre Brin-d'Amour? — répondis-je.

— Mais qu'êtes-vous donc devenu, mon capitaine?

— Je te conterai cela une autre fois; ce qui me presse pour le moment, c'est de savoir ce qu'est devenue la chasse.

— La chasse, mon capitaine? la chasse du Roi? elle est finie depuis longtemps.

— Qu'est-ce donc que ces chiens que je viens d'entendre sur ma gauche, il n'y a pas plus de dix minutes?

— Ne m'en parlez pas, mon capitaine! c'est une bande d'entêtés qui ont empaumé ce matin un vieux *quartan*, et qui ne veulent pas le lâcher, parce qu'ils le sentent sur ses fins. On m'a laissé pour rompre ces enragés, mais Dieu seul sait quand je pourrai en venir à bout.

— Et où sommes-nous?

— Je l'ignore.

— Es-tu donc seul à suivre cette chasse?

— Pour le moment, oui, mon capitaine.

— Et plus tôt?

— Plus tôt, mon capitaine?

— Oui.

— Plus tôt il y avait deux ou trois personnes... je ne saurais dire au juste le nombre.

— Le Roi en était-il?

— Non, mon capitaine.

— Et monseigneur le Dauphin!

— Pas davantage. — Ils étaient tous deux à la grande chasse du cerf, qui a été terminée avant midi.

— Mais qui donc était avec toi ? — repris-je avec une impatience causée par la conviction où j'étais que la répugnance que montrait Brin-d'Amour à répondre à mes questions, cachait quelque mystère désagréable pour moi.

Serré de près, il ne put tergiverser plus longtemps.

— Mon capitaine — me dit-il en hésitant entre chaque mot — c'était la comtesse de Milnitz qui suivait encore cette chasse il n'y a pas plus d'une demi-heure.

— Avec le comte son beau-père, sans doute ?

— Cela va sans dire, mon capitaine; mais je ne l'ai pas vu...

— Et qui as-tu vu ?

— Oh ! mon Dieu, une bagatelle, mon capitaine... Un blanc-bec de page, que si on lui tordait le nez il en sortirait du lait.

— Comme qui dirait, n'est-ce pas, le trompette de Royal-cravate ?

— Oh ! pas si grand, mon capitaine — murmura Brin-d'Amour d'une voix sombre.

— Et que sont-ils devenus ?

— En voyant le temps tourner à l'orage et la nuit arriver, ils m'ont quitté pour aller se mettre à l'abri : je pense qu'ils seront retournés à Fontainebleau. Ne voulez-vous pas en faire autant, mon capitaine ?

— Non, mon garçon : je veux, au contraire, rester avec toi jusqu'à ce que tu aies rompu tes chiens. On m'a fait à la cour une réputation de veneur intrépide; j'ai à cœur de montrer que j'en suis digne, et dussé-je passer la nuit dans ces bois, je suis décidé...

Je fus interrompu par deux bruits d'une nature bien différente, qui arrivèrent en même temps jusqu'à nous de la manière la plus distincte : c'était, à notre gauche, le cri formidable d'un chien qui semblait *tenir les abois;* et, à notre droite, la cloche d'une église de village qui sonnait lentement neuf heures ; tout cela n'était pas très-éloigné.

— Quel malheur, mon capitaine, que nous n'ayons pas seulement dix minutes de jour ! — s'écria Brin-d'Amour. — Le *quartan* est sur ses fins.

En ce moment, les voix des autres chiens retentirent : le sanglier était bien décidément forcé, mais il pouvait faire beaucoup de mal si nous n'allions pas au secours de la meute.

— Voyons, mon garçon — m'écriai-je à mon tour — il s'agit pour toi de mériter la faveur qu'on t'a faite en t'admettant d'emblée dans la vénerie du roi : courons à cet hallali, et, coûte que coûte, finissons-en à ton honneur. La nuit est sombre, mais les éclairs nous viendront en aide.

Et en prononçant ces mots, je mis pied à terre.

Puis j'attachai la *Vaillante* au tronc d'un baliveau, et je dis à Brin-d'Amour, qui ne reculait jamais dans les circonstances périlleuses :

— Marchons !

Ce ne fut pas une petite affaire, au milieu de l'obscurité profonde qui nous enveloppait de toutes parts, que de nous frayer un chemin jusqu'à l'endroit où le *quartan* faisait tête à la meute; mais, guidés par les hurlements toujours plus distincts de celle-ci, nous nous trouvâmes enfin sur le champ de bataille.

L'aide du ciel sur laquelle j'avais compté ne nous fit pas défaut : elle se manifesta sous la forme d'une rapide succession d'éclairs qui nous montrèrent le sanglier se débattant contre les chiens, à l'extrémité d'une petite clairière entourée d'épaisses broussailles, dans lesquelles l'animal se retirait lorsqu'il était serré de trop près.

Toujours servis par le feu du ciel, nous nous fîmes une idée aussi exacte que possible des localités, puis nous nous glissâmes le long des broussailles vers le point d'où le *quartan* faisait ses sorties.

Nous nous y mîmes en embuscade, moi à droite, Brin-d'Amour à gauche, tous deux le couteau de chasse au poing, prêts à frapper.

Les chiens, un peu découragés par une attaque meurtrière, revinrent à la charge, dès qu'ils eurent été avertis par leur odorat de notre présence.

Un grognement sourd se fit entendre ; les broussailles s'agitèrent avec violence ; puis deux ou trois éclairs resplendirent et nous montrèrent le sanglier qui s'élançait la hure basse sur ses courageux adversaires.

Nous frappâmes en même temps, Brin-d'Amour et moi, et, Dieu merci, ce ne fut pas dans le vide !

Une bouffée de vent nettoya une large place dans le ciel, et, à la clarté faible mais durable de la lune, nous aperçûmes, étendu à nos pieds, le *quartan* sur lequel se ruait la meute.

— Ma foi ! mon capitaine, voilà un bel hallali — s'écria gaiement Brin-d'Amour. — Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Leve la *trace* droite de cet animal, couple tes

chiens, et gagnons ce village dont l'horloge sonnait il n'y a qu'un instant... ce ne doit pas être très-loin d'ici, et on nous y indiquera la route de Fontainebleau.

Quand ces ordres eurent été exécutés, nous allâmes rejoindre la *Vaillante*, puis nous nous remîmes en route en nous orientant de notre mieux.

Nous arrivâmes en quelques minutes sur la lisière de la forêt.

Après quelques autres minutes d'attente, la lune parut de nouveau et nous montra un groupe de maisons, juste en face de nous, à une demi-portée de fusil.

J'envoyai Brin-d'Amour à la découverte.

Il revint bientôt m'apprendre que ces maisons étaient un hameau dépendant du village de Chailly, où nous arriverions en suivant la lisière du bois seulement pendant un quart d'heure.

— Vous pourrez, mon capitaine — ajouta-t-il — souper là, et ensuite, à votre volonté, y passer la nuit ou vous rendre à Fontainebleau par la grande route.

— Tu as raison, mon brave : en avant donc encore une fois.

Nous atteignîmes enfin Chailly, mais nous n'en fûmes guère plus avancés pour cela, car nous ne pûmes obtenir le moindre signe de vie dans les deux ou trois premières maisons auxquelles nous allâmes frapper.

Enfin, j'en avisai une dont les fenêtres étaient éclairées par une lumière intérieure.

— Quand le diable y serait — dis-je à Brin-d'Amour — il faudra bien qu'on nous ouvre ici.

— Si c'est le diable, monsieur le marquis, nous som-

mes bien sûrs de notre affaire ; car, d'ordinaire, pour ouvrir, il n'attend même pas qu'on frappe.

— Puisses-tu dire la vérité, mon garçon.

Et je laissai retomber un marteau de porte sur lequel j'avais mis la main un peu au hasard.

Cette porte ne tenait pas à la maison où nous avions aperçu de la lumière, mais elle était enchâssée dans la muraille qui l'entourait ; derrière cette muraille il y avait sans doute une cour ou un jardinet.

On ne répondit pas à mon premier appel.

Au second, la lumière de la maison se déplaça, ce qui était déjà d'un heureux augure : on avait entendu.

Effectivement, un bruit de pas retentit, une clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, et nous nous trouvâmes en face d'une grosse gaillarde de vingt-cinq à vingt-huit ans, dont le visage naturellement haut en couleur, empruntait un surcroît d'enluminure de la réverbération d'une chandelle qu'elle tenait dans la main droite, et à laquelle sa main gauche servait de réflecteur.

En voyant deux figures inconnues, la grosse gaillarde poussa une exclamation d'effroi et voulut nous fermer la porte au nez ; mais nous n'étions pas gens à nous laisser faire la loi, et j'entrai malgré elle, après avoir jeté la bride de la *Vaillante* entre les mains de Brin-d'Amour, resté en dehors de la muraille avec ses chiens.

— Mais, monsieur, que voulez-vous ? — me demanda la Maritorne.

— L'hospitalité, ma belle enfant.

— Vous n'êtes pas ici dans une auberge.

— Et où sommes-nous donc ?

— Au presbytère.

— Au presbytère ! Nous ne pouvions pas mieux tomber. La maison du bon Dieu est à tout le monde.

— Celle-ci en a déjà plus ce soir qu'elle n'en peut contenir; d'ailleurs, monsieur, il m'est défendu de recevoir qui que ce soit, et si je n'avais pas cru que vous étiez le sacristain, que j'ai envoyé en commission, vous seriez encore dans la rue.

Ce colloque avait eu lieu avec cette animation de gens qui ne sont pas d'accord : cette circonstance amena sur la scène un nouveau personnage, qui parut sur le haut d'un petit perron de quatre ou cinq marches, par lequel on arrivait à l'entrée véritable de la maison.

Ce personnage était un ecclésiastique de haute taille et d'assez belle prestance; il portait un chandelier d'argent à double branche, garni de quatre bougies, et une serviette était passée, à gauche de son rabat, entre sa cravate et le collet de son long vêtement noir.

Je restai un instant interdit et muet, comme un homme frappé de stupéfaction par la vue d'un objet qu'il ne s'attend pas à voir, puis je m'écriai avec un profond sentiment de joie :

— Est-ce bien possible ? mon excellent ami l'abbé Bouquet !

J'avais reconnu le bon aumônier, et je le trouvais, à en juger par sa serviette, dans l'exercice d'une de ses fonctions favorites.

— Monsieur le marquis de Bologne ! — murmura-t-il avec une sorte de consternation.

Je courus à lui, les bras ouverts et tendus.

Le flambeau s'échappa de ses mains, ses bras s'ouvrirent aussi, mais au lieu de les diriger de mon côté, il les laissa étendus en croix, comme s'il voulait me barrer le passage.

XI

La provocation.

— Que signifie cette réception, mon cher abbé? — dis-je d'un ton de reproche et de surprise — est-ce ainsi que l'on accueille un ami, un compagnon d'armes qui vient vous demander l'hospitalité?

Et, en prononçant ces paroles, j'avais fini de traverser l'espace qui séparait la porte d'entrée du petit perron, sur la première marche duquel je posai le pied résolûment.

Les bras de l'abbé restèrent en croix, et toute sa personne offrit l'image d'une terreur parvenue sans transition à son dernier paroxisme. Ses yeux injectés de sang semblaient prêts à jaillir de leurs orbites; sa

face était pourpre d'un côté et livide de l'autre ; ses dents s'entrechoquaient; ses jambes se dérobaient sous lui : je crus qu'il allait tomber à mes pieds, frappé d'apoplexie.

— Ah çà ! croyez-vous donc voir en moi un revenant? — repris-je, de plus en plus surpris de ce singulier accueil.

— Si vous étiez le diable en personne, j'aurais moins peur — balbutia-t-il sans quitter sa position de barricade.

— Je sais qu'il est aussi fort de vos amis — répliquai-je aussitôt ; — mais cessez cette mauvaise plaisanterie, mon cher abbé. Je suis brisé de fatigue, exténué de besoin, il me faut absolument ce qu'on doit trouver partout où vous êtes, c'est-à-dire un bon consommé, une volaille froide ou chaude, peu m'importe, une bouteille de vieux bourgogne ou de plus vieux bordeaux, et un lit moelleux.

— Vous aurez tout cela demain et mieux encore, monsieur le marquis — murmura le pauvre aumônier.

— Demain je n'en aurai que faire, morbleu ! c'est ce soir, c'est à l'instant même qu'il me le faut !

— Ce soir, c'est impossible.

— Eh bien ! je me contenterai d'une omelette au ard et d'un verre de piquette, si vous n'avez que cela à m'offrir.

— Vous ne pouvez pas entrer!... vous n'entrerez pas.....

— Je ne puis pas entrer... je n'entrerai pas !... mais je prendrai plutôt votre maison d'assaut, avec l'aide de

Beauvoisis, qui ne badine pas, comme vous savez. Holà, Brin-d'Amour! — criai-je; — viens m'aider à mettre à sac le presbytère inhospitalier de Chailly.

La porte de la cour s'ouvrit avec fracas, et Brin-d'Amour, suivi de ses chiens, se montra tenant la *Vaillante* par la bride. La Maritorne venait derrière lui, la figure aussi bouleversée que celle de son maître.

L'abbé tomba à genoux devant moi, sur le seuil de sa maison.

— Monsieur le marquis..... monsieur le marquis — me dit-il d'une voix étouffée — je vous conjure, au nom de vos anciennes et précieuses bontés pour moi, de ne pas franchir cette porte..... Il y va de la vie ou de la mort que vous écoutiez ou méprisiez ma prière, et vous ne voudriez pas souiller cet asile de paix. Allez coucher à l'hôtel de la Poste, et demain vous serez le maître céans pour aussi longtemps que vous le voudrez.

— Quand vous auriez la Camargo à souper, mon cher abbé, j'entrerai chez vous!

— Ah! monsieur le marquis, pouvez-vous bien croire.....

— Eh bien! quand ce serait Mandrin en personne avec toute sa bande, je voudrais encore pénétrer dans ce logis!

Un rayon d'espoir illumina la figure de l'aumônier, qui me dit avec un geste expressif et à voix basse :

— Chut, monsieur le marquis! chut! ne prononcez pas si haut ce nom terrible.

— Voyons, soyez franc : est-ce lui?

L'abbé Bouquet ne prononça pas une parole, mais il me fit un signe de tête sur la signification affirmative duquel il n'y avait pas à se tromper.

Je dus croire que Mandrin était là, et je le crus réellement, tant j'étais loin de soupçonner la vérité.

— Eh bien ! l'abbé, il ne pouvait rien m'arriver de plus agréable que cette rencontre : il y a très-longtemps que je désirais connaître M. Mandrin, et je bénis le hasard qui me le fait justement trouver chez vous.

Et j'avançai le pied pour pénétrer dans la maison.

L'abbé remit ses bras en croix.

— Mais, monsieur le marquis — me répondit-il en claquant des dents comme un pauvre diable qui grelotte la fièvre — ce désir obligeant que vous voulez bien avoir de connaître..... mes hôtes n'est peut-être pas partagé par eux, et dans un premier mouvement de surprise, il pourrait arriver que... enfin, vous comprenez... des épées sont si vite tirées.

— Pour cette fois, vous parlez d'or, mon cher abbé — interrompis-je.

— Vous appréciez la force de mon objection, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Et vous allez, en conséquence, vous déterminer à passer la nuit à l'hôtel de la Poste ? J'ai entendu dire qu'on y était à merveille.

— Je n'ai pas cette intention le moins du monde.

— Alors vous retournerez à Fontainebleau... au fait, c'est peut-être plus sage, et à votre place...

— Mais je ne songe point à retourner à Fontainebleau.

— Et que faites-vous donc? — me demanda l'abbé en manifestant de nouveau une terreur mortelle.

— Ce que je fais, mon cher abbé? je reste chez vous: me croyez-vous donc homme à renoncer pour une misère à la fortune inespérée d'un gîte comme celui-ci?

— Mais la difficulté de tout à l'heure subsiste toujours... vous savez... la surprise...

— Il est facile d'y parer.

— Je ne vois pas...

— Vous allez me précéder de quelques secondes à la salle à manger, car je vois, à votre serviette disposée en voile latine pendante, que vous êtes à table, et vous direz à M. Mandrin: qu'un gentilhomme français, égaré à la chasse et mourant de faim, de soif et de fatigue, désire avoir l'honneur de souper avec lui: je suis sûr qu'il viendra lui-même m'inviter à entrer.

— Et s'il m'envoie à tous les diables?

— Ne voilà-t-il pas une belle affaire! un homme comme vous.

— Et s'il s'ensuit une querelle?

— Comme elle sera avec moi et non avec vous, vous irez vous cacher dans votre grenier ou dans votre cave, à défaut *d'une nappe* d'élan.

Le pauvre abbé était trop troublé pour comprendre l'allusion que je faisais à certaine retraite choisie par lui, lors d'une de nos escarmouches avec les Manteaux-Rouges: il se tenait toujours immobile entre moi et la porte d'entrée, afin de m'empêcher de passer.

— Finissons-en, monsieur l'abbé — repris-je verte-

ment. — Cette mystification n'a déjà que trop duré, et je ne me laisserai pas renvoyer de chez vous sans connaître les motifs qui vous empêchent de m'y recevoir. Vous voulez, pour plus de précaution, prévenir les hôtes qui m'ont précédé dans votre demeure : soit, faites comme vous voudrez, afin que tout se passe convenablement..... Je vous promets de vous attendre ici pendant cinq minutes, mais pas davantage.

— Vous me donnez votre parole d'honneur de ne pas chercher à entrer auparavant ?

— Je vous la donne, à la condition toutefois que les portes resteront toutes grandes ouvertes : sans cela la parole d'honneur que vous me demandez ne serait qu'une mauvaise plaisanterie de plus.

— Ainsi, vous vous engagez à attendre dix minutes.

— J'ai dit cinq.

— Et pendant ces six ou huit minutes, vous ne chercherez pas à savoir ce qui se passe dans ma maison ?

— Pendant ces cinq minutes, car je ne me suis pas engagé à plus, je resterai où je suis sans bouger, sans écouter, sans même regarder : cela vous suffit-il ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Alors, partez vite.

— Vous m'accorderez bien quelques secondes de grâce ?

— Je ne promets rien : allez.

Il se résigna avec un profond accablement, et je le vis disparaître à l'extrémité d'un corridor, qui, je le sus peu après, aboutissait à l'escalier dont on se servait pour monter au premier étage de la maison.

Pendant ce colloque, que j'aurais bien voulu abréger,

Brin-d'Amour, ne doutant pas du succès de mes démarches, avait tout bonnement demandé où était l'écurie, et la maritorne la lui ayant indiquée, il y avait, sans façon, installé la *Vaillante* d'une manière définitive et ses chiens provisoirement.

Je le vis venir à moi, juste au moment où l'abbé me quittait pour aller m'annoncer à ses hôtes mystérieux.

En m'apercevant sur le perron de la maison, il hâta sa marche, toujours précédé par la maritorne, et quand il fut arrivé près de moi, il me dit à demi-voix et avec un accent anxieux :

— Ah ! vous n'êtes pas encore entré, mon capitaine ?

— Non, mon garçon ; mais cela ne saurait tarder maintenant.

— Eh bien ! puisqu'il en est temps encore, suivez le conseil que je vais vous donner.

— Et ce conseil est...

— De retourner à Fontainebleau dès que la *Vaillante* aura achevé son picotin, et elle n'en avait plus guère quand je l'ai quittée.

— Quoi ! tu ne veux pas que je soupe ici ?

— Mon capitaine, je n'ai pas d'ordre à vous donner... Mais, croyez-moi, ce serait plus sage.

— Ah çà ! tu es donc aussi de la conspiration ?

— J'ignore, mon capitaine, s'il y a une conspiration ; mais ce que je sais, c'est que je voudrais vous voir hors de cette baraque.

— Que s'y passe-t-il donc qui doive me faire fuir ?

— Il ne s'agit pas de fuir, mon capitaine. Est-ce que

Brin-d'Amour vous proposerait une chose semblable? Mais...

Je ne le laissai pas achever : je venais de voir à ma montre que les cinq minutes promises à l'abbé Bouquet, plus la minute de grâce que je n'avais pas voulu lui promettre, mais que je lui accordais généreusement, étaient écoulées, je m'écriai donc :

— Trêve de paroles ! Le mystère, quel qu'il soit, va être découvert.

— Mon capitaine, je vous conjure de vous éviter l'ennui, le chagrin...

— Conduisez-moi sur-le-champ près de votre maître — repris-je en m'adressant à la maritorne.

Celle-ci ne répliqua pas, et, marchant devant moi, elle se dirigea vers l'escalier. Brin-d'Amour voulut me suivre ; je lui enjoignis de n'en rien faire.

Quand nous fûmes arrivés au premier étage, la maritorne s'arrêta et me désigna une porte entre trois ou quatre autres qui toutes s'ouvraient sur une espèce de vestibule carré, dont les murailles étaient ornées de tableaux dans lesquels je reconnus la touche plus vigoureuse que savante de l'abbé Bouquet.

Mais je m'amusai peu à ces bagatelles, comme on peut se l'imaginer, et je marchai droit à la porte qui m'avait été indiquée.

Avant de l'ouvrir, je prêtai l'oreille un moment, afin de chercher à me faire une idée du spectacle qui m'attendait.

J'entendis un cliquetis de verres, quelques chuchotements joyeux, des rires étouffés, rien que de fort engageant enfin.

— Si c'est Mandrin — pensai-je — il a des femmes dans sa bande..... Ma foi, tant mieux ! ce sera plus drôle.

Et je mis la main sur la serrure.

A peine la clef eut-elle commencé à tourner, qu'une voix féminine s'écria de l'intérieur :

— Mais, l'abbé, venez donc! Sans vous nous sommes...

Je poussai la porte et parus sur le seuil.

Qu'on juge de ma surprise, et qu'on se figure de quel subit sang-froid j'eus besoin pour garder une attitude convenable.

Autour d'une table sur laquelle on voyait les débris, respectables encore, d'un succulent souper, trois personnes étaient assises, le verre ou la fourchette à la main.

L'une de ces personnes était le vicomte Olivier de Saint-Sauveur, ce damné page, mon rival.

La seconde était la vicomtesse de La Châtre.

La troisième... la troisième... était la comtesse Aurore de Milnitz ! ! !

Tout le monde se leva en m'apercevant, et des trois bouches sortit à la fois la même exclamation :

— Le marquis de Bologne !

— Oui, mesdames — dis-je en m'avançant le sourire sur les lèvres, — le marquis de Bologne, qui remercie le grand saint Hubert de l'avoir amené au milieu d'une aussi joyeuse réunion..... Madame la comtesse, permettez-moi de vous baiser la main ; madame la vicomtesse, je suis à vos pieds ; monsieur le page, enchanté de vous revoir.

Mon entrée avait jeté un peu de désordre dans le petit *cénacle*, ce qui est facile à comprendre ; mais quand on me vit si calme, si parfaitement maître de moi, chacun eut à cœur d'imiter ma bonne contenance, et les fronts se déridèrent, celui de la comtesse conservant seul un léger nuage de tristesse et d'embarras.

Cependant ce fut elle qui, la première, prit la parole :

— Enfin, nous nous retrouvons, monsieur de Bologne ! — me dit-elle d'une voix caressante en me tendant sa main, que je me disposais à prendre pour la baiser ; — ce n'est pas sans peine — ajouta-t-elle d'un petit ton de reproche.

— Ni sans plaisir — ripostai-je légèrement en me débarrassant de mon chapeau et de mon couteau de chasse, comme un homme bien décidé à s'établir quelque part.

— A propos, marquis, qu'avez-vous fait de notre hôte ? — me demanda la vicomtesse de la Châtre ; — car je présume que le bruit de voix qui l'avait déterminé à quitter la table était causé par vous.

— L'abbé Bouquet ! — m'écriai-je, et je partis d'un fou rire.

— Qu'est-il devenu ?

— Que savez-vous ?

— Que se passe-t-il de si drôle ?

Cette trinité de questions m'arriva à la fois ; mais, comme mon accès d'hilarité ne me paraissait pas avoir duré assez longtemps pour mes projets, je ne répondis pas tout de suite. On me demanda donc encore ce que j'avais pour être à ce point en joie.

— J'ai... j'ai... — dis-je en me tenant les côtes — que vous ne devineriez jamais quel personnage l'abbé Bouquet m'a assuré avoir à souper.

— Le Roi — repartit madame de la Châtre.

— Son évêque — ajouta la comtesse Aurore.

— Une de ses pénitentes — fit le page.

— Vous n'y êtes pas.

— Eh bien ! qui donc ?

— Cherchez, mesdames.

— Est-ce un homme, d'abord ?

— Oui, c'est un homme.

— Est-il célèbre ?

— On ne saurait davantage : il n'est bruit que de ses œuvres en ce moment.

— Nous y sommes ! c'est M. de Voltaire !

— Vous n'y êtes pas ! c'est Mandrin !

— Quelle folie !

— Je vous jure, mesdames, que rien n'est plus vrai.

— Mais, enfin, pourquoi cette invention, quand la vérité était si flatteuse à dire ? — demanda la vicomtesse de la Châtre, avec une douce malice.

Jusqu'à ce moment j'étais resté debout ; mais je pensai qu'il était temps de prendre un siége, ce que je fis avec une merveilleuse aisance.

— Ce pauvre abbé — dis-je aussitôt que je fus assis — a complètement perdu la tête en me reconnaissant dans le chasseur égaré qui venait lui demander asile. Il a cru, je ne sais pourquoi, que votre présence ici, mesdames, me serait désagréable, et pour m'empêcher d'en-

trer il m'a donné à entendre que Mandrin était chez lui avec toute sa bande.

— Charmant ! délicieux ! adorable ! — s'écrièrent à la fois la comtesse, la vicomtesse et le page.

— Mais où se sera-t-il caché, après cette sublime invention ? — ajouta le vicomte de Saint-Sauveur.

— Je le croyais près de vous — répondis-je ; — car il m'a quitté sous le prétexte d'aller demander à M. Mandrin la permission de me faire souper avec lui, et c'est en ne le voyant pas revenir que je me suis décidé à entreprendre, tout seul dans la maison, cette perquisition à laquelle je dois, mesdames, l'honneur de votre compagnie.

Tout cela fut débité avec l'aisance d'un homme du monde, chez lequel nulle préoccupation de cœur ou d'esprit n'a altéré la liberté de l'intelligence.

— Je suis vraiment inquiète de ce pauvre homme — dit la comtesse de Milnitz entre deux éclats de rire.

— Où sera-t-il allé ? — ajouta la vicomtesse de la Châtre.

— A l'église, sonner le tocsin pour rassembler la population afin de chasser Mandrin et sa bande—continua à son tour le page.

Cette saillie eut le plus grand succès, et quand le redoublement d'hilarité qu'elle avait fait naître fut un peu calmé, je repris vivement :

— Mesdames, il me vient une idée !

— Parlez, marquis.

— Allons à la découverte de l'abbé Bouquet, et fouillons tous les coins et recoins du presbytère jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé.

— C'est charmant ! — s'écria madame de la Châtre en s'emparant d'une bougie placée à la portée de sa main.

La comtesse et le page se levèrent en poussant une exclamation approbative, chacun s'empara d'un flambeau, ce qui fut facile, car la table, les buffets et les dressoirs étaient éclairés d'une manière splendide, et nous sortîmes processionnellement pour aller à la recherche du maître de la maison, dont l'absence était vraiment incompréhensible.

Nous visitâmes successivement son salon, sa chambre à coucher, son oratoire; nous ouvrîmes tous les cabinets et tous les placards; nous regardâmes sous tous les lits, le tout avec accompagnement de nombreux éclats de rire : l'abbé Bouquet ne fut pas trouvé.

— Il doit avoir des cachettes dans sa cave — fit observer la comtesse Aurore.

— C'est juste : descendons au lieu de monter, — dis-je en me rappelant le conseil que j'avais donné à l'abbé, dans le cas d'une bataille entre moi et la bande de Mandrin.

En conséquence, nous nous dirigeâmes vers la cave par un escalier souterrain qui y conduisait évidemment, et le premier objet qui frappa nos yeux, quand nous eûmes atteint la dernière marche, fut une porte basse entre-bâillée.

Nous la poussâmes tout à fait, et nous vîmes de longues rangées de futailles, de hautes piles de bouteilles de toutes formes, des brocs, des robinets, enfin tout un arsenal bachique.

— Mesdames, vous demandiez tout à l'heure où était

la bibliothèque de M. le curé de Chailly — dis-je en levant ma bougie pour éclairer les profondeurs de la cave — eh bien ! la voilà !

Les rires redoublèrent.

A ces signes bruyants et non équivoques de bonne harmonie, une ombre se dressa lentement derrière une tonne posée debout dans l'angle le plus obscur de la cave, et nous reconnûmes l'abbé Bouquet environné d'un réseau de toiles d'araignées.

Nous courûmes à lui toujours riant.

— On ne s'égorge donc pas là-haut ? — balbutia-t-il.

— Qui songe à s'égorger, mon cher abbé ? — m'écriai-je. — Il n'y a pour le moment en danger de mort que les chapons de votre basse-cour. Venez donc, mon ami, Mandrin est en fuite.

— Monsieur, le marquis — reprit le pauvre abbé en s'efforçant de sourire... — croyez bien que je n'avais que de bonnes intentions... et que je suis enchanté de la tournure que tout ceci me paraît prendre... Mesdames, excusez-moi... et sortons bien vite de ce séjour dont l'humidité pourrait...

Et tout en nous donnant cette explication confuse de sa conduite, il était sorti de sa cachette et s'avançait vers nous.

Je courus à sa rencontre, et, prenant sa main que je serrai affectueusement, je lui dis avec rapidité et à voix basse :

— J'ai tout deviné, mon ami ; mais soyez parfaitement tranquille... Je ne suis plus amoureux de la comtesse Aurore.

Sa figure s'illumina d'une expression de soulagement

vraiment touchante à contempler, et à partir de cet instant il reprit sa bonhomie naturelle qui ne l'abandonna plus.

Nous remontâmes à la salle à manger et reprîmes nos places à table, avec la gaîté de convives en parfait accord. Chacun alors raconta sa petite histoire.

On connaît la mienne : je n'y fis que les changements qui me parurent nécessaires pour cacher mon dépit à la comtesse Aurore.

Elle, de son côté, nous dit qu'après la chasse du cerf, elle avait rejoint celle du *quartan*, en compagnie du vicomte de Saint-Sauveur et du comte de Milnitz, *son oncle*, mais que ce dernier était parti depuis longtemps afin de ne pas manquer l'heure du jeu du Roi.

Quant à madame de la Châtre, elle s'était égarée toute seule et avait été fort heureuse de rencontrer, au plus épais de l'obscurité et au plus fort de la tempête, la comtesse Aurore et son cavalier servant.

Ils étaient venus tous les trois demander l'hospitalité au presbytère de Chailly.

— Vous jugez quelle fut ma joie — dit la comtesse — quand je reconnus dans le curé de ce village mon ancien ami, l'aumônier du régiment de Beauvoisis.

— Depuis quand êtes-vous donc nommé à cette cure, mon cher abbé ? — demandai-je comme dernier éclaircissement.

— Depuis trois semaines, monsieur le marquis ; mais je n'ai pris possession que dimanche dernier, et avant-hier, quand vous m'avez aperçu à la cour, je venais offrir pour la première fois mes hommages à Sa Majesté,

en sa qualité de seigneur de Chailly, terre qui fait partie du domaine privé du Roi de France.

— Mais quel heureux concours de circonstances ! — m'écriai-je, en tenant mon verre rempli d'un vin de Chambertin dont l'éclat vermeil eût fait paraître terne le plus beau rubis du grand Mogol. — Buvons à notre heureuse réunion ! — repris-je en me mettant debout.

— Et choquons nos coupes comme au bon vieux temps ! — ajouta l'abbé, tout à fait rentré dans la vérité de son caractère.

La vicomtesse de la Châtre et le page tendirent leurs verres : la comtesse de Milnitz, seule, ne toucha même pas le sien.

— Vous ne buvez pas à notre réunion, madame ? — lui dis-je d'un ton de galant reproche.

— Je n'aime pas le vin de Bourgogne, monsieur le marquis — me répondit-elle avec une brusquerie sous laquelle perçait l'amertume d'un profond dépit.

— Préféreriez-vous un peu de ce Constance ? — repris-je sans sourciller.

— Je ne veux pas vous en priver — riposta-t-elle en me lançant un regard brûlant de colère — et, d'ailleurs, il est bientôt temps...

— Oh ! il y en a d'autre dans la cave — interrompit l'abbé Bouquet — et je vais en chercher une seconde bouteille.

— C'est inutile, monsieur le curé... la tempête me semble tout à fait calmée, et je voudrais retourner à Fontainebleau — reprit la comtesse.

— Mais vous aviez parlé de coucher ici, madame la

comtesse... vos chambres sont prêtes... de grâce, faites à un pauvre curé de campagne l'honneur...

— J'ai changé d'avis... Monsieur de Saint-Sauveur, veuillez demander nos chevaux : je compte que vous m'accompagnerez.

Le page s'inclina en rougissant de bonheur et d'orgueil, puis il sortit en courant.

Tout le monde s'était levé ; je m'approchai de madame de la Châtre.

— N'avez-vous pas d'ordres à me donner ? — lui dis-je à voix basse.

— J'aurais autant aimé ne pas partir — me répondit-elle du même ton : — mais il ne serait guère convenable que je demeurasse seule ici.

— J'y resterai avec vous...

— Les convenances n'y gagneraient guère, ce me semble... partons tous.

— C'est me traiter avec bien de la cruauté... cependant j'obéis.

Je prononçai cette petite phrase assez haut pour que *mon infidèle* pût l'entendre, puis je sortis à mon tour pour demander le cheval de la vicomtesse et faire préparer la *Vaillante.*

Je rencontrai au bas de l'escalier le page qui revenait.

— Monsieur le vicomte — lui dis-je — puis-je espérer que vous voudrez bien m'accorder un moment d'entretien demain matin ?

— Je serai à vos ordres dès le point du jour, monsieur le marquis.

— Ne pensez-vous pas, monsieur, qu'afin que notre

conversation ne soit entendue que des personnes que nous jugerons à propos d'en rendre témoins, il serait plus convenable que nous nous rencontrassions dans quelque endroit solitaire de la forêt ?

— Je suis entièrement de votre avis à cet égard.

— Je prendrai la liberté de vous indiquer la Croix-de-Saint-Hérem et huit heures du matin.

— Le moment et le lieu me conviennent également.

— Je serai accompagné du marquis de Nédonchel, mon ami.

— J'amènerai avec moi le chevalier de Boisgelin, mon camarade aux Pages.

— Jusque-là, monsieur le vicomte, pas un mot.

— Monsieur le marquis, cette recommandation est inutile.

Nous nous saluâmes poliment ; puis il s'élança dans l'escalier, et moi, je me dirigeai vers l'écurie, où je trouvai Brin-d'Amour.

— Bride ma jument — lui dis-je.

— Tout le monde s'en va donc ? — me répondit-il en me montrant dans le fond de l'écurie une manière de rustre qui tenait trois chevaux tout prêts pour le départ.

— En vérité — murmurai-je entre mes dents — ce page est d'une impertinence !... Quoi ! il ne lui suffisait pas d'accompagner madame de Milnitz, il voulait aussi emmener madame de la Châtre !... Ah ! je lui donnerai une leçon dont il se souviendra longtemps.

Pendant ce petit monologue prononcé à demi-voix, Brin-d'Amour avait rebridé *la Vaillante ;* alors il se rapprocha de moi et me dit :

— Monsieur le marquis sait maintenant pourquoi je l'engageais à ne pas entrer dans cette maison.

— Oui, mon brave camarade ; mais, sois tranquille, tout s'est passé à merveille. Tu avais raison, ce page n'est qu'un enfant.

— Je viens de le voir à pied, mon capitaine ; il est plus grand que je ne l'avais pensé, et il ne faudrait pas lui laisser croire qu'il peut vexer Beauvoisis.

— Dors en paix, mon garçon ; et si demain, en ramenant tes chiens à Fontainebleau, tu passes vers huit heures à la Croix-de-Saint-Hérem, regarde sous les grands chênes à droite de la route, tu y verras peut-être...

— Suffit, suffit, mon capitaine... A sept heures et demie on sera caché dans les environs... Ne lui en donnez que trois pouces à cet innocent ; il ne faut pas le dégoûter pour la première fois.

Une vive clarté, qui illumina subitement la petite cour située entre le mur de clôture et la maison, me fit jeter les yeux sur cette dernière, et j'aperçus, en haut du perron dont j'ai parlé, l'abbé Bouquet son flambeau à double branche à la main, qui éclairait la comtesse de Milnitz, la vicomtesse de la Châtre et le page. Ces trois personnes réunies en haut de l'escalier formaient un groupe charmant, auquel ne nuisait pas la belle prestance de l'ex-aumônier de Beauvoisis, debout sur le second plan.

On amena les chevaux ; nous prîmes congé de notre hôte, qui exigea de moi la promesse d'une seconde visite plus longue, et, voyant que la comtesse tendait son pied au vicomte de Saint-Sauveur pour qu'il l'aidât à

se mettre en selle, je m'empressai de rendre le même service à madame de la Châtre, puis nous nous élançâmes sur la route de Fontainebleau.

Le ciel était pur, la lune brillait de son plus doux éclat au milieu d'un cortége de radieuses étoiles, et dans les haies qui bordaient le chemin, le rossignol soupirait son chant d'amour.

XII

Le duel.

Pendant le trajet, que nous fîmes avec une vitesse insensée, nous n'échangeâmes que de rares et brèves paroles. Nos deux belles amazones couraient en avant côte à côte, comme si elles se fussent promis de ne pas se quitter, et nous les suivions de près, le vicomte de Saint-Sauveur et moi, galopant aussi l'un à côté de l'autre comme une paire d'amis.

Nous trouvâmes les illustres hôtes du palais de Fontainebleau dans une grande inquiétude. Depuis longtemps déjà des hommes à cheval avaient été envoyés dans les parties les plus désertes de la forêt, et après le

souper du Roi, bon nombre de seigneurs et de dames s'étaient réunis dans la cour du Cheval blanc pour guetter notre retour : ce fut donc une véritable fête quand nous mîmes pied à terre au bas du grand escalier du palais.

Parmi les personnes qui nous attendaient avec le plus d'impatience et d'anxiété, se trouvait naturellement le bon comte de Milnitz; aussi peu s'en fallut-il qu'il ne devînt fou de bonheur, quand il vit la comtesse saine et sauve, qui s'avançait appuyée sur le bras du vicomte de Saint-Sauveur. Il la pressait sur son sein, riant et pleurant à la fois; il embrassait le page; il me demandait combien j'avais tué de *Manteaux-Rouges;* bref, durant plus de dix minutes, il ne jouit que de la moitié de son bon sens, ce qui ne suffisait pas pour cacher qu'il n'en avait guère. Pendant cette petite scène de famille, je remarquai, debout derrière le comte, un personnage qui semblait faire partie de sa suite, mais que je n'avais jamais vu lors de mon séjour à Milnitz. C'était un homme d'une quarantaine d'années, doué d'un de ces physiques de diplomate allemand, si connu de toutes les chancelleries du monde : front chauve et fuyant, petite queue raide et assez frétillante, regard terne et oblique, joues creuses, teint plombé, nez entre le retroussé et l'aquilin, bouche pincée, menton de galoche, taille svelte, mais guindée, et jambe assez belle.

Ce singulier personnage n'adressa pas une seule félicitation à la comtesse sur son heureux retour, et cependant je crus m'apercevoir que tout en n'ayant l'air ni de la regarder ni de l'écouter, il ne la quittait pas des yeux et ne perdait pas un seul mot de ce qu'elle disait pour

répondre aux nombreuses questions qui lui étaient adressées de toutes parts.

Quand le comte de Milnitz eut retrouvé un peu de présence d'esprit, il revint une deuxième fois près de moi, toujours suivi du *monsieur* dont je viens d'esquisser le portrait, et il me dit en me le désignant de la main :

— A propos, mon cher marquis, permettez que je vous présente le baron de Schwartz, mon premier secrétaire d'ambassade. C'est un très-ancien ami de la famille, et si vous ne l'avez pas vu pendant votre séjour à Milnitz, c'est qu'il était absent.

— Cette raison, mon cher comte, vous dispense d'en donner une autre — répondis-je avec le plus grand sang-froid.

Et je saluai le baron Schwartz, qui me rendit mon salut selon toutes les règles prescrites par l'étiquette allemande, laquelle veut que l'on s'incline pour un marquis un peu plus bas que pour un comte.

Cet incident n'eut pas d'autres suites ; car ayan aperçu dans la galerie où il se passait le marquis de Nédonchel, je me hâtai de quitter le comte de Milnitz pour aller le rejoindre.

Je le tirai dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui con tai mon affaire aussi brièvement que possible.

— Tu peux compter sur moi — me répondit-il.

— Je te recommande le plus grand secret — ajoutai-je — autrement, quand nous voudrions sortir de nos chambres, demain matin, nous trouverions nos portes surveillées par des officiers de la connétablie.

— Je n'aurai garde de parler... mais, à propos, tu ne m'as pas dit pourquoi vous vouliez vous battre.

— Tiens-tu beaucoup à le savoir ?

— Non : cela vous convient à tous deux, c'est tout ce qu'il me faut.

J'ajouterai, pour l'intelligence de ceux qui liront ceci : que dans ma jeunesse, lorsqu'un duel avait lieu au sujet d'une femme, les témoins ne demandaient jamais aux combattants d'entrer dans le détail de leurs griefs réciproques.

Nous convînmes, Nédonchel et moi, de nous rencontrer le lendemain matin, à six heures, dans le parc, d'où nous nous dirigerions vers ma voiture qui nous attendrait à la sortie de la ville, sur la route de Paris.

Cette affaire importante réglée, je me hâtai de gagner ma chambre et de me mettre au lit : je tombais de fatigue.

Cette circonstance fut heureuse, car je m'endormis presque aussitôt d'un sommeil de plomb, ce qui m'empêcha de m'abandonner à mes tristes pensées, et Dieu sait s'il m'en roulait par la tête depuis deux jours.

Le lendemain, à cinq heures, j'étais sur pied.

A six, j'accostais Nédonchel dans le parc.

A sept heures nous montions en voiture au bout de la rue de Paris, sans avoir rencontré un seul officier de la connétablie.

Quarante-cinq minutes après nous mettions pied à terre à la Croix-de-Saint-Hérem, où arrivaient en même temps le vicomte de Saint-Sauveur, assisté du chevalier de Boisgelin.

Après un échange de saluts graves et courtois, nous

nous dirigeâmes tous les quatre vers un fourré qui bordait la route : je jugeai que Brin-d'Amour ne devait pas être embusqué très-loin de là.

La contenance du page était parfaite, je dois le dire. Il n'était ni insouciant, ni préoccupé, ni jactancieux, ni timide, et l'on voyait qu'il sentait sans exagération la solennité de l'acte qu'il allait commettre, en s'exposant à tuer un homme, ou en courant le risque d'être tué par lui.

Son compagnon, véritable chérubin blanc et rose, qu'on aurait plutôt pris pour une jeune fille déguisée en page que pour un page véritable, avait aussi une attitude excellente, et ce ne fut pas sans un douloureux sentiment de remords que j'envisageai la nécessité où je m'étais mis d'attenter à la vie d'un de ces deux aimables jeunes gens.

Quand les habits furent jetés sur l'herbe et les épées tirées du fourreau, le vicomte de Saint-Sauveur s'avança vers moi, la sienne passée sous l'aisselle gauche, la pointe en arrière.

— Monsieur le marquis — me dit-il gracieusement — je me bats pour la première fois, et vous me permettrez, j'espère, de me féliciter que ce soit contre un gentilhomme aussi accompli que vous : recevez donc mes sincères remercîments pour l'honneur que vous me faites.

— C'en est aussi un grand pour moi, monsieur le vicomte — répondis-je — que de trouver dans un adversaire autant de sang-froid uni à tant de courtoisie.

— Quelle que soit l'issue de ce combat — reprit le vicomte — je me flatte que si nous en sortons vivants

tous deux, rien ne s'opposera à ce que nous soyons amis désormais.

— De tout mon cœur ! — m'écriai-je.

Et je serrai avec une chaleureuse cordialité la main douce, blanche et mignonne de mon adversaire.

En ce moment, un petit frissonnement se fit entendre dans le feuillage derrière moi : je tournai la tête, et j'aperçus dans un vide formé par l'écartement de deux petites branches un long nez surmonté de deux yeux brillants et attendris : je reconnus le tout pour appartenir à Brin-d'Amour.

Nous nous mîmes en garde, le vicomte et moi, après un dernier salut de nos épées, et nous croisâmes le fer aussi franchement que si nous eussions été animés d'une haine profonde l'un envers l'autre.

Les premières passes me montrèrent que j'avais rencontré un redoutable antagoniste dans cet adolescent encore imberbe. Il parait avec une adresse merveilleuse, ripostait avec l'opportunité que donnent seuls l'habitude et le sang-froid, et il était facile de voir qu'il n'éprouvait pas la moindre émotion, car ses joues conservaient leur fraîcheur, et ses traits leur expression vive, spirituelle et finement railleuse.

Je fus atteint au poignet, et mon sang coula.

Le page baissa son épée.

— Ce n'est rien, monsieur le vicomte — lui dis-je — et je vous demanderai d'avoir la bonté de vous remettre en garde.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et nous nous attaquâmes de nouveau avec une grande vivacité : la vue du sang, comme cela arrive toujours, avait donné de

l'animation au combat, qui ne pouvait plus durer bien longtemps, au train dont nous y allions.

— Olivier, tu es blessé — cria tout à coup le chevalier de Boisgelin en courant vers son ami.

En effet, le vicomte de Saint-Sauveur pâlissait, sa vue devenait errante, et bientôt sa main laissa échapper son épée.

Je jetai la mienne loin de moi.

Au même instant, le vicomte s'affaissa sur le gazon en faisant le ges e de me tendre la main.

Nous nous précipitâmes autour de lui, et je fis signe à Brin-d'Amour, fort expert en pareille matière, de venir nous prêter assistance.

Il accourut, et j'expliquai en peu de mots sa présence au marquis et au chevalier; quant au pauvre vicomte, il ne paraissait guère s'inquiéter de ce qui se passait.

Brin-d'Amour s'agenouilla à son côté, écarta sa chemise, examina avec attention la blessure, qui se trouvait un peu au-dessus du sein droit, puis il nous dit :

— Messieurs, ce sera l'affaire de quatre jours si M. le vicomte est sage, et de huit s'il ne l'est pas.

— Allons, il en a pour six semaines — murmura le chevalier de B isgelin, à qui les paroles de Brin-d'Amour avaient rendu sa gaieté.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis? — demandai-je au brave grenadier.

— Parfaitement, mon capitaine.

— Cependant il ne revient pas à lui... Mon Dieu! mon Dieu! quel affreux malheur si je l'avais tué!

— Mais quand je vous dis, mon capitaine, que cette piqûre n'est qu'une bagatelle, vous devez me croire, morbleu ! j'en ai tant vu... tant vu... Mais un premier coup d'épée produit toujours cet effet-là. Mettons M. le vicomte la tête un peu plus basse que la poitrine, afin d'empêcher le sang de refluer vers le cœur, et avant cinq minutes il demandera à se lever pour aller embrasser M. le marquis.

Brin-d'Amour parlait avec tant d'assurance, que nous finîmes par partager sa sécurité, en partie du moins. Nous changeâmes le vicomte de place, afin de lui donner la position prescrite par notre chirurgien de circonstance, et nous eûmes bientôt la preuve que feu Maréchal (1) lui-même, s'il eût été présent, n'aurait pas mieux fait.

D'abord le vicomte souleva lentement sa paupière bordée de longs cils noirs.

Ensuite il essaya un sourire qui, si incomplet qu'il fût, nous montra cependant des dents aussi blanches et aussi bien rangées que celles d'un épagneul de dix-huit mois.

Puis il respira profondément sans la moindre difficulté, preuve certaine que la poitrine n'était pas perforée.

Bref, il dirigea sur moi un regard amical et me dit avec une gaieté du meilleur aloi :

— Mon cher marquis, je suis sûr que, si vous me tendiez la main, je pourrais facilement me relever.

(1) Maréchal, célèbre chirurgien du temps, mort en 1736. Il est souvent question de lui dans les Mémoires de Saint-Simon.

Je m'empressai de faire ce qu'il me demandait, et effectivement il se remit debout sans trop de peine.

— Embrassons-nous! — reprit-il alors.

Je me jetai à son cou, et nous nous étreignîmes, lui souriant, moi prêt à fondre en larmes.

— Excusez-moi, messieurs, de m'être évanoui ainsi comme une jeune fille au premier baiser de son premier amoureux — dit-il gaiement. — Je vous jure cependant que je n'avais pas peur.

Brin-d'Amour ôta son chapeau, et il répondit, après m'avoir demandé du regard s'il pouvait parler :

— Monsieur le vicomte, vous n'avez pas besoin d'excuses, croyez-en un vieux soldat ; mais, voyez-vous, la pointe d'une épée et la peau d'un chrétien sont naturellement ennemies l'une de l'autre, et la première fois qu'elles se rencontrent, si brave soit-on, eh ! bien ça bouleverse toujours un peu : malgré ça vous vous êtes battu comme un ancien, et vous avez dans le poignet un certain *contre de quarte* qui vous procurera de l'agrément.

Saint-Sauveur remercia cordialement Brin-d'Amour de ses soins, de ses éloges et de sa prédiction, puis il se pencha vers moi et me murmura ces mots à l'oreille :

— Mon cher marquis, dites que vous voulez être seul avec moi dans la voiture qui nous ramènera à Fontainebleau. — Nédonchel et Boisgelin reviendront ensemble.

— Vous avez raison : on en soupçonnera moins notre folle équipée.

— Ce n'est pas seulement cela, mais il faut que je

vous dise des choses qui ne doivent être entendues que de vous.

— Je comprends... Messieurs — continuai-je, en élevant la voix et en m'adressant à nos deux témoins — vous trouverez bon, j'espère, que pour cimenter l'amitié qui me lie désormais au vicomte de Saint-Sauveur, je le ramène dans ma voiture? Il me paraît prudent, en outre, que nous ne rentrions pas tous les quatre à la fois à Fontainebleau; car il serait dur d'aller coucher à la Bastille, quand il y a tant de jolies femmes à la cour.

On ne fit aucune objection à mon désir, et tout s'arrangea en conséquence. Brin-d'Amour posa un léger appareil sur la blessure du vicomte, j'installai ce dernier dans ma chaise de poste, à la place d'honneur, et nous partîmes après avoir recommandé à nos amis Nédonchel et Boisgelin de ne nous suivre que dans une heure, en prenant la précaution de rentrer en ville par un autre chemin que la grande route.

Quand nous eûmes roulé pendant quelques minutes sans échanger une parole, le vicomte me dit :

— Mon cher marquis, je suis enchanté pour vous que vous ne m'ayez pas envoyé dans l'autre monde.

— C'est une satisfaction que je sens encore plus vivement que vous, mon cher vicomte.

— Vous ne vous le seriez pardonné de votre vie.

— Je le comprends aux remords que me cause la petite blessure que je vous ai faite.

— Vous me croyez coupable, j'en suis sûr.

— Ne parlons pas de cela, mon cher vicomte.

— Parlons-en, au contraire, car je suis innocent.

— Vous étiez dans votre droit en faisant la cour à ma maîtresse, puisque je ne vous avais pas confié mon amour pour elle; et j'ai eu tort de le trouver mauvais.

— Mais je ne suis pas votre rival! — s'écria le vicomte.

— Cette discrétion vous fait le plus grand honneur dans mon esprit.

— Je ne suis pas discret, marquis; je suis sincère.

— Ah bah!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Ainsi j'ai tort envers elle comme envers vous?

— Pas précisément, car nous avons été joués tous les deux.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il y en a un troisième.

— Le Roi!

— Non, marquis..... notre défaite est moins honorable.

— Je ne vois cependant que lui ou vous, qui en si peu de temps...

— Ce que vous me dites là est très-flatteur pour moi; mais je ne saurais accepter le compliment.

— Expliquez-vous de grâce! je suis au supplice!

— Eh bien! la comtesse de Milnitz est une femme de précaution... elle avait un amant dans ses bagages.

— Son mari serait-il à Paris incognito?

— J'ai parlé d'un amant.

— Je ne devine pas.

— Je le crois pardieu bien! moi qui ai la preuve de

sa triple trahison dans ma poche, je me prends par moments à douter encore.

— Mais, enfin, quel est cet amant mystérieux?

— Vous m'écouterez avec calme?

— Je vous le promets..... nommez-le..... nommez-le!

— Cet amant est le baron de Schwartz.

— Le secrétaire du comte de Milnitz! cet homme à la physionomie de pierre et à la tournure d'automate!

— Hélas!

— Vicomte, il ne serait pas généreux à vous de me railler.

— Marquis, je ne raille pas. — Connaissez-vous cette écriture?

Et le vicomte tira de sa poche une lettre qu'il me donna.

— C'est celle de la comtesse — lui dis-je en prenant le billet d'une main tremblante.

— Je l'ai ramassée hier soir, tombant de la poche de cet affreux baron. Lisez-la, mon cher marquis... lisez-la à haute voix si vous en avez la force.

Je dépliai le fatal papier et je lus ce qui suit:

« Mon cher Franz, je pars pour cette chasse avec ce « petit page, dont je suis de plus en plus contente. Il me « compromet horriblement; la jalousie de mon tourte- « reau de Bologne se portera sans aucun doute sur lui,

« et grâce à eux rien ne troublera nos amours. A ce « soir, mon bien-aimé.

« Ton Aurore. »

— Mais c'est infâme ! — m'écriai-je en laissant échapper la lettre de mes mains frémissantes d'indignation.

— Hein, marquis, ces Allemandes..... qu'en dites-vous ?

— Et pour un magot de cette espèce !

— Soyez donc jeune et hardi comme moi — reprit le page. — Beau, spirituel et amoureux comme vous, Marquis ; et tout cela pour servir à cacher le bonheur d'un baron de Schwartz !

— Laissez-moi cette lettre, vicomte.

— Volontiers ; mais qu'en voulez-vous faire ?

— Confondre cette femme astucieuse

— Vous aurez de la peine ; cependant je vous donne carte blanche.

— Et quand je pense qu'un de nous... Mais à propos, Vicomte, pourquoi ne m'avez-vous pas montré cette lettre ce matin, avant...

— Marquis, vous ne l'auriez pas fait à ma place ; j'avais été provoqué par vous.

— Vous êtes un intrépide enfant, Vicomte ! et j'espère que vous serez récompensé de votre conduite en cette circonstance, par de nombreux succès en amour.

— J'ai déjà un peu entamé le capital de mon futur bonheur, Marquis ; mais le sexe féminin est si généreux !

En ce moment nous arrivions à Fontainebleau, où, Dieu merci, on ne savait rien.

A midi, la lettre de la comtesse dans ma poche, je

me présentai à la porte des appartements occupés par l'ambassadeur d'Allemagne et sa suite.

Je fus introduit par Beitle, l'homme de confiance du comte, qui me dit qu'il avait ordre de la comtesse de Milnitz, de me conduire chez elle quand je viendrais.

Je suivis donc Beitle par une multitude de petits passages mystérieux, et j'arrivai dans un ravissant salon, au fond duquel j'aperçus la comtesse étendue sur un sofa.

— Comme vous venez tard ! — me dit-elle en me tendant la main.

Et comme elle vit que la mienne ne semblait pas disposée à répondre à cette avance, elle reprit :

— Voyons, mon ami, pardonnons-nous réciproquement nos torts, et jouissons enfin du bonheur de nous retrouver.

Je gardai le silence.

— Par tout ce que j'ai de plus cher au monde, et par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel, marquis, je n'aime point ce page qui vous cause tant d'inquiétude ! s'écria-t-elle.

— Je le sais, madame — répondis-je d'un ton glacial et méprisant — mais ce n'est pas par vous que je l'ai appris d'abord.

— Et par qui donc ? — me demanda-t-elle avec un tremblement dans la voix qui révélait un commencement d'anxiété.

— Par lui, madame la comtesse... et cela après nous être battus pour nous disputer un cœur qui n'appartenait à aucun de nous.

— Il n'est pas blessé, j'espère !

— Il l'est beaucoup trop pour un aussi misérable sujet de querelle, quoiqu'il le soit très-légèrement! — m'écriai-je avec une sourde indignation, que je sentais croître de seconde en seconde.

— Monsieur le marquis, ce langage...

— Est très-modéré, madame la comtesse, en comparaison de ce que je pourrais vous dire si je ne respectais pas le royal séjour qui vous donne asile en ce moment... Tenez, madame, reconnaissez-vous cet écrit?

Elle ne fit que jeter les yeux sur sa lettre que je lui présentais tout ouverte, puis elle poussa un cri et se laissa tomber à mes pieds.

— Grâce! grâce — murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Mon Dieu! madame — repris-je — j'ai déjà assisté à une tragédie ce matin, et vous m'obligerez de m'épargner la comédie que vous vous préparez à jouer maintenant. A défaut d'affection et de respect, il me reste encore assez de pitié pour vous dans le cœur, pour que je veuille vous épargner des prières, c'est-à-dire des humiliations désormais inutiles : il y a au monde deux hommes que vous ne pouvez plus tromper.

Elle releva vivement la tête, arrêta sur moi un regard dont la fixité ne manquait ni de fierté ni d'audace, puis elle se remit lentement debout avec une dignité qui me força à me lever moi-même, et elle dit :

— Vous tromper, monsieur de Bologne? il est vrai, cela me serait difficile maintenant... mais je pourrais vous éclairer peut-être... vous prouver que dans ce fait qui m'accuse cruellement, j'en conviens, il y a plus de fatalité que de choix, et dans mon cœur plus de

souffrance que d'astuce... Mais vous venez d'être si rude et si méprisant pour moi... continua t-elle avec une contrainte remplie d'amertume — que je vous veux laisser avec la conviction que vous avez aimé, que vous aimez peut-être encore une misérable créature indigne de votre amour. Vous ne saurez rien! — s'écria-t-elle avec force — et puisqu'il vous a plu de croire que je pouvais préférer l'homme à qui j'ai écrit ce billet à un charmant cavalier comme vous, je ne vous enlèverai pas cette croyance; et quand vous pourrez réfléchir avec calme à tout ceci, et reconnaître qu'il ne serait pas impossible qu'il y eût dans ma vie un mystère dont la révélation eût été un soulagement pour vous, vous regretterez de m'avoir fermé la bouche par votre cruauté; mais il sera trop tard. Je vous livre à votre propre jugement... c'est là ma vengeance : elle sera plus terrible et plus durable que vous ne pensez... sortez, Monsieur! sortez... nous 'avons plus rien à nous dire.

Elle était si belle en parlant ainsi, que fus au moment de tomber à ses pieds, et si je résistai à cette tentation, c'est que je me dis que cette défense étant la seule possible, je ne devais pas me laisser toucher par elle.

Je fis un profond salut et me retirai.

Le soir la comtesse ne parut pas au jeu du roi.

Le lendemain elle partit pour Paris, et chacun se disait à l'oreille qu'elle se mourait de désespoir de ma liaison avec madame de la Châtre.

Démêlez donc la vérité dans tout cela.

Quelques mois après je racontai cette histoire dans

les plus grands détails à M. le duc de Richelieu. Il m'écouta très-attentivement, puis il me dit avec un sérieux qui n'était guère dans ses habitudes :

— Eh bien ! marquis, il ne serait pas absolument impossible que cette pauvre comtesse fût une très-honnête femme et qu'elle vous aimât sincèrement. A votre place, et galant homme comme vous l'êtes, j'aurais des remords.

Si je l'eusse osé, j'aurais avoué au brillant duc que j'en avais.

QUATRIÈME PARTIE.

LA MAITRESSE DU BANDIT

ÉPILOGUE.

Maintenant, pour ceux de mes lecteurs qui seraient curieux de savoir encore quelque chose de la comtesse Aurore de Milnitz, je vais conter une petite histoire qui leur expliquera comment il s'est fait que parmi tous les manuscrits laissés par mon grand-oncle, j'aie justement choisi d'abord celui qui m'a fourni *un capitaine de Beauvoisis.*

En 1815, nous avions à la campagne, chez mon père, un bon vieux gentilhomme, notre parent éloigné, qui se nommait le comte de Foudras Courcenay. C'était un de ces types de l'ancien régime comme il ne s'en trouve

plus aujourd'hui. Politesse exquise, savoir-vivre parfait, ignorance prodigieuse, mais esprit charmant, le comte réunissait tout ce qui distinguait nos pères; et à la grande confusion du temps présent, je suis obligé de convenir que de cinq ou six hommes que nous étions là, mon cousin était, sans contredit, celui que les femmes trouvaient le plus agréable, malgré ses quatre-vingts ans, sa goutte et son commencement d'asthme.

Le comte était surtout grand anecdotier. Ce qu'il savait d'histoires était prodigieux, ce qu'il connaissait de gens était innombrable. On ne pouvait prononcer un nom devant lui, qu'il n'eût aussitôt un bon conte à faire. C'était merveille de l'entendre, et Dieu sait si nous usions et abusions du penchant qu'il avait à parler. Un soir il fut question, je ne sais plus à quel propos, des voleurs célèbres de France. Le comte prit aussitôt la parole, et ce fut pour nous dire que les plus illustres voleurs français n'étaient que de pauvres diables en comparaison d'un certain chef de brigands qu'il avait connu en Pologne en 1755.

— Mon cousin, mon cousin, contez-nous cela! — s'écrièrent à la fois cinq ou six voix féminines.

— Très-volontiers; mais l'histoire est un peu longue, je vous en avertis.

— Tant mieux! tant mieux! commencez vite.

Le comte s'enfonça dans sa bergère, huma savoureusement une prise de tabac à la fève de Tonquin, puis il nous conta l'histoire que je vais vous raconter de mon mieux.

« En 1755, c'est-à-dire une année environ avant la fameuse rupture qui amena la guerre de sept ans, je

encontrai dans le monde, à Paris, un grand seigneur allemand, nommé le comte de Steding. Je me liai promptement d'amitié avec lui, et au bout de quelques semaines notre intimité fut si grande, que le comte, qui s'en allait en ambassade à Lisbonne, me proposa d'aller de mon côté, avec autant d'amis que je voudrais en emmener avec moi, passer une ou plusieurs saisons dans une magnifique terre qu'il possédait en Silésie, où, disait-il, je pourrais chasser tout à mon aise, mieux qu'en aucun lieu du monde : le comte savait que la chasse était ma passion dominante.

J'avais vingt ans à cette époque, j'étais sous l'influence d'un dépit amoureux, il me parut original de disparaître tout d'un coup du monde pendant quelques mois.

Il ne s'agissait plus que de trouver quelques amis aussi déterminés chasseurs que moi, pour s'associer à mon entreprise, et grâce à ce qu'on la considérait en général comme un coup de tête, cela ne fut pas très-difficile. Donc en moins de huit jours j'eus recruté dix compagnons, tous plus gais, plus aimables et plus spirituels les uns que les autres.

Chacun de nous avait plus ou moins d'affaires à régler dans ses terres avant d'entreprendre le voyage projeté ; il fut en conséquence convenu que nous nous trouverions tous réunis vers le 15 mars à Breslau, pour continuer notre route vers le nord de la Silésie, où se trouvait situé le vieux manoir de Steding, au milieu d'une forêt de vingt-quatre mille arpents, dans laquelle nous pourrions chasser *à cors et à cris en toute saison.*

Nous fûmes tous exacts au rendez-vous, et le 17 mars

au matin nous quittions Breslau au nombre de onze personnes dont voici les noms.

« Le marquis de Castellane-Norante ;
« Le comte Louis de Vassy ;
« Le chevalier d'Estresse ;
« Le comte de Maillé ;
« Le marquis d'Esclignac ;
« Le chevalier de Contades ;
« Le comte de Sainte-Aldegonde ;
« Le comte d'Herculais ;
« Le chevalier de Thézan ;
« Le marquis d'Escayrac ;
« Moi.

« Nous voyagions, bien entendu, à cheval, et nous étions armés jusqu'aux dents, précaution fort prudente, car, depuis les dernières guerres, de nombreuses troupes de brigands répandaient la terreur dans la Silésie. Les frontières de la Pologne, vers lesquelles nous nous dirigions, passaient surtout pour être le théâtre de leurs déprédations, presque toujours suivies d'incendie et souvent accompagnées de meurtre. La perspective d'une rencontre avec ces drôles fut la seule distraction de notre voyage, et nous aida à en supporter les inconvénients sans nombre. Le pays, dévasté par le long séjour des armées et par leurs combats, n'offrait aucune ressource ; les chemins étaient presque impraticables et le temps ne discontinuait pas d'être affreux. Aussi, malgré la vigueur de nos chevaux, nous était-il impossible de faire plus de dix lieues par jour, ce qui nous obligeait à passer le plus souvent la nuit dans des gîtes

qui étaient de véritables bouges : ce fut de toutes nos épreuves la plus difficile à supporter.

« Il y avait huit jours que nous étions en marche lorsque notre petite caravane, en quittant sa dernière couchée, entra dans une immense forêt qui se prolongeait à droite et à gauche de la route aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Le sol partout couvert d'un linceul de neige, les grands arbres couronnés de brouillards, les taillis enveloppés de givre, offraient un aspect qui eût jeté la tristesse dans des cœurs moins résolus que les nôtres. L'unique chemin qui traversait cette forêt, et que nous suivions lentement, était large, tiré au cordeau, ce qui permettait aux regards de l'interroger sans qu'ils pussent toutefois en découvrir l'issue. Vainement y cherchions-nous le sillon d'une roue, le pas d'un être humain : nos yeux, stupéfaits de cette solitude, ne rencontraient, découverte pleine de charme d'ailleurs, que les traces de bêtes fauves qui se croisaient en tous sens sur la neige amollie par les premières brises d'un printemps menteur. De temps en temps, des hardes de cerf se montraient sur une des lisières de la forêt, le long du chemin que nous suivions, et les animaux de toute taille qui les composaient, nous examinaient avec une curiosité tranquille qui semblait vouloir nous apprendre que l'homme leur était inconnu. Cette circonstance fit dire assez drôlement au comte de Maillé, que quand nous voudrions chasser une de ces bêtes, l'un de nous serait obligé de l'enfourcher et de lui faire sentir l'éperon pour la forcer à courir.

« Après six heures de marche à travers cette forêt, sans aucun changement dans l'aspect des lieux qui nous

environnaient, nous en étions à nous demander s'il n'y avait pas quelque chose de surnaturel dans le spectacle que nous avions sous les yeux, lorsqu'une exclamation de Castellane, qui marchait à notre tête, obligeant nos regards à prendre une autre direction, nous aperçûmes au bout de l'étroite perspective formée par l'extrémité de l'interminable route, les toits aigus d'un groupe de tourelles, faiblement éclairés par un pâle rayon de soleil qui s'éteignit aussitôt.

— Nous sommes arrivés ! — s'écria Castellane. — messieurs, une fanfare !

« Les trompes furent prestement dégagées, et la Royale retentit, pour la première fois peut-être (1), dans ces tristes et vastes solitudes.

« Une demi-heure après, nous mettions pied à terre dans la cour du château, où nous fûmes reçus avec toute la courtoisie imaginable par la famille de l'intendant du comte de Steding, et par quelques domestiques que le digne châtelain avait ordonné qu'on nous envoyât de Breslau, avec l'injonction de nous servir, alors même que nous ne le voudrions pas.

« Grâce à ces braves gens, nous pûmes dîner mieux que nous ne l'avions fait depuis longtemps, et nous reposer dans de très-bons lits des fatigues de notre voyage.

« Les premières impressions du lendemain ne furent pas des plus gaies, et vous le comprendrez sans peine, quand je vous aurai dit quelques mots du spectacle qui nous frappa à notre réveil. Nous couchions dans la

(1) On sait que la chasse à courre, telle que nous la faisons en France, est très-peu pratiquée en Allemagne.

même chambre, Castellane, Sainte-Aldegonde et moi, et dès que nous eûmes les yeux ouverts, notre plus soudaine pensée fut de courir à une fenêtre pour explorer du regard les alentours du château, que nous n'avions fait qu'entrevoir la veille, à la douteuse clarté d'un crépuscule à son déclin. L'épreuve ne fut pas heureuse, et après un rapide examen, nous poussâmes simultanément une exclamation de dépit. Je ne sais plus ce que nous nous étions imaginé sur les charmes des lieux où nous allions vivre, mais il est certain que leur vue nous sembla d'une mortelle tristesse. La lugubre et sombre forêt que nous avions traversée la veille nous enfermait de tous les côtés. Quatre grandes routes, dont faisait partie celle par laquelle nous étions arrivés, aboutissaient de quatre côtés différents à une petite plaine carrée, qui pouvait avoir un quart de lieue d'étendue en tous sens, et au milieu de laquelle le château et ses vastes dépendances étaient bâtis. La neige, qui répandait sur tous les objets une désolante apparence d'uniformité, nous empêcha de distinguer si cette plaine était un parc cultivé ou une lande inculte : toutefois, je penchai pour la première supposition, en voyant se dresser çà et là quelques massifs d'arbres verts qui semblaient plantés avec une sorte d'intention. De larges fossés, remplis d'une eau assez vive pour n'être pas gelée, entouraient le château, qui ne communiquait avec la petite plaine et la grande forêt que par un pont mobile qu'on relevait chaque soir après le coucher du soleil. Au midi, à l'est et à l'ouest, le pays était plat ; mais du côté du nord il s'élevait brusquement, et derrière une haute montagne, boisée comme tout le reste de la con-

trée et qui bornait la vue dans cette direction, commençaient les frontières de la Pologne, dont nous n'étions qu'à une heure et demie de marche.

— Mais c'est un pays de loup ! — s'écria Sainte-Aldegonde.

— Et puis — dit à son tour Castellane — comment faire autre chose que braconner ignoblement sur cette neige qui semble établie là depuis le commencement du monde ?

« En ce moment notre porte s'ouvrit avec fracas, et tous nos compagnons se précipitèrent dans la chambre en m'accablant de reproches.

— C'est une affreuse mystification !

— Ou une insigne maladresse !

— Il n'aura pas seulement demandé au comte...

— Qui sait s'il n'a pas une maîtresse dans les environs !

— Messieurs, messieurs — interrompis-je — si j'avais eu une semblable raison pour venir m'établir dans ce pays, je n'aurais pas commis l'imprudence d'y amener avec moi les plus aimables cavaliers du monde civilisé.

Cette justification qui flattait toutes les vanités eut le plus grand succès, et si on se plaignit encore, ce fut avec plus de douceur.

— Mais que ferons-nous jusqu'au printemps ? — demanda d'Esclignac.

— Nous jouerons au piquet — répondis-je.

— Beau plaisir, ma foi ! avec la loi que nous nous sommes faite de ne pas dépasser douze sous la fiche.

— Nous parlerons politique.

— A quoi bon? nous sommes tous pour la cour contre les parlements.

— Eh bien! nous nous raconterons nos amours d'autrefois.

— Ce sera du rabâchage... nous n'avons jamais eu de secrets les uns pour les autres.

« Je vis que la discussion allait de nouveau dégénérer en dispute, et, pour la rompre, j'ouvris l'avis qu'il fallait d'abord commencer par déjeuner, puis qu'on aviserait après au moyen de tuer le temps jusqu'à ce qu'on pût tuer du gibier.

« Mon inspiration se trouva bonne, grâce aux soins qu'avait pris le comte de Steding pour faire approvisionner son château à notre intention; et quand nous entrâmes dans la salle à manger, toute mauvaise humeur se dissipa à la vue d'une énorme table qui fléchissait sous le poids d'un déjeuner digne de figurer dans l'*Iliade*. Rien n'était recherché, mais tout était solide et nous parut ensuite excellent. C'était à un bout un gigantesque jambon de Westphalie; à l'autre, un magnifique quartier d'élan rôti et saupoudré de gingembre et de cumin; au milieu, un pâté de canards sauvages et de coqs de bruyère qui se dressait comme une forteresse; sur les flancs, il y avait des assiettes de caviar frais et mariné, de concombres au sel et au fenouil, des gâteaux de toutes les espèces, et enfin des cruches aux larges ventres et des bouteilles aux longs cous, les unes pleines de bière de Bavière et les autres de vin du Rhin.

« L'influence de ce festin, qu'on aurait cru imaginé tout exprès pour des hommes qui avaient vécu de pri-

vations pendant un long voyage, fut magique. Non-seulement on cessa de me quereller, mais encore on me félicita, on but à ma santé, et on reconnut qu'après tout ce n'était pas ma faute si la neige était plus tenace et plus épaisse en Pologne que sur les bords de la Seine. La journée se passa gaiement, coupée d'une agréable manière par un dîner délicieux, à la suite duquel on alla visiter le chenil, où nous trouvâmes une meute fort belle, ma foi! que le comte de Steding nous priait ingénieusement de vouloir bien tenir en haleine en attendant qu'il put s'en servir lui-même, lorsqu'il reviendrait de son ambassade, ce fut du moins ce que nous dit son piqueur Johan, qui nous présenta ses lettres de créance sur le pavillon d'une trompe.

« Malgré cette bonne vie, les journées suivantes, qui furent toutes semblables, s'écoulèrent lentement, car nous mourions d'envie de chasser, et le temps s'y opposait avec une désespérante persistance. Le whist, le piquet, le trictrac et même les échecs ne faisaient que d'insuffisantes diversions à notre ennui et à nos impatiences. Quelques dissentiments, fruits inévitables de l'oisiveté, grondaient sourdement déjà, n'attendant qu'une occasion pour éclater tout à fait, et le maintien de notre association me paraissait plus que douteux. Bien que la température se fût adoucie, l'aspect de la campagne n'avait pas assez changé pour récréer nos yeux. Quelques bourgeons d'un vert pâle se montraient le long des rameaux encore couverts de givre; quelques épis de seigle perçaient çà et là le tapis de neige étendu sur le sol; de loin en loin une alouette montait en chantant dans la brume, sans doute dans

l'espoir de trouver un rayon de soleil au-delà des nuages; mais ces signes du retour de la belle saison étaient trop faibles et trop incertains pour satisfaire des gens de mauvaise humeur. En vain le piqueur Johan et l'intendant Schlune nous exhortaient à prendre patience, leur flegme allemand doublait, quadruplait notre irritation, et nous avions fini par les envoyer à tous les diables, comme il convient à des Français bien élevés.

« Vers le 20 avril, un vent lourd et chaud s'éleva pendant la nuit, et lorsqu'il eût soufflé jusqu'au matin, des torrents de pluie commencèrent à tomber. Les nuages étaient si sombres et si bas que nous pouvions à peine distinguer, des fenêtres du château, la limite des fossés qui l'entouraient; d'épaisses vapeurs qu'on aurait cru s'échapper des entrailles de la terre, s'élevaient vers le ciel, dont elles augmentaient l'obscurité au point de vous faire douter si le jour durait encore. Des murmures sourds, semblables au bruit de plusieurs torrents, avaient succédé aux plaintes du vent. C'était à se dire que le monde allait finir, et je crois, en vérité, que nous n'en étions pas trop fâchés.

« ette horrible tempête, ce véritable déluge dura quarante-huit heures, et sur la fin du second jour rien n'annonçait encore qu'il dût bientôt cesser. Nous étions tous réunis dans la salle à manger, autour d'un immense poêle, et la conversation n'était pas gaie, car l'ouragan mugissait plus fort que jamais, lorsque tout à coup le piqueur Johan se présenta devant nous : il avait la figure souriante et même assez malicieuse pour un Allemand.

— Eh bien! maître Johan, ce printemps que vous nous aviez promis — quand arrivera-t-il? — demandèrent à la fois cinq ou six d'entre nous.

— *Il être arrifé, Messiers; et ché fienne prendre les ordres dé fous bour témain.*

— Nos ordres, maraud! et pourquoi faire?

— *Bour jasser l'éan. Ché endentu une ce soir, bas loin t'ici.*

— Tu veux chasser par ce vent, par cette pluie!

— *Témain bas fent, bas blie : peau soleil et pien pon jasser.*

« Nous nous regardâmes avec un étonnement qui approchait de la stupéfaction. Chasser par un temps pareil nous semblait aussi impossible que d'aller nous enrôler sous les drapeaux du roi de Prusse.

« Nous allions donc renvoyer Johan, quand, sur l'observation que nous fit Contades que cet homme ne se risquerait pas à parler ainsi s'il n'était pas parfaitement sûr de son fait, nous nous décidâmes à lui dire de prendre ses dispositions comme il l'entendrait, et nous lui promîmes de le suivre si cela était humainement possible : il nous salua et sortit.

« Après son départ, l'un de nous voulut ouvrir une fenêtre pour examiner le temps : une rafale de vent et de pluie s'engouffra dans la salle à manger et en éteignit toutes les lumières.

Le drôle s'est moqué de nous! s'écria Vassy; mais qu'il y prenne garde! je lui casserai mon fouet de chasse sur les reins si sa tête n'est pas assez dure.

— Attendons à demain — dirent les plus raisonna-

bles — et allons nous coucher pour que demain soit plus vite venu.

« Personne ne réclama contre cet avis, bien qu'il fût parfaitement sensé, et nous gagnâmes nos appartements.

« Pendant la nuit je m'éveillai une ou deux fois, et je fus assez surpris de ne plus entendre la pluie battre contre mes vitres; le vent avait aussi cessé de gémir dans les longs corridors du château : ces deux circonstances me firent croire que Johan ne s'était pas trop moqué de nous, et je me rendormis plus profondément, bercé par cette douce espérance.

« Je fus arraché à mon sommeil par une clarté inaccoutumée qui affectait douloureusement mes paupières. Sans me rendre compte de ce que j'éprouvais, je sautai hors de mon lit, et je m'élançai à ma fenêtre dont les volets n'avaient pas été fermés. Là un spectacle si inattendu s'offrit à mes regards, qu'il me sembla pendant quelques minutes que j'étais sous le charme trompeur d'un rêve. Enfin, je compris que tout ce que je voyais était réel, et je me hâtai d'appeler mes deux compagnons pour leur faire partager ma joie et les prier de m'aider à m'expliquer le miracle qui la causait : trois jours et deux nuits avaient suffi pour faire un jardin d'un désert.

« Dans toute son étendue le ciel était d'une admirable pureté, et le soleil, qui ne faisait que de paraître audessus des bois, versait des flots de lumière sur une nature si fraîche, si riche, si jeune, qu'on eût dit qu'elle sortait toute souriante des mains prodigues du Créateur. La sombre forêt étincelait de mille clartés, dont cha-

cune semblait éveiller un chant ou un murmure. Les bourgeons, jusqu'alors craintifs comme l'enfance, étaient devenus des feuilles confiantes comme la jeunesse, ou des fleurs belles comme l'espérance. Dans les airs, plus de ces longues caravanes d'oiseaux voyageurs emportés par la tempête sur des nues chargées de frimas; mais des couples joyeux se balançant dans l'azur en se touchant de l'aile. Sur le sol plus de neige, mais un tapis de gazon du vert le plus tendre, étoilé de pervenches, de violettes et de primevères. De mystérieux sentiers, que le manteau glacé des hivers avait cachés à tous les regards, se révélaient subitement comme ces pensées que l'ombre d'un chagrin tenait secrètes, et que le rayon d'une joie fait tout à coup apparaître. Ils s'enfonçaient capricieusement dans les jeunes taillis ou sous les vieilles futaies, et leurs sinuosités nous montraient et nous dérobaient tour à tour des biches au pas alourdi, que l'espoir d'une maternité prochaine guidait à la recherche de quelque retraite sûre et profonde. Dans la petite plaine, le changement était encore plus complet ou du moins plus sensible. Elle offrait à nos regards ravis l'aspect enchanteur d'un parc d'agrément, et l'apparence satisfaisante pour la raison d'une propriété utile et productive. Des allées sablées et bordées de gazon, encadraient irrégulièrement des champs de blé d'une végétation vigoureuse, et des champs de seigle dont les épis déjà formés ondoyaient au souffle fécondant de la brise du matin. Des massifs d'arbres fruitiers couverts de fleurs, répandaient leur neige embaumée sur l'herbe fine et brillante qui croissait à leurs pieds. Les torrents, dont le bruit formidable nous avait

fait croire à un second déluge, malgré la *Genèse*, s'étaient transformés en ruisseaux paisibles qui s'écoulaient lentement vers un lac aux ondes bleues comme le ciel, dont nous ne soupçonnions pas même l'existence, tant le voile de l'hiver nous avait tout caché. Le calme et la richesse de ce tableau, la spontanéité presque magique de son apparition, les espérances de plaisir qu'il faisait naître dans nos cœurs, nous transportèrent, et pour comble d'enchantement, nous aperçûmes Johan qui traversait le pont-levis pour rentrer au château; il était précédé de son limier et nous salua d'un air de satisfaction.

« Bientôt les corridors du château retentirent de cris de joie, et les cours de bruyantes fanfares. Dix minutes après nous déjeunions; une demi-heure ne s'était pas écoulée que nous montions à cheval.

« Notre marche, jusqu'à l'endroit où Johan avait l'intention de découpler pour rapprocher l'élan dont il avait connaissance, fut une véritable fête. Qu'on se figure une douzaine d'hommes, jeunes, ardents, passionnés pour les exercices qui demandent de la force et du courage, se trouvant tout à coup en possession d'une liberté dont ils étaient privés depuis plusieurs semaines; qu'on se figure aussi l'attrait irrésistible d'une chasse toute nouvelle, et l'on comprendra sans peine notre contentement, notre ivresse! Tout ce que nous avions trouvé charmant, vu de nos fenêtres, nous parut plus charmant encore quand nous fûmes au milieu des objets qui nous avaient ravis. La nature semblait en joie comme nos âmes! nos chevaux eux-mêmes, que l'inaction avait sans doute attristés, bondissaient sous nous

avec une incroyable ardeur, et répondaient à nos acclamations de plaisir par des hennissements dont la cause n'était pas équivoque. Nous cheminâmes ainsi pendant une demi-heure, en proie à une hilarité toujours croissante, et pour que nous devinssions plus calmes, il fallut que Johan nous indiquât, par un geste énergique, que le silence était indispensable si nous voulions rejoindre l'animal qu'il nous avait promis de nous faire chasser.

« Enfin nous atteignîmes un canton de bois dont la végétation était maigre et le sol marécageux, et sur un nouveau signe de Johan, nous aperçûmes des traces récentes et profondes que j'aurais volontiers prises pour le pas d'un gros cheval de trait déferré.

— *C'être l'élan*, dit Johan à voix basse.

— Est-il encore bien loin d'ici? — lui demandai-je de même.

« Il leva les épaules comme pour dire : *je ne sais pas; peut-être oui, peut-être non;* puis il appela tout doucement ses chiens qui vinrent à lui le nez au vent, et il se mit à en découpler quelques-uns pour goûter la voie. Leur *flair* indiqua qu'elle était bonne; alors toute la meute fut lâchée et disparut dans le fourré.

« Nous la suivîmes pendant une heure environ, sans être obligés de nous mettre à une allure vive, car elle chassait avec une extrême mollesse et ne faisait entendre que quelques rares et froids aboiements. Deux fois j'avais pris les *grands devants* dans la direction qu'elle suivait, mais je ne voyais pas passer l'animal de chasse, dont je trouvais seulement le pied gigantesque incrusté sur le sable ou dans la boue. Nous commen-

cions déjà à nous regarder avec cette inquiétude vague des gens désappointés, et nous nous disions à voix basse que Johan était un pauvre veneur, lorsqu'un formidable cri de ce dernier nous fit soudain supposer que quelque chose de nouveau se passait. Nous promenâmes nos regards dans toutes les directions, et bientôt le cri de Johan nous fut expliqué.

« En face de nous s'élevait une petite colline boisée jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, et dont le sommet était nu. Dans une partie du taillis qui croissait à sa base, il se faisait un grand remue-ménage de branches dont le bruit arrivait jusqu'à nous. Ce mouvement et ce bruit allaient toujours en montant, et quand ils cessèrent tous deux, nous vîmes qu'un animal de haute taille avait quitté le fourré et gravissait avec une majestueuse lenteur la portion aride de la colline. Quand il en eut atteint la crête, il s'arrêta, se retourna fièrement de notre côté, comme s'il voulait nous compter tous, hommes, chiens et chevaux et nous laissa ainsi tout le temps de l'examiner. Vu de bas en haut, se détachant, sombre, sur l'azur d'un ciel éclatant, il nous sembla avoir des proportions doubles de celles que nous avions supposées, et nous le trouvâmes si magnifiquement beau que nous nous mîmes à le saluer par une salve d'acclamations.

« Il resta encore un moment immobile; puis, voyant sans doute que les chiens se rapprochaient de lui et que nous mettions nos chevaux au galop pour le joindre, il s'ébranla au petit trot et disparut derrière la colline.

« L'avance qu'il avait encore nous fit craindre un moment qu'il ne nous fût difficile de le revoir de sitôt,

aussi fûmes-nous très-agréablement surpris lorsque, arrivés à l'endroit où il avait cessé de se montrer à nos regards, nous l'aperçûmes de nouveau, suivi de près par les chiens, qui traversait un ruisseau à peu de distance. De l'autre côté de ce ruisseau commençaient de vastes steppes bornées dans un horizon lointain par d'autres forêts vers lesquelles l'élan se dirigeait sans doute. Le sol de ces steppes était sablonneux et solide, de sorte que dès que nos chevaux l'eurent expérimenté, ils redoublèrent d'eux-mêmes d'ardeur et de vitesse; et comme maître élan n'en allait pas plus grand train pour cela, nous fûmes en quelques minutes à la hauteur de la tête de la meute qui le serrait de près et s'était mise à chasser vigoureusement et avec grand bruit.

« Cet élan était, en vérité, une superbe et robuste bête. Ses membres bien proportionnés, son cou épais et court, ses reins larges et un peu voûtés lui donnaient toutes les apparences de la force. Son poil, plus cendré que celui du cerf ordinaire, était roide, implanté à angle aigu, ébouriffé, ce qui faisait paraître l'animal beaucoup plus gros qu'il ne l'était réellement. Comme la saison nouvelle était peu avancée encore, il n'avait pas eu le temps de *refaire toute sa tête* ; cependant je comptai de chaque côté de son bois neuf andouillers, et l'écartement des deux branches principales avait, en haut, huit pieds environ d'envergure. Eh bien ! le drôle portait ce poids si lourd et si embarrassant comme s'il eût eu seulement une plume à l'oreille. Ainsi que je vous l'ai dit, je crois, son allure n'avait rien de remarquable pour la rapidité ; mais elle nous parut élégante, et il

était très-naturel de supposer qu'elle devait être soutenue. C'était une espèce de trot égal et facile, comme celui d'un cheval en liberté. Nos petits konias (1) étaient obligés de galopper à toutes jambes pour le suivre, ce qu'ils faisaient du reste sans qu'il fût nécessaire de les en prier. Nous mîmes cinq quarts d'heure à peu près pour traverser les steppes dont je vous ai parlé. Ce fut la partie, sinon la plus dramatique, du moins la plus brillante de notre poursuite. Tous réunis en un seul groupe, voyant à dix pas de nous la bête de chasse, courant sur un sol élastique et uni, nous savourions à longs traits la jouissance dont nous avions été si longtemps sevrés. Tout allait donc au gré de nos désirs, et cependant Johan paraissait contrarié et presque inquiet, bien qu'il continuât à *servir* ses chiens avec zèle et intelligence. Deux fois il se précipita en avant de l'élan pour l'obliger à rebrousser chemin ; l'animal le chargea vigoureusement et continua sa route. A la seconde reprise de cette manœuvre, je demandai à Johan quel en était le motif.

— *Là pas Bologne* — me répondit-il en étendant la main vers les bois du côté desquels la chasse se dirigeait.

— Eh bien ! est-ce qu'on ne chasse pas en Pologne comme en Prusse ? — lui demandai-je.

— *Ya, ya ! mais peaucoup prigands en Bologne, peaucoup.*

« Je communiquai ce radotage à mes compagnons, et

(1) Nom que l'on donne en Pologne et en Russie aux chevaux de selle de race commune.

tout en continuant de galoper, nous fîmes des rires fous et des plaisanteries toutes françaises, à l'idée d'une rencontre avec des brigands polonais.

— Quelle bonne fortune pour nous, si, à la suite d'une belle chasse, nous avions encore une aventure de voleurs! — s'écria le comte d'Herculais, le romanesque de la bande.

— C'est qu'une aventure serait une bataille! — reprit Sainte-Aldegonde en se frottant les mains de joie.

— Comme ce sera amusant! — dit à son tour d'Esclignac.

— Même si nous sommes battus? — demandai-je.

— Quelle supposition absurde! — interrompit Vassy.

— Cela arrive aux plus braves — poursuivis-je : — le roi Frédéric disait du comte de M***, feld-maréchal au service de S. M. l'impératrice Marie-Thérèse; « C'est le seul de ses généraux que je n'ai jamais battu : il se sauvait toujours. » Nous n'en ferons pas autant, Messieurs; donc il est fort possible, si nous sommes vingt contre trois cents, qu'il nous arrive d'être *frottés* d'importance; mais, après tout, cela vaut encore mieux que de passer le temps comme nous l'avons fait depuis quinze jours. Voyons, qui commandera en cas d'attaque?

— Ce ne sera pas moi — dit Contades.

— Ni moi! — se hâta d'ajouter d'Escayrac.

— Ni moi! ni moi! ni moi! — s'écrièrent tous mes compagnons les uns après les autres.

— Eh bien! Messieurs, je prendrai cette grave responsabilité — dis-je après quelques secondes de réflexion; — mais vous m'obéirez?

— Belle question ! comme si nous n'étions pas accoutumés à l'obéissance !

« Cette bouffonnerie fit recommencer les rires de plus belle. L'obéissance des gentilshommes de ce temps-là! il y avait là de quoi faire pâmer Héraclite lui-même, s'il eût été de ce monde.

« On me conféra un titre burlesque de généralissime avec force brocards. Ce pauvre Johan se retournait de temps en temps et ne pouvait comprendre notre hilarité ; sa figure se rembrunissait de plus en plus, et cependant la chasse allait toujours de mieux en mieux.

« Je me penchai à l'oreille de Castellane et je lui dis :

— La figure de ce pauvre garçon est vraiment sinistre. Je commence à croire que ses craintes ne sont pas aussi chimériques que nous le pensons.

— Bah ! ces Allemands auraient peur de leur ombre, si elle les suivait habillée autrement qu'eux.

« Un poteau peint de deux couleurs nous apprit que nous allions quitter la province de Silésie, et par conséquent le royaume de Prusse ; puis nous entrâmes, toujours à la suite de notre élan, dans les grands bois que nous avions vus de loin : il pouvait être deux heures de l'après-midi.

« Plusieurs chemins qui s'enfonçaient dans ces bois, s'offrirent à nous. Nous nous arrêtâmes spontanément pour délibérer.

— Messieurs, le généralissime est d'avis que nous nous séparions le moins possible — m'écriai-je. — Le mieux même serait de ne pas nous quitter.

— Bravo ! bravo ! bravo !

« Et chacun tira de son côté, de sorte que je me

trouvai bientôt seul dans un sentier qui serpentait au milieu d'un épais taillis d'arbres verts : la chasse n'était guère qu'à cent pas de moi sur ma gauche.

« Abandonné par mes compagnons, qui, malgré l'approbation donnée à mon avis de nous séparer le moins possible, s'étaient hâtés de se disperser en tous sens comme une harde de cerfs surprise par une meute, je galopai pendant une douzaine de minutes environ, sans trouver ni à ma droite, ni à ma gauche, un sentier autre que celui dans lequel je m'étais engagé. Je m'en inquiétai peu pendant la première moitié de cette course ; mais bientôt les sons de trompe plus faibles, les voix des chiens moins distinctes, me firent supposer ou que la chasse s'éloignait de moi, ou que le sentier que je suivais s'était, sans que je m'en aperçusse, éloigné d'elle. Que faire daus cette incertitude ? Continuer de percer en avant, si je ne devais de longtemps trouver d'autre chemin, c'était risquer de m'éloigner davantage encore ; me jeter dans le fort pour y chercher au hasard une route, ou y marcher droit dans la direction de la chasse, ne me semblait guère plus avantageux et serait dans tous les cas beaucoup moins agréable ; rester immobile à attendre un retour incertain de l'animal chassé, c'est ce qu'un veneur ne doit jamais faire, et ma pensée rejeta avec mépris cette inspiration. Il fallait cependant prendre un parti, et même ne pas tarder trop longtemps, la situation s'aggravant de minute en minute. — Si je consultais mon cheval, pensai-je : il a été acheté dans le pays, il doit le connaître ; rapportons-nous-en à lui.

« Cette réflexion était à peine formulée dans mon es-

prit, que j'avais laissé tomber les rênes sur le cou de ma sauvage monture, à laquelle je fis en même temps un appel de la langue et une petite invitation du talon de ma botte.

« Cascaret (c'était le nom de mon cheval) se sentant plus libre, avait d'abord redressé la tête, dressé les oreilles, ouvert bruyamment les naseaux, comme pour humer l'air avec plus de force, puis il avait fait un immense bond de côté dans la direction de la chasse, et nous nous étions trouvés tout à coup au milieu d'un épais taillis d'arbres verts, dont les plus hautes branches ne dépassaient fort heureusement pas mon menton, de sorte que mon front était dégagé et mes yeux parfaitement libres de regarder autour de moi.

« Je ne tirai pas grand profit d'abord de cette liberté, car aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je ne voyais que le taillis, immense océan de verdure, où des vagues étaient figurées par l'ondulation des hautes branches, lentement balancées par la brise qui passait sur elles. Ces branches, d'un vert pâle et grisâtre, rendaient l'illusion plus complète, car c'était la teinte de la mer à certaines heures, et ma tête dépassant seule ces flots d'une espèce nouvelle, je pouvais me croire à la nage. Mon cheval marchait toujours, et même à une allure assez vive, eu égard aux difficultés qu'il devait avoir à vaincre, ce dont je ne jugeais que très imparfaitement, parce que je ne lui voyais pas même le bout de l'oreille. Cette marche en plein jour sur un *véhicule* que je ne pouvais apercevoir, avait quelque chose de fantastique et d'important. J'entendais encore la chasse, mais de loin en loin seulement, et comme des échos

affaiblis de bruits perdus dans l'espace. A chaque instant des bêtes fauves se levaient devant moi, ce que je reconnaissais à l'agitation des taillis, et des troupes d'oiseaux, après s'être bruyamment dégagées des branches inférieures, fuyaient en rasant du bout de l'aile l'extrémité des rameaux. Je ne saurais dire combien de temps dura cette singulière promenade, parce que mon impatience ne me laissait pas le jugement très-calme, mais elle me sembla interminable. Enfin, un vide que j'aperçus à quelque distance, me fit espérer un changement quelconque, et je fus charmé de remarquer que mon cheval se dirigeait de ce côté.

« Ce vide, quand je l'atteignis, me parut le plus bizarre accident de la nature que j'eusse jamais vu. C'était comme si le sol, profondément remué par un tremblement de terre, se fût jadis crevassé jusque dans ses entrailles. Plus étroite, cette crevasse aurait pu passer pour un gigantesque ravin ; plus large, elle eût eu l'air d'une petite vallée. Ses deux pentes, qui descendaient à pic, étaient couvertes d'un taillis semblable à celui que je venais de traverser, et, de l'autre côté, sur le versant opposé, le maudit taillis recommençait encore. Au fond, un bruit sourd m'annonçait l'existence d'une chute d'eau, ou la course d'un torrent se frayant un passage à travers des roches amoncelées. Cette dernière circonstance me rassura. Un ruisseau conduisant toujours quelque part, je me dis qu'en suivant son cours, si je pouvais l'atteindre, je trouverais plus facilement une issue qu'au milieu de ces damnés sapins. Je fus d'ailleurs confirmé dans cette opinion par mon cheval, qui, après avoir cotoyé pendant une centaine de pas le haut de la

petite vallée, s'engagea dans un sentier assez large, dont la direction me sembla avoir pour but d'atteindre le bord de l'eau, ou quelque voie de grande communication longeant une de ses rives.

« Je regardai aussi comme fort probable que l'animal chassé se fût dirigé de ce côté; mais rien ne m'en donna la preuve, car, à l'exception du murmure sourd du torrent, aucun bruit n'arrivait à mon oreille.

« J'atteignis le fond de la vallée et le bord du torrent, que longeait, ainsi que je l'avais supposé, un chemin dans lequel une voiture aurait pu circuler. Toutefois je n'y vis aucune trace du passage d'une roue, mais seulement des pas de chevaux si récents, qu'ils me firent supposer que mes compagnons venaient de le parcourir.

« Cascaret s'élança dans ce chemin à toutes jambes, et je le laissai faire, cela va sans dire : dans l'état d'incertitude où j'étais, je me serais confié pour me guider au vol capricieux d'un papillon.

« Tout-à coup Cascaret se mit à hennir : nous arrivions à un endroit où le torrent venait se perdre dans les eaux d'un petit lac. Là aussi la vallée se terminait brusquement, sans issue pour aller plus loin ; le chemin et les pas de chevaux aboutissaient au lac.

« Je restai consterné. Cascaret hennit une seconde fois, les naseaux au vent. Il me sembla que des hennissements lointains lui répondaient.

« Je prêtai l'oreille, et un bruit semblable au roulement sourd du tonnerre arriva jusqu'à moi. Le bruit augmenta progressivement ; ce n'était plus le tonnerre

qu'il imitait, c'était une charge de cavalerie sur un sol retentissant.

« Cascaret ne se contenait plus et j'avais besoin de toute ma vigueur pour l'empêcher de s'élancer du côté du bruit. Creusant la terre avec ses pieds de devant, tournant sur lui-même ou se dressant comme une flèche sur ses jarrets, il paraissait pris de vertige, bien qu'il ne donnât aucun signe de terreur : tout en lui, au contraire, trahissait une joyeuse impatience.

« Enfin le mystère me fut expliqué : une troupe de chevaux sauvages se précipitait comme une avalanche à notre rencontre, dans le chemin que nous venions de parcourir. Elle était si nombreuse, que je ne pouvais apercevoir la queue de la colonne, dont la tête arrivait jusqu'à nous. Rien de plus vif, de plus fier, de plus gracieux que ces animaux avec leurs crinières ondoyantes, leurs yeux étincelants, leurs naseaux enflammés. Ils se rangèrent en demi-cercle autour de nous qui tournions le dos au lac, et j'eus tout le temps de les admirer.

« Il y en avait de tous les poils, depuis les plus communs jusqu'aux plus rares. Les uns étaient sombres comme la nuit, les autres éclatants comme la lumière du soleil; ceux-ci portaient une crinière blanche sur une robe claire. Quelques-uns étaient mouchetés comme des chiens danois, ou rayés transversalement comme des zèbres. La nature, livrée à elle-même, avait pu s'abandonner à toutes ses fantaisies, et elle avait enfanté des prodiges d'élégance et de singularité.

« Ces admirables bêtes nous cernèrent pendant dix minutes environ. On eut dit qu'elles venaient chercher

Cascaret et qu'elles l'invitaient à se mêler à elles. Celui-ci, de son côté, y paraissait fort disposé et mettait tout en œuvre pour se débarrasser de moi ; mais je n'étais pas homme à me laisser désarçonner, et je soutins la lutte avec avantage.

— Sonnez-leur un air de votre trompe, vous les verrez s'enfuir plus vite encore qu'ils ne sont venus — me cria une voix d'homme forte et vibrante.

« Je tressaillis, car je me croyais seul, et dans cette voix je n'avais reconnu l'accent d'aucun de mes compagnons.

« Néanmoins, je suivis le conseil qui m'était donné, avant de chercher à savoir de qui il me venait. Je dégageai donc ma trompe, et, au premier son qui en sortit, la horde sauvage recula épouvantée, les plus rapprochés de nous bousculant les autres.

« Ce début encourageant doubla la force de mes poumons, et je fis entendre la plus vigoureuse fanfare qui fût jamais sortie d'une trompe depuis les appels homériques du valeureux Roland.

« La déroute fut complète, la fuite unanime et instantanée ; en un clin d'œil tout avait disparu, et Cascaret, après quelques efforts désespérés pour suivre le torrent, était redevenu calme comme un cheval de *coucou*.

« Je me retournai alors pour savoir qui m'avait parlé, et demander ce que je devais faire pour rejoindre la chasse, et j'aperçus *mon donneur d'avis* debout sur la pointe d'un rocher, à une dizaine de pas sur ma droite.

« Je le saluai poliment, et il me rendit mon salut avec une grâce tout à fait courtoise.

« C'était un homme de trente-cinq à trente-huit ans, fort blond, fort pâle, mais ayant des traits remarquables par leur parfaite régularité, et une grande expression de douceur dans la physionomie. Quoiqu'il fût d'une stature très-au-dessus de la moyenne, il était mince et paraissait agile et adroit. Il portait un costume de drap vert, galonné d'argent au collet et sur les manches, qui rappelait l'habit de chasse des gentilshommes de ce temps-là. Une ceinture de peau de buffle serrait sa taille svelte et bien prise, et supportait une arme qu'on pouvait prendre pour un long poignard ou pour une courte épée. Une carabine richement damasquinée reposait sur son épaule droite, et un petit sifflet d'argent, suspendu par une chaîne à sa boutonnière, descendait sur sa poitrine. Ce dernier détail me rappela subitement les peurs de Johan et me donna à penser.

« Je poussai mon cheval vers lui, et lui, de son côté, sauta du rocher sur le bord du lac pour venir à ma rencontre : une fois réunis, nous nous saluâmes de nouveau.

— Êtes-vous le maître de ces bois, monsieur ? — lui demandai-je.

— Si c'est le propriétaire que vous voulez dire, monsieur le comte, la loyauté m'oblige à reconnaître que je ne le suis pas ; mais si, par le mot de maître d'une chose, vous entendez celui qui en jouit, j'ai le droit de dire que ces bois m'appartiennent.

« Vous comprenez, mes chers amis, que cette définition de la propriété me parut confirmer de plus en plus

les récits de Johan, ajouta mon vieux parent. Une chose me donnait à penser aussi : cet homme m'avait adressé la parole en français, et il m'appelait par mon titre : il me connaissait donc ? je voulus en avoir le cœur net.

— Pardon, Monsieur — lui dis-je — mais, si je ne me trompe, vous m'avez donné le titre de comte : serait-ce l'effet du hasard ou aurais-je l'honneur d'être connu de vous ?

— Ni l'un ni l'autre : ce n'est pas le hasard, parce que je sais qui vous êtes, et je n'ai pas l'honneur de vous connaître, parce que c'est la première fois que j'ai celui de vous rencontrer.

« Je vis que j'avais affaire à un gaillard madré, plus habile à faire parler les autres que disposé à parler lui-même, et je crus que j'en tirerais meilleur parti en paraissant ne pas me soucier de savoir qui il était. Je changeai donc de batterie, et je repris du ton le plus naturel du monde :

— Puisque vous savez qui je suis, vous ne me refuserez pas, j'espère, de m'aider à retrouver mes compagnons.

— Retrouver vos compagnons ! mais vous n'y pensez pas, monsieur le comte ! depuis que vous vous êtes séparés, vous avez constamment marché dos à dos avec eux.

— Ils ne sauraient toujours être bien loin — dis-je avec un peu d'humeur.

— A vol d'oiseau, peut-être ; mais sur les jambes de votre cheval, la distance est bonne.

— L'élan doit être pris à l'heure qu'il est... et moi qui avais si envie de voir cela !

— Consolez-vous, monsieur le comte ; car vous chasserez encore bien des élans sans en prendre un seul, et vos amis ne vous feront pas le chagrin de commencer sans vous. La bête qu'ils poursuivent en ce moment peut faire quarante lieues tout droit devant elle sans éprouver le besoin de se reposer sur le ventre pendant dix minutes, et quand vos meilleurs chevaux en ont fait quinze, ils sont sur les dents.

« Tout cela, comme ce qui précède, me fut débité dans un français aussi bon que celui dont je me sers, et, sauf un léger accent, j'aurais pu croire avoir affaire à un compatriote.

— Ce que vous dites n'est pas rassurant — répondis-je. — Néanmoins je tâcherai de rejoindre la chasse. Ayez la bonté seulement de m'indiquer la direction que je dois prendre.

— Refaites le chemin que vous avez déjà fait ; mais je vous avertis d'avance que cela ne vous servira à rien.

— Refaire le chemin que j'ai déjà fait, c'est fort bon à dire : c'est mon cheval qui m'a amené ici.

— Raison de plus pour vous confier à lui une seconde fois, il a si bien réussi la première.

« Pour le coup je fus sur le point de me fâcher tout de bon; car la physionomie de mon interlocuteur avait une expression narquoise qui pouvait me faire supposer qu'il se moquait de moi.

— Allons au fait, Monsieur — lui dis-je brusquement — j'ai tout l'air d'être égaré ; vous, au contraire, vous me faites l'effet de très-bien connaître ces bois ; ayez donc la bonté de me remettre dans mon chemin.

— Il faudrait pour cela que je vous conduisisse jus-

qu'à Steding ; car j'aurais beau vous donner des indications précises, vous ne marcheriez pas un quart d'heure sans être égaré de nouveau. Vous êtes au beau milieu de quarante mille arpents de forêts, sillonnées par trois ou quatre cents ravins sans issue comme celui-ci.

— Je ne puis cependant pas rester au bord de ce lac jusqu'à ce que le diable vienne pour me montrer ma route.

— Il y aurait un moyen de tout arranger.

— Lequel, s'il vous plaît ?

— Ce serait d'accepter l'hospitalité chez moi pendant le reste de cette journée et la nuit prochaine; puis, demain, si cela vous convenait, je pourrais vous donner un guide pour retourner à Steding. Vous en seriez moins loin que d'ici, et les routes sont beaucoup plus faciles.

— Mes compagnons seraient inquiets.

— Des Français inquiets parce qu'un d'eux manquerait à l'appel ! Vous me permettrez, Monsieur le comte, de ne pas partager cette crainte... Dieu sait, d'ailleurs, combien, sur vos dix amis, coucheront ce soir à la belle étoile, et ceux-là, vous êtes, j'espère, bien sûr qu'ils ne s'occuperont que d'eux-mêmes.

« Je fus confondu ! cet homme savait que nous étions onze Français à Steding, puisqu'il en comptait dix sans moi.

— Mais, Monsieur, qui êtes-vous donc pour être si bien instruit de ce qui se passe, et pour interpréter comme vous le faites les sentiments de mes amis ? — lui demandai-je.

— Mon nom ne vous apprendrait absolument rien.

— Mais je ne puis accepter l'hospitalité que vous avez la bonté de m'offrir, sans savoir...

— A qui vous la devrez — n'est-ce pas? — Permettez-moi de vous répondre que ceci est un peu naïf; car rien ne me serait plus facile que de vous dire un nom en l'air pour vous mettre l'esprit en repos. J'agirai plus franchement : vous ne saurez pas qui je suis.

— En ce cas, Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

« Et je mis Cascaret au galop : je venais de faire la réflexion, selon moi fort judicieuse, que si la vallée était fermée à une de ses extrémités, elle devait être nécessairement ouverte à l'autre. Quant au sentier qui grimpait le long de ses flancs, je n'avais aucune envie de le reprendre.

« Je suivis le chemin du bord de l'eau pendant un quart d'heure, et j'atteignis ainsi le bout de la vallée.

« Jugez de mon étonnement, de ma stupéfaction! j'allais arriver à un petit lac parfaitement semblable à celui que je venais de quitter, et le chemin finissait là. Le ruisseau courait de l'un à l'autre.

« Confions-nous une seconde fois à Cascaret — pensai-je; et je lâchai la bride à Cascaret.

« Il repartit au galop et me ramena d'où je venais. Mon diable d'homme était remonté sur son quartier de roche : je l'aperçus de loin qui semblait m'attendre.

— Vous voyez que je ne vous avais pas trompé — me cria-t-il.

« Et il vint à moi.

— Mais c'est le diable qui a fait ce pays! — lui dis-

je avec une colère que j'avais toutes les peines du monde à contenir.

— Pourquoi pas ? il a fait tant de choses. Acceptez-vous mes offres ?

— Je commence à craindre d'y être obligé... Cependant, Monsieur, je suis sûr qu'avec un peu de bonne volonté vous me mettriez à même de retourner à Steding, où, quoi que vous en disiez, on sera fort inquiet de moi ce soir.

— Vous avez donc bien peur de passer une nuit sous le toit d'un inconnu ? Quand on est militaire, cela arrive cependant tous les jours.

— Je n'ai peur de rien ni de personne, et je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez me conduire.

« Et en prononçant ces mots je me préparai à mettre pied à terre.

— Que faites-vous ? — me demanda l'inconnu.

— Vous n'avez pas de cheval, je me dispose à marcher.

— C'est inutile, Monsieur le comte ; car j'aurai un cheval avant cinq minutes.

« En parlant ainsi, il avait porté à ses lèvres son sifflet, avec lequel il jouait depuis quelques instants, et il en tira un son aigu et prolongé.

« Tout naturellement je me tournai vers le côté par lequel il était le plus probable que quelqu'un pût venir, c'est-à-dire vers le chemin longeant la rivière, auquel aboutissait le maudit sentier qui m'avait amené dans ce gouffre.

« Je regardai de tous mes yeux. rien ne venait.

— Je suis à vos ordres — me dit l'inconnu.

« Je me retournai et je ne pus retenir une exclamation de surprise : l'inconnu était à cheval à côté de moi.

« A quatre pas derrière lui, une espèce de domestique ou d'ordonnance, je ne saurais trop dire lequel, car son costume participait à la fois de la livrée et de l'uniforme, se tenait immobile, à cheval aussi.

« La monture de mon inconnu était la plus magnifique bête que j'eusse jamais vue. Figurez-vous les formes sveltes et robustes d'un arabe de pur sang, recouvertes d'une robe isabelle si brillante que chacun des poils qui la composaient avait l'air d'un fil d'or. Une crinière noire tombant jusqu'à terre ajoutait à la singularité de cette distinction, que relevait encore une selle turque en velours du plus bel écarlate.

« A dater de ce moment, je pris le parti de ne plus m'étonner de rien et de plaisanter de tout.

— Je présume que vos chevaux et votre écuyer sont venus par les airs : est-ce ainsi que vous comptez m'emmener ? — dis-je à l'inconnu.

— Nous prendrons effectivement le même chemin, mais vous verrez qu'il n'a rien d'extraordinaire.

« Je vous ai dit que le lac se trouvait à l'extrémité de la vallée, et qu'il était entouré de tous côtés par des montagnes à pic.

« Entre ces montagnes et le lac il y avait une petite plage sablonneuse de trois ou quatre pieds de largeur ; je ne pourrais mieux la comparer qu'à une piste autour d'un manége.

« Ce fut vers ce point que nous nous dirigeâmes : mon guide marchait le premier, je venais ensuite, et le

domestique suivait à une trentaine de pas derrière nous.

« Parvenus à la moitié du cercle formé par le lac, en comptant du point d'où nous étions partis, l'inconnu tourna brusquement sur sa gauche, où je ne croyais voir cependant aucun passage, et il disparut complètement à mes yeux, bien que je fusse sur ses talons.

« Je fis comme lui, c'est-à-dire que mon cheval tourna de lui-même, et je me trouvai entre deux roches à pic d'une élévation prodigieuse. Le passage n'avait que la largeur d'un cavalier et, comme il était coupé de biais dans le roc, quand on y arrivait par un certain côté, on ne pouvait le découvrir qu'après en avoir franchi l'entrée.

« L'obscurité était complète dans cette crevasse, car le jour qui y venait d'en haut ne dépassait pas la moitié de sa profondeur ; mais en levant les yeux on voyait un petit ruban bleu au-dessus de sa tête, et cela suffisait pour rassurer.

« A la confiance avec laquelle mon cheval marchait dans ce couloir sombre, je crus reconnaître qu'il ne le traversait pas pour la première fois, et j'avoue que j'en fus bien aise : je n'étais pas précisément inquiet, mais je me sentais saisi de cette gravité qu'on éprouve quand on va avec du courage au-devant d'un danger quelconque.

« Je ne voyais pas mon guide, ce qui m'était du reste assez indifférent, parce que je l'entendais à cinq ou six toises en avant de moi ; puis j'entendais aussi le pas de la monture du domestique venant par derrière.

« Nous restâmes environ une demi-heure dans cette route d'une nouvelle espèce, et ce temps me parut ter-

riblement long. Quand nous en sortîmes, ce fut pour entrer sous les sombres voûtes d'une futaie comme je n'en avais jamais vu Elle était formée de sapins gigantesques par leur grosseur et leur élévation. Assez éloignés les uns des autres dans la partie du tronc qui se rapprochait du sol, ils entrelaçaient leurs rameaux à une quinzaine de pieds au-dessus de nos têtes, formant ainsi un tissu serré, à travers lequel se glissait à grand' peine et de loin en loin un faible rayon de lumière. Tout était silence, ombre, mystère dans ce lieu, plus extraordinaire peut-être que tous ceux que j'avais parcourus depuis le matin. Le terrain , tapissé d'une mousse épaisse, ne rendait aucun son sous le pas de nos chevaux ; nul animal vivant ne se levait devant nous ; pas le moindre battement d'aile ne se faisait entendre dans les hautes branches qui nous interceptaient le jour. Je n'ai vu de ma vie rien de plus solennel que cette futaie, et de plus imposant que notre passage au milieu de sa population silencieuse d'arbres vieux comme le monde. Toujours obligés de marcher à la file, je ne pouvais causer avec mon compagnon, de sorte que ma pensée, constamment repliée sur elle-même, s'abandonnait à des rêveries qui n'avaient, je vous assure, rien de bien récréant. Quoique l'obscurité m'eût paru presque complète dès le début, il me sembla, après un certain temps, qu'elle augmentait encore, et cette circonstance me fit supposer que la nuit approchait : je sus bientôt qu'elle était tout à fait venue.

— Nous allons donc enfin marcher à la clarté du jour — me dit mon compagnon en venant se mettre à côté de moi.

— Je levai les yeux et j'aperçus quelques étoiles qui brillaient au-dessus de ma tête ; en même temps un air plus vif vint frapper mon visage, preuve certaine que le vent ne trouvait plus d'obstacles pour arriver jusqu'à nous.

— Eh bien — reprit mon compagnon — pensez-vous qu'il vous eût été bien facile de vous tirer d'ici sans moi, monsieur le comte ?

— Oui, si j'avais repris le chemin par lequel je suis venu dans le gouffre maudit où je vous ai rencontré.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Parce que je ne pouvais pas supposer qu'il y en eût un pire.

— Voilà bien comme vous êtes toujours, vous autres Français : quand vous avez échappé à un danger, vous croyez qu'il n'en existe plus au monde.

— Cela prouve que nous n'en craignons aucun — répondis-je avec une insouciante fierté.

— Il faut dire aussi que rien ne ressemble au courage comme l'imprévoyance.

« A ce propos, passablement impertinent, j'arrêtai mon cheval d'une main et je posai l'autre sur la bride de celui de mon guide pour l'arrêter aussi.

« L'inconnu ne me parut nullement surpris de cette brusque résolution, et ce fut d'une voix parfaitement calme qu'il me demanda ce que je voulais.

— Ce que je veux, monsieur ? je veux vous dire que vos façons avec moi me semblent fort déplaisantes : si je suis votre hôte, elles annoncent bien peu de savoir-vivre ; si je suis votre prisonnier, elles prouvent clairement une absence complète de générosité. Expliquez-

vous : en ce moment abusez-vous de la victoire ou ne savez-vous pas exercer l'hospitalité ?

— Vous avez une manière d'aller droit au but qui me charme — répondit l'inconnu d'un ton de bonhomie sincère qui me fit presque regretter la susceptibilité que je venais de montrer...

— Imitez-moi en me répondant franchement — interrompis-je avec moins de vivacité.

— Je ne sais plus ce que vous m'avez demandé... Mais, au surplus, peu importe, car avant un quart d'heure nous serons arrivés chez moi, et alors vos incertitudes cesseront à l'instant même. Voyons, lâchez cette bride — continua-t-il avec une fermeté douce ; — cette lumière que vous voyez briller là-bas est mon habitation, et je vais donner un signal pour annoncer notre arrivée.

« Comme il finissait de prononcer ces mots, un coup de sifflet si aigu retentit à mon côté, que je portai involontairement mes mains à mes oreilles.

« Dans ce mouvement, je lâchai la bride du cheval de l'inconnu qui partit au galop; Cascaret suivit à la même allure ; je ne cherchai point à l'en empêcher.

« Nous n'avions pas fait cinquante pas, que nous fûmes rejoints ou plutôt accostés par deux cavaliers qui venaient à notre rencontre.

« L'inconnu leur adressa la parole, avec le ton du commandement, dans une langue harmonieuse et sonore qu'il ne me sembla pas avoir jamais entendu parler.

— Si ces messieurs sont vos parents ou vos amis —

dis-je à l'inconnu — voulez-vous avoir la bonté de nous mettre en rapport?

— Ce sont des subalternes — me répondit-il dédaigneusement : — tout à l'heure je pourrai vous présenter une compagnie plus digne de vous : nous sommes arrivés.

« Je jetai les yeux en avant de moi, et je vis une masse sombre qui se détachait sur l'azur foncé d'un ciel parsemé d'étoiles ; puis j'entendis le bruit des chaînes d'un pont levis qu'on baissait devant nous, et nous nous trouvâmes sous une voûte, au milieu de laquelle pendait une immense lanterne dont la clarté me montra deux factionnaires sous les armes.

« Nous arrivâmes dans une vaste cour, et bientôt au pied d'un large perron, sur les marches duquel trois ou quatre individus que je pris pour des domestiques se tenaient immobiles.

« L'inconnu leur dit quelques mots dans la même langue dont il venait de se servir, et l'un d'eux s'empara de mon cheval pendant que je mettais pied à terre pour imiter mon hôte.

« Il passa devant moi après s'être incliné légèrement, comme s'il voulait me dire : je vais vous montrer le chemin ; puis, ouvrant une porte, il s'arrêta pour me céder le pas.

« J'avais cru entrer dans le vestibule d'un château, et je me trouvais dans le corps de garde d'une place forte.

« A l'instant même les paroles de Johan me revinrent à l'esprit, et je ne doutai plus que je ne fusse dans le repaire du chef d'une de ces bandes qui désolaient la

Pologne : mes soupçons étaient devenus des certitudes, mais je me rendrai cette justice que mon visage ne témoigna ni inquiétude ni étonnement.

— Vous trouvez mon domestique bien nombreux — me dit mon hôte pendant que nous traversions cette belliqueuse antichambre.

— Je trouve que tout cela a fort bon air — répondis-je du ton le plus naturel du monde. — J'avais toujours entendu parler des grandes existences de la noblesse polonaise, mais je ne me doutais pas de ce qu'elles pouvaient être : je suis ravi d'en avoir une idée.

« Il me regarda avec un étonnement qui tourna en stupéfaction quand il crut s'être assuré que je parlais sérieusement.

« Nous arrivions en ce moment dans une autre pièce où nous nous trouvâmes seuls, mon hôte et moi.

« Il posa sur une grande table couverte d'un tapis vert, son chapeau, ses gants et ses armes, puis il se rapprocha d'une vaste cheminée qui occupait une des extrémités de l'appartement, et il tourna le dos au feu.

« Je compris que j'allais avoir l'explication de tout ce que j'avais vu depuis quelques heures, et je me fis un malin plaisir de ne pas la provoquer, afin d'en laisser tout l'embarras à mon hôte si elle était difficile, ce dont je ne doutais pas.

« Mais je connaissais mal le personnage; car il entama sans retard le sujet qu'il avait à traiter, sujet assez délicat, comme vous allez voir.

— Il est temps que toute cette comédie finisse — me

dit-il d'un ton dégagé mais poli — monsieur le comte, vous êtes mon prisonnier.

« Je voulus prolonger *la plaisanterie* en ayant l'air de ne pas la comprendre, et je répondis :

— C'est une situation que j'accepterai volontiers jusqu'à demain.

« Et en prononçant ces mots j'avais la figure aimable et le ton reconnaissant d'un hôte auquel on fait des instances pour le retenir plus longtemps.

— Il ne faut pas espérer nous quitter demain — reprit vivement l'inconnu : — j'ai parlé sérieusement, vous êtes mon prisonnier.

— Je voudrais être libre de vous donner plus de temps — poursuivis-je du même ton ; — mais comme je vous l'ai dit au moment de notre rencontre, je ne peux me décider à laisser mes compagnons dans l'inquiétude.

— Je me charge de les prévenir, et j'ajouterai même que je suis intéressé à le faire..

— Ah ! et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ? pour qu'ils payent la rançon qui doit être le prix de votre liberté.

« Je partis d'un immense éclat de rire qui résonna avec une sonorité sinistre sous les voûtes de la salle où nous nous trouvions.

— Écoutez, monsieur le comte — ajouta aussitôt l'inconnu avec un mélange de respect et de dépit — vous vous amusez à ne pas me comprendre, ce qui peut être de fort bon goût pendant quelques minutes ; mais la meilleure plaisanterie du monde, quand elle se prolonge trop longtemps, est au-dessous d'une sottise passagère.

Cessez donc de tourner tout ceci en ridicule, et si vous êtes pressé de revoir vos amis, écrivez-leur de m'envoyer ici deux mille écus de Prusse ; de mon côté, je prendrai l'engagement de vous mettre en liberté aussitôt que je les aurai reçus.

— C'est où j'en voulais venir, monsieur — répliquai-je sèchement ; — mais j'ai voulu auparavant me donner le plaisir de paraître ignorer votre profession, pour vous obliger à me la déclarer vous-même. Vous êtes ce que les gens mal élevés appellent un capitaine de voleurs, et ce château féodal est votre repaire : vous voyez que, quand il le faut, j'aborde les questions franchement.

» A ce mot de capitaine de voleurs, la physionomie de l'inconnu s'était contractée d'une manière effrayante, et il avait promené convulsivement ses mains sur plusieurs parties de son corps, comme s'il cherchait une des armes qu'il avait posées sur la table en entrant.

— Après tout — grommela-t-il entre ses dents — il n'a que le tort de dire la vérité un peu rudement... et puis il est brave — ajouta-t-il en arrêtant sur mon visage impassible son regard que la colère faisait errer depuis un moment.

« Il y eut un moment de silence, parce que j'étais décidé à ne jamais le provoquer à parler, et que de son côté il attendait cette provocation que je ne voulais pas lui adresser.

— Capitaine de voleurs ! — dit-il enfin avec une amertume qui approchait de la violence — pourquoi le serais-je plus que le roi de Prusse qui a pris la Silésie ? Il n'y a donc de permis que le brigandage en grand ?

« La réflexion ne manquait pas d'une certaine justesse, et si je n'en convins pas, ma physionomie trahit sans doute ce que je pensais ; car mon interlocuteur reprit avec plus de calme :

— Ne me jugez pas trop sévèrement, monsieur le comte, je ne fais la guerre qu'aux riches.

— Cela se comprend ; eux seuls sont de bonne prise.

« Il se mordit les lèvres si fort que je crus que le sang en allait jaillir : pour le coup, je craignis d'avoir été trop loin, et je me demandai s'il était bien sage à moi de pousser le courage jusqu'à l'impertinence.

« Toutefois je ne voulus pas revenir sur ce que j'avais dit, et je me promis seulement d'être plus mesuré dans mes paroles si notre conversation devait se prolonger.

« Il m'en fournit, du reste, l'occasion, comme vous allez voir, en me disant avec l'accent d'une mélancolie profonde :

— Il faut que je vous explique ma conduite, monsieur le comte ; car je ne puis me résigner au mépris d'un homme tel que vous : je suis gentilhomme.

« Je m'inclinai avec tout le sérieux imaginable.

— Je suis gentilhomme — répéta-t-il ; — et, pendant nos dernières guerres, j'ai commandé un corps franc, levé à mes frais, avec lequel j'ai fait tour à tour beaucoup de mal aux Français, aux Russes et aux Autrichiens.

« Je saluai une seconde fois et toujours avec la même gravité. Je commençais vraiment à m'intéresser à ce pauvre diable.

— A la paix — reprit-il — le roi Frédéric, de très-

ingrate mémoire, m'ordonna de licencier ma troupe, parce qu'il ne voulait plus, disait-il gracieusement, avoir des vagabonds dans son armée. Le chef de ces vagabonds qui l'avaient empêché deux fois d'être battu, lui répondit qu'il était prêt à renvoyer ses hommes, mais qu'il demandait auparavant à être remboursé des sommes qu'il avait dépensées pour les équiper, les nourrir et les solder. Le roi me fit savoir que si je ne me trouvais pas assez riche par la gloire que j'avais acquise dans ses armées, il était, lui, trop pauvre pour payer mes services, et qu'il me trouvait bien modeste d'en demander le prix. L'ironie de ce héros fourbe et égoïste me révolta, de sorte que je quittai Potsdam et Berlin, furieux contre ce larron couronné qui, ne se contentant pas de voler des provinces à ses ennemis, s'amusait encore à ruiner ses sujets les plus dévoués. Je revins à Ratibor où mes hommes étaient cantonnés, et je leur dis que la banqueroute de Sa Majesté m'obligeait à les payer en même monnaie, attendu que de la grande fortune que mes ancêtres m'avaient laissée, il ne me restait plus qu'un vieux château situé dans la partie la plus sauvage de la Pologne prussienne. Mes hommes poussèrent des cris de rage à cette sinistre nouvelle. Chacun d'eux avait, dans la proportion de ses moyens, fait des sacrifices immenses pour rester au service pendant la guerre, si bien que la paix appauvrissait encore même les plus pauvres. Cependant, comme je leur dis que le roi ne voulait rien faire pour eux, et que moi je ne pouvais plus leur venir en aide, ils consentirent à se disperser pour se tirer plus facilement d'affaire, et nous nous séparâmes après nous être promis de nous secourir

dans l'occasion autant que cela dépendrait de nous. Je revins ici où je retrouvai la misère avec l'obligation de tenir un certain rang. Je vendis successivement tout ce qui me restait de terre aux alentours de mon château, puis ce qu'il y avait de plus délabré parmi les meubles qui garnissaient l'intérieur ; mais ces faibles et dernières ressources s'en allaient d'autant plus vite que je n'étais pas seul pour les consommer, quelques-uns de mes anciens compagnons d'armes, tous braves gens envers lesquels j'avais contracté des obligations, étant venus me demander un asile et du pain, je n'avais pas cru devoir me refuser à partager avec eux le peu qui me restait. Quand ce peu fut réduit à rien, il fallut bien songer à se procurer, n'importe à quel prix et de quelle manière, les moyens de vivre... Nous fîmes, entre vingt que nous étions ici, une dernière supplique au roi, et nous lui exposâmes que nous n'avions plus le choix qu'entre mourir de faim, ou vivre en mendiant ou en volant. Sa très-gracieuse Majesté nous fit répondre que nous étions bien heureux d'avoir trois partis à prendre, tandis qu'elle, dans les circonstances critiques de sa vie, n'en avait eu souvent qu'un seul fort mauvais à sa disposition. Cette indigne raillerie parvint à notre connaissance un certain jour que nous célébrions ici, avec nos dernières ressources, l'anniversaire d'une bataille où notre corps franc avait sauvé l'armée prussienne. Cette circonstance nous exaspéra subitement. Excités par la colère et le vin, nous jurâmes une haine éternelle au gouvernement de Frédéric, et nous prîmes la résolution de vivre à ses dépens et à ceux des favoris de ce roi égoïste et ingrat. Le lendemain nous allâmes fondre en

plein midi sur la petite ville de C***, où nous enlevâmes la caisse publique après avoir mis en déroute un détachement d'infanterie qui la défendait. Ce succès nous enivra ; et comme le bruit s'en répandit bientôt au loin, une foule de mes anciens soldats accoururent bientôt se ranger sous mes drapeaux, si bien que dans peu de mois je fus à la tête d'une troupe vraiment imposante par le nombre, et formidable par le courage. Je devins, à la lettre, le roi de cette petite province, et il fallut compter avec moi. On envoya des troupes pour me combattre, je les dispersai ; on essaya de soudoyer des traîtres parmi les miens, je les découvris et les fis pendre ; on me proposa la vie sauve et un régiment de hussards à commander : je répondis que ma vie n'appartenait à personne, et qu'un gentilhomme qui avait dix-huit cents hommes libres sous ses ordres ne pouvait pas ambitionner le triste honneur de commander à trois ou quatre cents esclaves mercenaires. La guerre recommença donc et toujours avec des succès marqués pour moi. Maintenant, les embarras qui se préparent font qu'on me laisse un peu tranquille, aussi suis-je un peu plus gêné dans mes opérations, car il n'y a pas de plaisir à attaquer des gens qui ne se défendent pas. Il en résulte que cela nous oblige à nous écarter un peu de nos règlements, qui nous prescrivent de respecter les individus quand ils n'appartiennent pas au gouvernement. Voilà ce que je suis, monsieur le comte — ajouta l'inconnu en terminant — franchement, croyez-vous qu'on puisse me flétrir encore du nom de capitaine de voleurs ?

— J'ai eu tort, j'en conviens — répondis-je. — Vous méritiez mieux que cela.

— Toujours des épigrammes, Français incorrigible ! — s'écria mon hôte avec plus de jovialité que de colère. — Mais dites-moi donc dans quelle circonstance vos compatriote sont sérieux ?

— Quelquefois quand ils s'ennuient, mais jamais dans le danger.

— Vous vous croyez donc en péril ici ?

— Je n'ai pas encore de parti pris à cet égard ; mais puisque vous m'y faites penser, je me permettrai de vous demander ce qui arrivera si je me refuse à solliciter de mes compagnons le payement de la rançon que vous exigez pour me mettre en liberté.

— Il arrivera que je vous garderai ici jusqu'à ce qu'ils changent d'avis.

— Et s'ils persistent...

— S'ils persistent, je dirai que j'avais raison ce matin quand je vous affirmais que votre absence ne les tiendrait pas en grand souci.

— A merveille ; mais cela ne m'apprend point ce que vous ferez de moi, s'ils ne me rachètent pas avant de quitter ce pays où nous ne sommes — vous le savez bien — qu'en passant.

— Pourquoi cette supposition fâcheuse ? Je parie avec vous que ces deux mille écus de Prusse seront ici après demain.

— D'abord je ne compte pas les demander — répondis-je vivement.

— Je le ferai pour vous, qu'à cela ne tienne.

— J'écrirai qu'on ne tienne aucun compte de vos réclamations et même de vos menaces.

— Pour ce qui est des menaces, je n'en fais jamais —

dit-il fièrement. — La menace est l'hypocrisie de la résolution : elle ne convient qu'aux faibles et aux indécis... Quant à vous, écrivez ce que vous voudrez à vos amis, je me chargerai de leur faire passer votre lettre.

— Rançonner de pauvres jeunes gens inoffensifs! — m'écriai-je avec colère et mépris...

— Vous avez raison, c'est indigne — répondit-il sans la moindre hésitation... — mais j'ai eu la main forcée.

— Comment cela?

— Vous le comprendrez facilement : tous les châteaux situés sur mon territoire me payent un impôt annuel au moyen duquel je les laisse en repos et les protége au besoin. Les propriétaires de ces châteaux m'ont fait savoir qu'ils trouvaient fort mauvais, fort injuste que des étrangers qui faisaient bombance à leur barbe ne fussent pas soumis aux mêmes charges qu'eux. J'ai résisté longtemps à leurs réclamations, mais à la fin j'ai compris que ma réputation d'homme juste pouvait souffrir de cette apparente partialité et j'ai cherché l'occasion de contenter les plaignants : votre chasse d'aujourd'hui me l'a fournie excellente.

— Cette explication est assez satisfaisante; mais elle me prouve que vous n'exercez pas un pouvoir absolu sur vos sujets puisque vous n'osez pas leur désobéir.

— C'est par respect pour moi-même que je les écoute quand ils sont dans leur droit.

« Il y avait dans ces dernières paroles une sorte de grandeur simple qui me frappa, et je ne pus me défen-

dre d'une espèce de sympathie pour cet Aristide de grands chemins.

— Vous enverrez donc demain à Steding ? — lui demandai-je pour changer un peu le cours de la conversation sans le détourner tout à fait.

— Oui, et de bonne heure, ainsi je vous engage à préparer vos lettres ce soir.

— Ce sera bientôt fait : je n'ai à demander que du linge et des vêtements.

— Vous persistez donc à ne pas solliciter votre rachat ?

— Ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre.

— Eh bien, soit ; si on refuse, j'aurai le plaisir de vous garder plus longtemps ici ; sur quel pied voulez-vous y être ?

— Expliquez-vous.

— Gardé à vue, ou prisonnier sur parole ? le second me serait plus agréable que l'autre.

— Mon choix est fait : je me décide pour le premier.

— Je dois vous prévenir d'avance de ce qui vous arrivera : vous chercherez à vous évader, vous serez repris, et moi j'aurai le chagrin d'être obligé de vous enfermer entre quatre murs pour m'épargner la peine de faire courir après vous une seconde fois.

« Comme il prononçait ces mots, une porte masquée dans la boiserie s'ouvrit derrière moi, et en me retournant, pour savoir qui venait, je me trouvai face à face de la plus ravissante créature que j'eusse jamais vue, quoique je courusse le monde depuis longtemps déjà. C'était une femme de trente ou trente-deux ans au plus, belle comme le jour, et vêtue d'une espèce de costume orien-

tal qui faisait merveilleusement ressortir toute les perfections de son idéale beauté.

« Elle portait d'amples pantalons en satin blanc, tombant jusqu'à la cheville, et terminés là par une dentelle en filigrane d'or et d'argent mêlés ; de petites bottines en maroquin rouge du Levant emprisonnaient ses pieds mignons, et donnaient quelque chose de cavalier à sa démarche légère et gracieuse. Un justaucorps de drap orange, brodé de perles et fermé au bas du buste par trois larges boutons de diamants, serrait sa fine taille sans la comprimer, et, en s'ouvrant sur la poitrine, laissait apercevoir, sous le voile transparent d'une chemisette de mousseline, des formes ravissantes et une peau d'une miraculeuse blancheur. Un de ces vêtements que les Turcs appellent doliman flottait derrière elle, à peine retenu sur ses épaules par des demi-manches flottantes. Cette espèce de manteau était en velours gros vert et brodé de perles comme le justaucorps de drap orange. La coiffure avait aussi son originalité et son charme : elle consistait en deux nattes commençant sur le front, passant sur les tempes et se rejoignant au-dessous de la nuque pour tomber sur les talons. Chacune de ces nattes était entremêlée de perles, de diamants, de petites pièces d'or, de pierreries de toutes couleurs, si artistement arrangées que le tout semblait tressé ensemble. Je n'avais vu de ma vie rien d'aussi charmant.

« Ce spectacle ou plutôt cette apparition me causa un ravissement inexprimable, que j'eus cependant la force et la prudence de renfermer en moi-même sous un air froid et indifférent ; la suite me prouva que j'avais été bien inspiré d'agir ainsi.

— C'est ma compagne — me dit mon hôte d'un air contraint et embarrassé.

« Je saluai légèrement, ce que je n'avais pas fait jusqu'alors. J'aurais voulu obliger mon hôte à m'apprendre à qui j'avais affaire, car je m'étais aperçu que rien ne lui était plus désagréable que de le forcer à me donner constamment la raison de tout, sans l'aider par la plus indirecte question ou par l'action la plus insignifiante.

« La jeune femme me rendit ma politesse en inclinant gracieusement la tête et en posant sa main droite à plat sur le haut de son front.

« Mon hôte alors lui adressa la parole dans une langue qui m'était totalement inconnue. Toutefois je crus comprendre qu'il lui faisait des reproches d'être venue sans sa permission ; car à peine eut-il prononcé quelques mots avec sécheresse et vivacité, qu'elle sortit de l'appartement après s'être inclinée une seconde fois en me regardant.

« Je n'avais fait aucune réflexion sur l'arrivée de cette mystérieuse beauté ; je n'en fis pas davantage sur son départ.

« Il y eut un moment de silence : ce fut mon hôte qui le rompit le premier.

— Je pense que vous souperez avec plaisir, me dit-il : voulez-vous que ce soit seul ou en compagnie ?

« Une réflexion subite me souffla que cette proposition cachait un piége, et dans cette pensée je répondis :

— Je préfère souper seul, capitaine.

— Pourquoi m'appelez-vous capitaine, Monsieur le

comte? je vous ai dit, ce me semble, que j'ai été colonel.

— D'accord ; mais votre régiment est réduit maintenant aux proportions d'une...

— Compagnie — interrompit-il vivement, comme s'il était inquiet de la manière dont je terminerais ma phrase.

— D'une compagnie, soit — interrompis-je à mon tour — je n'aime point à chicaner sur les mots, et vous auriez évité l'erreur que je viens de commettre si vous aviez eu la bonté de me dire de quel nom je dois vous appeler pendant le temps que nous sommes destinés à passer ensemble.

— Appelez-moi le comte Rodolphe, ou Rodolphe tout court si vous pensez qu'un titre ne soit pas convenable dans ma position.

— Je n'ai pas d'opinion à cet égard, et je vous nommerai volontiers monsieur le comte — répondis-je avec un imperturbable sang-froid.

— Ainsi vous voulez souper seul?

— Je le veux autant qu'un prisonnier peut vouloir quelque chose.

— Vous pensez peut-être que je vais vous proposer de partager le repas de mes compagnons d'armes?

» Il ne put s'empêcher de sourire imperceptiblement en prononçant ces deux derniers mots, un peu pompeux pour la circonstance : je restai impassible et silencieux.

— Ce n'était pas du tout mon intention — reprit-il

avec une impatience mal déguisée ; il n'y aurait eu à table que ma compagne et moi.

— C'est bien ainsi que je l'avais compris ; mais je persiste à m'isoler si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Alors on vous servira dans votre chambre où je vais avoir l'honneur de vous conduire. Quels sont vos goûts pour ce qui se mange ?

— J'aime tout ce qui est bon, et je m'arrange de tout ce qui ne l'est pas. Seulement, si c'est possible, je voudrais avoir une tasse de lait froid pour prendre demain matin à mon réveil : c'est une habitude que j'ai contractée lors d'une longue maladie de poitrine que j'ai faite il y a quelques années.

« Pendant ma réponse, le comte Rodolphe avait pris un flambeau sur la cheminée, et il se tenait devant moi dans l'attitude d'un châtelain poli qui se dispose à faire les honneurs de sa demeure à un visiteur de distinction.

— Je suis à vos ordres — me dit-il en ouvrant une porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés ; et il passa devant moi en me saluant avec gravité.

« A la lueur du flambeau que portait mon hôte, j'aperçus un corridor d'une vingtaine de pas de longueur, et au bout de ce corridor une autre porte vers laquelle nous nous dirigeâmes...

— Voilà votre chambre — reprit-il en m'introduisant dans une grande pièce carrée. — C'est la meilleure de la maison, et le lit en est excellent. On vous apportera

votre souper tout à l'heure, et vous avez sur cette table tout ce qu'il faut pour écrire.

— Pour écrire ! Ah ! oui, ma lettre à mes amis... On pourra la venir prendre demain matin d'aussi bonne heure que l'on voudra.

— Permettez-moi maintenant de vous donner un avis Monsieur le comte — me dit Rodolphe — c'est que toute tentative d'évasion serait parfaitement inutile. Ces deux fenêtres donnent sur un précipice de cent cinquante pieds de profondeur ; cette porte, comme vous avez pu le voir, aboutit à la pièce que nous venons de quitter, laquelle n'a d'issue que le vestibule gardé nuit et jour. D'un côté vous vous rompriez infailliblement les os, de l'autre vous seriez pris comme un rat dans une souricière.

— Tout cela est bien tentant — répondis-je — je verrai à faire mon choix dans quelques jours ; pour le moment je ne suis pas encore décidé.

— Voulez-vous chasser demain au coq de bruyère ?

— Je vous remercie.

— Mais vous vous ennuierez ici ?

— Je ne m'ennuie jamais.

— C'est que je compte chasser moi-même, et il ne restera absolument au château que les hommes de garde dont la société est peu divertissante, je vous en préviens.

— Avez-vous des livres français ?

— Quelques-uns : les œuvres de votre Voltaire, par exemple.

— Bonsoir, Monsieur le comte.

— Monsieur le comte, à demain.

« Il sortit, et je restai seul pendant un quart d'heure environ.

« Je profitai de ce premier moment de liberté pour examiner les localités, et je reconnus bientôt que mon hôte ne m'avait pas trompé. Par une des fenêtres que j'ouvris, j'aperçus à la clarté de la lune le fameux précipice, dont je pus mesurer la profondeur à la faiblesse du murmure d'un torrent qui coulait à sa base. Les murs, soigneusement visités par moi, ne me laissèrent soupçonner aucune issue secrète. Le parquet semblait d'une seule pièce tant il était bien joint dans toutes ses parties, et les solives du plafond étaient à dix-huit pieds au-dessus de ma tête. Il aurait fallu pour les atteindre ramper comme une arraignée ou voler comme une mouche.

« Je fus interrompu dans mon inspection par l'arrivée d'une sorte de majordome, suivi de deux grands gaillards portant des plateaux. Le premier me salua jusqu'à terre, les deux autres posèrent leurs plateaux sur une table ronde couverte d'une nappe, qui occupait le milieu de l'appartement, puis tous les trois se retirèrent sans prononcer une parole.

« Ils m'avaient apporté un souper vraiment réconfortant, et dont voici le menu : une truite au bleu, un

morceau de venaison sur une sauce aux prunes fort appétissante, des écrevisses magnifiques, une salade dans laquelle la crème remplaçait l'huile, et une tarte garnie d'un mélange d'œufs, de lait caillé, de safran et de raisins de Corinthe; la tasse de lait n'avait pas été oubliée. C'était l'essentiel : vous saurez tout à l'heure pourquoi.

« Je soupai de bon appétit et avec un sentiment de satisfaction intérieure que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps. Une voix secrète me disait que cette affaire n'aurait rien de grave. et qu'elle me laisserait le souvenir d'une de ces aventures qu'on est si heureux d'avoir à raconter un jour. Décidé à ne pas imposer mon rachat à mes compagnons, alors que je n'avais pas encore vu la ravissante compagne du comte Rodolphe, je persistai, comme bien vous pensez, dans ma résolution; mais je voulus paraître en avoir changé aux yeux de mon hôte, et voici comment je m'y pris.

« J'avais eu, avant de quitter la France, une correspondance un peu plus tendre que de raison avec une femme de la cour, et c'était d'Escayrac qui portait mes lettres. Ces lettres étaient écrites comme si elles étaient pour lui, mais entre les lignes, que j'avais soin d'espacer autant que possible, j'ajoutais, en me servant de lait au lieu d'encre, tout ce que je voulais dire à la femme que j'aimais. Celle-ci présentait la lettre au feu, le feu faisait ressortir les caractères, et nous échangions ainsi des choses charmantes sans le moindre danger.

« Je fus donc convaincu qu'en écrivant à d'Escayrac

en lignes très-espacées. il comprendrait ce que cela voulait dire et qu'il présenterait ma lettre au feu; en conséquence je m'y pris comme je viens de vous le conter.

« Voici ce que je lui disais avec de l'encre:

« Mon cher ami, nous avions bien tort de nous moquer des terreurs de Johan, car je suis en ce moment entre les mains des brigands de la Pologne, de vrais brigands, ma foi, ayant de fort belles armes, de magnifiques chevaux, et ce qu'on appelle en France pignon sur rue, c'est-à dire un superbe château dans les bois. Leur chef, qui se nomme le comte Rodolphe, est un très-aimable gentilhomme, dont je serais charmé d'avoir fait la rencontre, s'il n'exigeait pas deux mille écus de Prusse pour me remettre en liberté. J'ai d'abord commencé par dire que je n'imposerais pas ce sacrifice à mes compagnons, que je les supplierais même d'envoyer le comte Rodolphe à tous les diables, dût-il me garder dix ans prisonnier; mais j'ai réfléchi depuis quelques heures, mon cher ami, et je viens te supplier de mettre tout en œuvre pour me tirer d'ici le plus vite possible. Je sens que j'y mourrais d'ennui, ce qui, pour un Français, est la plus horrible des morts. Retournez donc tous vos poches, et envoyez la somme demandée, par le retour du commissionnaire, si cela se peut. Le comte Rodolphe m'a engagé sa parole royale de bandit, qu'une fois cette rançon payée, non seulement je serais libre, mais encore que tous les habitants de Steding n'auraient plus rien à redouter de son voisinage. Sur



ce adieu, mon très-cher ; je vous serre à tous affectueusement les mains. »

« Voici maintenant ce qui était écrit entre ces lignes, que je supposais destinées à être lues par mon hôte.

« Trouvez un prétexte honnête, mes chers amis, mais gardez-vous d'envoyer l'argent qu'on vous demande avant quatre ou cinq jours. Le comte Rodolphe a pour femme ou pour maîtresse la plus ravissante créature que j'aie jamais vue, et je ne serais pas fâché de faire plus ample connaissance avec elle. Pour cela il faut que mon geôlier me croie très-impatient de quitter sa demeure, et que, vous, vous me fournissiez les moyens d'y rester. Le meilleur est d'ajourner le payement de la rançon, c'est ce que vous ferez pour m'obliger, je n'en doute pas. Ah ! monsieur le bandit, vous vous jouez à un officier Français ! Eh bien ! nous verrons !

« Adieu, mes chers amis : quelque chose me dit tout bas que je vous ferai honneur... mais, de grâce ! pas de mouvement généreux pour me tirer d'ici immédiatement. »

« Je venais de plonger ma plume dans mon lait pour tracer le dernier mot que je viens de vous citer, lorsqu'il me sembla reconnaître au fond de la tasse l'existence d'un corps dur et mobile. Dans la position où je me trouvais, la moindre chose étonne et on veut se rendre compte de tout. Je pris une cuiller que je promenai dans le fond de la tasse, et je ramenai presque aussitôt une amende.

« Le comte Rodolphe a des gens bien peu soigneux — pensai-je en laissant tomber l'amande sur la nappe — car j'avais écrit sur la même table qui venait de me servir pour mon souper.

« Mais qu'est-ce que cela signifie? — pensai-je ensuite — en remarquant tout à coup qu'un fil aussi fin qu'un cheveu entourait l'amande, comme pour empêcher les deux moitiés de sa coque de se disjoindre.

« Reprendre le fruit, couper le fil, qui était bien un magnifique cheveu blond, voir l'amande se séparer en deux et me montrer dans sa cavité un petit billet plié soigneusement, tout cela fut l'affaire d'une seconde.

« Je n'en mis pas beaucoup plus à déplier le billet qui contenait ceci en très-bon français :

« Si on vous propose encore d'aller demain à la chasse au coq de bruyère, faites-vous bien prier, mais finissez par accepter. Ce conseil vient d'un ami, peut-être même d'un complice.

« Ayez assez d'esprit pour croire que ceci n'est pas un piége. »

« Il va sans dire qu'aucune signature ne terminait ces lignes mystérieuses. Je les relus deux ou trois fois; puis j'avalai le papier, et je jetai par la fenêtre qui donnait sur le gouffre les débris de l'amande.

« Cela fait, je me couchai avec la résolution de me conformer à l'avis que j'avais reçu, et je ne tardai pas à m'endormir profondément.

« Quand je me réveillai il faisait grand jour. Je tirai ma montre de dessous mon chevet : elle marquait six heures et demie.

« Presque aussitôt la porte de ma chambre s'ouvrit, et le comte Rodolphe parut sur le seuil.

— Comment avez-vous passé la nuit ? — me demanda-t-il après s'être assuré que j'avais les yeux ouverts.

— A merveille ! mon lit était excellent et je n'ai pas entendu le moindre bruit dans votre château.

— Oh ! nous sommes des gens fort paisibles — reprit-il en souriant avec une douce ironie... — Avez-vous écrit à vos amis ? mon envoyé va partir.

— Ma lettre est sur cette table. Voulez-vous avoir la bonté de la prendre ?

— Eh bien ! avez-vous persisté dans la résolution de ne pas demander qu'on paye votre rançon ?

— Non : c'eût été méconnaître les cœurs de mes compagnons, et, en vérité, je n'en ai pas le droit, car ils se sont montrés parfaits pour moi en toute circonstance.

— Selon toute apparence, vous serez libre demain, et nous nous quitterons, j'espère, bons amis... Pourquoi, dès lors — continua-t-il après quelques minutes d'hésitation — ne viendriez-vous pas chasser le coq de bruyère avec moi ?

— Franchement, je ne m'en soucie pas... je suis

votre prisonnier, je ne veux pas avoir l'air de votre hôte.

— Vous ai-je donc maltraité ?

— Je ne dis pas cela, au contraire.

— Si vous n'avez pas encore fait cette chasse, elle vous intéressera, j'en suis sûr.

— Je n'ai pas la moindre curiosité.

— Vous vous ennuierez à mourir dans cette chambre.

— Comment ! est-ce que je n'aurai pas tout votre château pour prison ? Je vous donnerai ma parole d'honneur de ne pas chercher à en sortir.

« Il me regarda avec défiance, puis il passa à plusieurs reprises sa main sur son front comme un homme qui réfléchit avec anxiété.

— J'accepte votre parole — me dit-il enfin.

— Et moi je vous la donne — répondis-je en lui tendant la main. — A quelle heure comptez-vous partir pour la chasse au coq de bruyère ?

— Mais si vous n'y venez pas, j'ai bien envie de n'y pas aller.

— Quoi ! déjà de la défiance, et cela quand je viens de vous engager ma foi !

— Je crains de manquer aux devoirs de l'hospitalité.

— Voyons, comte Rodolphe, ne vous moquez pas de

moi, et avouez tout franchement que vous avez une raison quelconque pour ne pas me laisser ici en votre absence.

— Quelle raison puis-je avoir? — répondit-il d'un ton dégagé — pendant qu'il rougissait jusqu'au blanc des yeux. Mais puisque vous m'en supposez une, j'irai à cette chasse sans vous.

« Et il sortit après m'avoir assuré brièvement que je pourrais parcourir son château depuis les combles jusqu'à la dernière sentinelle.

« Moi, je sautai hors de mon lit, et je m'habillai quatre à quatre.

« Vingt minutes après, j'étais dans la grande salle où l'on m'avait introduit la veille. Le comte Rodolphe s'y trouvait aussi, et près de lui sa belle compagne.

« Je fis le mouvement de me retirer, comme un homme bien élevé qui craint d'être indiscret.

— Vous pouvez rester — me dit le comte — madame et moi, nous allons partir pour la chasse.

— Je comprends — lui dis-je avec un air moqueur — car j'avais parfaitement deviné tout ce qui se passait.

— Si vous voulez nous accompagner, il en est temps encore — me répondit-il avec embarras.

— Ah! que vous êtes tenace quand vous voulez une chose! Eh bien! j'accepte pour en finir, si madame veut le permettre.

« La jeune femme s'inclina ; le comte Rodolphe fit une mine de l'autre monde.

— Nous allons déjeuner — me dit-il ; — voulez-vous être des nôtres, ou préférez-vous qu'on vous serve, comme hier, dans votre appartement ?

« Je fis la réflexion que si je le quittais un seul instant, il profiterait de mon absence pour faire rester au château sa belle compagne, qu'il n'emmenait évidemment que pour ne pas nous laisser dans le même lieu.

— Je ne vous quitte plus — lui dis-je : — vous avez voulu m'avoir, vous me subirez.

« Il appela un nom quelconque ; un domestique vint ; il lui parla dans une langue que je ne connaissais pas.

— J'ordonne — dit-il — qu'on vous prépare un de mes meilleurs chevaux. Le vôtre doit encore avoir besoin de repos, et nous avons près de deux lieues à faire pour arriver au canton où se tiennent les coqs de bruyère.

« Pendant cette petite conversation, la femme avait paru d'une indifférence complète. La main gauche appuyée sur la tête d'un énorme lévrier blanc assis à son côté, elle me représentait plutôt une apparition qu'un personnage réel, et cependant il n'y avait aucune affectation dans son calme.

« Nous passâmes dans la salle à manger.

« Dix minutes après nous franchissions le pont-levis,

le comte Rodolphe, sa compagne et moi, tous les trois à cheval.

« Nous devions trouver du monde au rendez-vous.

« La route que nous prîmes pour y aller, me sembla, dès la sortie du château, s'enfoncer dans une toute autre direction que celle que nous avions suivie la soirée précédente. Elle traversait aussi des bois sauvages et pittoresques, que je jugeai, à l'inspection du sol, devoir être de véritables marécages pendant la mauvaise saison. Mes compagnons marchaient silencieux, tantôt en avant de moi, tantôt à mon côté, suivant les dispositions du terrain ; mais que ce fût l'un ou l'autre, ils ne paraissaient pas tentés de lier conversation avec moi. Cette taciturnité, de la part du comte Rodolphe, me paraissait assez naturelle ; mais je ne pouvais me l'expliquer chez sa compagne, que je supposais l'auteur du billet mystérieux de la veille, et qui aurait dû profiter d'une conversation insignifiante pour me le donner à entendre, avec cette finesse dont les femmes les plus simples ont le secret.

« Rien ne me mit donc sur la voie, de sorte que je dus être bien surpris, comme vous le verrez tout à l'heure.

« Nous venions de descendre une pente assez rapide, et nous en avions une beaucoup plus douce à remonter, à l'extrémité d'une espèce de ravin au milieu duquel nous nous trouvions, lorsque mon compagnon, qui cheminait en avant avec la belle inconnue, se retourna brusquement sur sa selle et me demanda si j'avais quel-

ques notions sur la manière de chasser le coq de bruyère.

« Je lui dis que non, et c'était la vérité, car je n'avais jamais prêté la moindre attention à tout ce qu'on débitait autour de moi sur ce sujet, depuis que j'étais en Allemagne.

— Eh bien ! — reprit Rodolphe toujours tourné sur sa selle et par conséquent n'ayant plus l'œil sur sa compagne — il faut de toute nécessité que je vous mette succinctement au courant de ce que vous aurez à faire, car sans cela vons nous gêneriez sans aucun agrément pourvous.

— Je vous écoute, et je tâcherai de retenir tout ce que vous me direz.

« Je fis cette réponse avec une certaine distraction, car je venais de rencontrer le regard de la belle inconnue attaché sur moi d'une façon très-significative. Il semblait me dire : *Soyez bien attentif à tout ce qui va se passer*.

— Le coq de bruyère est le plus passionné de tous les oiseaux, aussi est-ce toujours dans la saison de ses amours qu'on le chasse, parce qu'alors il est tout à fait indifférent au sentiment de sa propre conservation. Quand il chante, ce qui est une de ses manières d'aimer, et il chante beaucoup, on peut l'approcher facilement, car alors il ne voit et n'entend rien de ce qui se passe autour de lui ; donc...

« La bruyante détonation d'une arme à feu, à l'ins-

tant répétée vingt fois par les échos de ces solitudes, interrompit le comte. Il se remit brusquement en selle, soupçonnant sans doute quelque trahison ; mais au même moment son cheval s'abattit comme si la foudre l'avait frappé, et Rodolphe se trouva engagé sous lui.

— Suivez-moi ! — s'écria la jeune femme en lâchant la bride à sa monture et en me montrant d'un air de triomphe un pistolet qu'elle tenait dans sa main droite.

« Vous pensez que je ne me fis pas prier pour obéir à cet ordre, que je considérais comme un commencement de délivrance, et en quelques secondes je fus à côté de ma belle libératrice. Nos deux chevaux s'excitant alors mutuellement, nous arrivâmes avec une rapidité merveilleuse en haut de la pente dont je vous ai parlé tout à l'heure.

— Arrêtons-nous une seconde ici pour étudier notre route — me dit la jeune femme. — Ah ! tant mieux — continua-t-elle — il ne s'est pas fait de mal en tombant, car le voilà qui essaye de nous suivre à pied.

— Puis-je savoir...

— Qui vous a délivré, n'est-ce pas ? — interrompit la belle inconnue. — Que vous importe, puisque vous êtes libre ? Ah ! — continua-t-elle avec une adorable coquetterie — vous redoutez peut-être le fardeau de la reconnaissance.

— Ah ! madame, quelle injure !

— Trêve de fadeurs, monsieur le comte, je les déteste,

je vous en avertis... D'ailleurs, nous n'avons pas une minute à perdre — ajouta-t-elle — car dans deux heures toute son armée sera en campagne, et dès ce soir il viendra assiéger Steding dans la pensée que vous vous y êtes réfugié avec moi. Au galop! au galop!

« Et elle repartit comme un trait en tournant brusquement sur sa gauche : j'avais déjà calculé que Steding devait être dans cette direction.

— Ne craignez-vous pas sa vengeance pour vous-même? — demandai-je à ma libératrice tout en galoppant à côté d'elle.

« Elle sourit dédaigneusement, puis elle me dit :
— Il m'aime trop. »

— Mais la jalousie...

— Pourquoi serait-il jaloux.

« Pris en flagrant délit de fatuité, je fus un peu honteux de cette maladresse, de sorte que je gardai le silence pendant quelques minutes.

« Nous galopions toujours avec une rapidité extrême, malgré les difficultés quelquefois très-sérieuses du terrain. Tantôt il fallait monter ou descendre des côtes presque perpendiculaires, tantôt il fallait escalader des rochers qui coupaient transversalement la route que nous suivions. Quelquefois nous courions sur une arène sablonneuse comme les steppes de la veille, le moment d'après nous rencontrions un sol tourbeux où nos chevaux enfonçaient jusqu'au ventre. Rien n'arrê-

tait ma belle libératrice, dont je pouvais admirer à chaque minute l'adresse, la grâce et l'intrépidité. Elle s'élançait sur les obstacles comme un cheval de pur sang, et elle souriait au danger avec un enivrement extraordinaire. Un peu consolé de ma gaucherie, et enhardi d'ailleurs par la solidarité de notre entreprise, j'avais fini par me mettre à mon aise avec elle, et je m'étais alors aperçu qu'it n'y avait rien dont elle fît plus de cas que de la franchise et de l'abandon. Cette découverte une fois faite, notre conversation fut beaucoup plus piquante, comme vous allez pouvoir en juger.

— Serons-nous bientôt arrivés ? — demandai-je à la belle inconnue.

— Le temps vous paraîtrait-il déjà long ? — répondit-elle avec dépit.

— J'avoue qu'il me tarde beaucoup d'être de retour à Steding — repris-je aussitôt.

— Est-ce pour me présenter à vos amis cemme une de vos conquêtes.

— Non, mais c'est parce que j'ai hâte de vous défendre comme ma libératrice. Ne m'avez-vous pas parlé d'un siége à soutenir dès ce soir ?

« Elle rougit beaucoup, et il me sembla que son regard en se tournant vers moi pour me remercier de ma phrase chevaleresque, avait quelque chose de tendre dont je ne m'étais pas encore aperçu.

« Nous gardâmes tous deux le silence pendant quel-

ques minutes, comme il arrive toujours quand une conversation, d'abord insignifiante, va prendre tout d'un coup de l'intérêt.

« Je compris que celui qui recommencerait le premier à parler aurait un avantage marqué sur l'autre, et que cet avantage serait d'autant plus grand que la question qu'il ferait serait plus délicate.

— Comptez-vous rester longtemps à Steding, Madame? — dis-je en m'inclinant avec respect pour atténuer l'impertinence de ma curiosité.

— Nous n'y sommes pas encore arrivés, et rien ne m'oblige à vous y conduire — me répondit-elle. — Mais, en vérité, monsieur, vous êtes d'une indiscrétion...

— Que notre situation réciproque autorise parfaitement, madame — interrompis-je : — une femme qu'on enlève a le droit de savoir ce qu'on veut faire d'elle; un homme enlevé ne serait-il pas dans le même cas?

— De sorte que vous voulez savoir quand vous serez délivré de ma présence...

— Non, mais je désire être rassuré sur la durée de mon bonheur.

— Ah! çà, que vous imaginez-vous donc? — s'écria-t-elle avec une impatience dont il ne me parut pas que je dusse m'alarmer; car ma belle interlocutrice avait toutes les peines du monde à prendre la physionomie d'une personne irritée.

— Ce que je m'imagine? mais il me semble que vous devez le savoir aussi bien que moi, madame?

— N'importe — reprit-elle vivement — je voudrais juger par moi-même jusqu'où peut aller l'insolence d'un Français.

— Vous l'ordonnez?

« Elle fit un geste impératif dont aucune parole n'aurait pu égaler l'énergie.

— Eh bien! madame — dis-je en prenant un air aussi modeste que possible — je pense qu'une femme ne se dévoue guère pour sauver un homme qui lui est indifférent.

— Je ne vous connaissais pas.

— Raison de plus.

— Voilà la première chose modeste que vous m'ayez dite.

— Mettez-vous à ma place, Madame — repris-je aussitôt. — Tenez, par exemple, que penserez-vous de moi quand je me serai fait tuer pour vous défendre?

— Je penserai que vous êtes reconnaissant — répondit-elle avec malice.

— Ce serait bien mal connaître le cœur humain.

— Eh bien! je penserai que vous êtes assez fou pour m'aimer.

— Donc, puisque vous avez risqué votre vie

pour me sauver, je dois... je peux me permettre de supposer...

— Que je suis folle aussi — interrompit-elle. — Je conviens que les apparences sont contre moi; mais ne vous y fiez pas trop.

« Et en disant ces mots, elle me tendit la main que je portai avec un mouvement passionné à mes lèvres : nous galopions en ce moment côte à côte dans un sentier où deux daims n'auraient pas été trop à l'aise.

« Il y eut encore un silence assez long, et, comme la première fois, ce fut moi encore qui le rompis.

— Vous savez — dis-je à ma belle compagne, que vous aller tomber à Steding au milieu d'une troupe de vauriens fort aimables, fort galants, et on ne saurait moins scrupuleux.

— Je sais cela parfaitement et ne m'en inquiète guère; l'apprentissage que j'ai fait m'a enhardie.

— Vous ne comparez pas, j'espère, mes amis, aux compagnons de votre...

— Ce serait leur faire beaucoup d'honneur, — interrompit-elle — si j'en crois ce que vous venez de me dire d'eux.

— Il y a un moyen sûr de les obliger à vous respecter — repris-je un peu inquiet de sa confiance en elle-même.

— Et lequel, je vous prie?

— C'est de leur laisser croire que vous m'aimez.

« Elle partit d'un éclat de rire qui eût fait honneur à une coquette de Paris.

— Avez-vous toujours respecté les femmes de vos amis? — me demanda-t-elle ironiquement.

— Leurs femmes, non; mais leurs maîtresses, oui.

— Vous êtes le plus grand casuiste d'immoralité que je connaisse — dit-elle; — et je suivrai peut-être votre avis.

« Elle ne me tendit pas la main, cette fois, mais elle me permit de passer mon bras gauche autour de sa taille souple et déliée, et elle souffrit que nous galopassions pendant quelques minutes dans cette attitude plus que familière.

« Questionner cette ravissante créature sur son rang, sur sa position, et surtout sur la nature des liens qui l'unissaient au comte Rodolphe, ne m'eût pas semblé délicat, sans compter que c'eût été la plus insigne des lourdes maladresses, car il ne faut jamais embarrasser la femme à laquelle on désire plaire. La plus bégueule nous permet d'effaroucher sa pudeur, la moins digne ne saurait tolérer qu'on la blesse dans son amour-propre. La nature humaine est ainsi faite, il en faut bien prendre son parti. J'en étais donc réduit aux conjectures et par conséquent aux incertitudes. A en juger par l'élégante pureté avec laquelle la belle inconnue parlait français, elle avait dû recevoir une très-bonne

éducation, et une de mes suppositions fut que j'avais affaire à une de ces gouvernantes de bonnes maisons que la France disperse sur toutes les parties du globe, pour y enseigner des choses qu'elles savent en général fort mal, et y importer la coquetterie parisienne qu'elles pratiquent en revanche fort bien. Cependant le costume oriental de la veille, le type aristocratique du visage de ma libératrice, et quelque chose d'impératif dans ses manières, combattaient cette idée, et je me mis à en chercher une autre. Je passai tout en revue, depuis la possibilité d'une fille de prince souverain, enlevée au toit du palais de ses pères, jusqu'à une marchande de modes de Vienne ou de Berlin jetée, par les hasards de sa destinée, dans le château-fort d'un chef de voleurs; mais je ne pus m'arrêter à rien d'une manière positive, de sorte que je me résolus à procéder de nouveau par la voie des questions plus ou moins directes, en dépit de mes projets de réserve.

« Je vous ai dit que nous galopions côte à côte, mon bras gauche passé autour de la taille de la belle inconnue, depuis quelques minutes.

« J'allais, ma foi! lui demander tout bonnement qui elle était, lorsqu'elle me dit la première :

— Comme vous êtes rêveur depuis un moment! En seriez-vous déjà à regretter votre délivrance et à prévoir les conséquences qui peuvent en résulter?

— Je suis si heureux du présent — répondis-je — que je ne vois plus le passé et que je ne songe plus à l'avenir.

— Ceci n'est qu'une phrase assez bien tournée — reprit-elle vivement en se dégageant par un mouvement plein de grâce et de souplesse, de mon étreinte — je vous préviens, monsieur le comte, que les femmes de mon pays ne se payent pas de cette monnaie-là.

— Et peut-on savoir de quel pays vous êtes.

« Je fis cette question avec maladresse, car j'y mis une affectation d'indifférence qui ne pouvait pas être sincère : ma compagne ne s'y trompa pas.

— Pourquoi ne pas me dire tout simplement que vous grillez du désir de savoir qui je suis, au lieu de me le demander avec cette insouciance mal déguisée? — répondit elle en me lançant un regard d'affectueuse malice. — Tenez, quand on n'est pas le plus fin, il n'y a rien de plus habile que d'être le plus droit. Il est vrai qu'avec moi l'un n'est pas plus facile que l'autre, et...

— Eh bien! — interrompis-je avec le plus d'abandon possible — c'est vrai, je voudrais beaucoup savoir qui vous êtes.

— Quoi! — répliqua-t-elle aussitôt — le hasard met sur votre chemin le courage, la beauté, la... (elle hésita un moment) le dévouement — continua-t-elle — et vous voulez encore savoir autre chose ! Et vous ne prévoyez pas qu'il peut y avoir une multitude de raisons pour moi de cacher qui je suis ! Songez donc d'où je viens; réfléchissez un peu où je vais. Votre curiosité, convenez-en, n'a pas d'autre but que de chercher à s'assurer jusqu'à quel point votre vanité peut être satisfaite.

— Vous me calomniez encore une fois, répliquai-je avec embarras — car j'avouerai qu'elle avait rencontré juste.

— Je ne vous calomnie pas — riposta-t-elle à son tour avec un mélange de vivacité et de tristesse. — Vous vous êtes dit : *Évidemment, ceci est une aventure pour moi. Voyons, puis-je en être flatté ?*

— Ce n'est pas précisément cela... — balbutiai-je.

— C'est peut-être encore moins agréable pour moi... Mais peu importe ! Quand on a fait une sottise, il faut savoir en supporter les conséquences. Je vous dirai qui je suis.

— Je n'ai plus envie de le savoir, et je vous supplie de ne pas me le dire.

— Bah ! si je vous écoutais, vous prendriez un détour que vous croiriez bien ingénieux, et vous reviendriez à la charge avant dix minutes : je préfère donc m'exécuter dès à présent.

« Et, en parlant ainsi, elle se pencha vers moi comme s'il y avait eu là quelqu'indiscret pour l'entendre, et elle me glissa dans l'oreille un nom qui me fit bondir sur ma selle ; un nom magnifique, un des plus grands noms de l'Allemagne, ma foi !

« J'ôtai mon chapeau et je m'inclinai avec une respectueuse galanterie.

— Ne me saluez pas si bas — me dit-elle tendrement

et mélancoliquement. — La hauteur de la position ne sert qu'à mesurer la profondeur de la chute quand une fois on est tombé. J'ai quitté un bon et honnête mari pour m'attacher à la destinée d'un homme qui peut finir demain comme un criminel ; et aujourd'hui j'abandonne cet homme qui m'adore, qui brûlerait le monde pour me faire cuire un œuf, parce que j'ai été assez folle pour m'intéresser à un fat, dont l'unique préoccupation, depuis que je me suis dévouée à son salut, est de savoir si je suis digne d'amuser les loisirs d'un gentilhomme français !

— Vous avouez donc — m'écriai-je...

« Elle haussa les épaules et me saisit la main avec un mouvement passionné.

— Mes aveux n'ajoutent rien à l'évidence des faits — dit-elle — et je m'étonne que vous en ayez eu besoin. Réfléchissez donc, étourdi Gaulois — continua-t-elle. — Si je me suis enfuie avec vous, ce n'est pas pour faire de l'héroïsme en faveur d'un prisonnier qui eût été libre demain peut-être, grâce à l'argent de ses amis ; et si ce n'est pas ce sentiment-là qui m'a inspirée, que pensez-vous que ce soit ?...

— C'est ce que je voulais vous faire dire ! — interrompis-je. — Vous êtes adorable !

— Et, vous, vous êtes absurde de ne pas savoir, ou d'avoir oublié, qu'une parole, coûte bien plus à une femme qu'une action : ce n'est pas ce que j'avais entendu dire de vos compatriotes en général, et de vos compagnons en particulier.

— Que voulez-vous ? — répondis-je. — Il y a déjà un mois que nous sommes en Allemagne... On finit par se rouiller.

« Pendant toute cette conversation, que je viens de vous rapporter avec la fidélité de ces souvenirs qui ne s'effacent jamais, parce que la pensée en ravive toujours le coloris, pendant toute cette conversation — dis-je — nous n'avions pas un seul instant cessé de galoper avec la rapidité du moment de notre fuite, et la vigueur de nos deux montures ne donnait aucun signe d'épuisement prochain. Le pays avait le même aspect sauvage et désert ; les routes à peine tracées ne nous montraient aucun être vivant ; nulle habitation, quelle qu'elle fût, ne lançait vers le ciel ces jets de fumée qui annoncent la présence des hommes. Nous avions dû faire un chemin énorme, à en juger par la vitesse fantastique de notre marche, et cependant rien ne m'indiquait que nous dussions arriver bientôt. Au surplus, je ne m'en inquiétais plus guère : l'heure présente avait tant de charme, que j'en étais presqu'au point de redouter un changement de situation. Quant aux questions, j'étais décidé à n'en plus faire qu'une seule à ma belle amie : il s'agissait de la prier de me dire quel nom je devais lui donner à Steding.

« Je me risquai, et elle répondit :

— Au fait, vous avez raison ; il est vraiment par trop ridicule que vous ne sachiez pas comment m'appeler. Eh bien ! je me nomme Aurore.

— La comtesse Aurore ? — repris-je.

— Non, Aurore tout simplement... Mais écoutons! — ajouta-t-elle aussitôt d'une voix qui annonçait une subite révolution dans sa pensée...—il se passe à coup sûr, près d'ici, quelque chose d'extraordinaire...

« Et elle arrêta brusquement son cheval pour mieux écouter; je fis comme elle.

— Je ne me suis pas trompée — dit-elle.— J'entends un bruit lointain de tambours.

— Serait-ce déjà la troupe du comte Rodolphe qui gagnerait Steding par une autre route?

— Des voleurs marchant au son du tambour! — s'écria-t-elle en poussant un éclat de rire de jeune fille. — C'est absolument comme si vous alliez à un rendez-vous d'amour avec un collier de grelots. Il n'y a qu'un Français qui puisse avoir de ces idées-là.

« Je ris aussi de ma sottise, et Aurore reprit :

— Ces tambours sont ceux d'une troupe régulière. Je parierais qu'on envoie des forces contre ce pauvre Rodolphe... Si j'avais pu prévoir cela, je ne l'aurais pas quitté. Enfin, c'est fait! Au galop, cher comte! Il ne nous faut plus maintenant qu'une demi-heure environ pour arriver à Steding.

— Je ne suis plus pressé — répondis-je.

— Autre sottise ou autre hypocrisie! Vous devez être pressé, je le suis bien, moi!...

— Et elle repartit à toute bride.

— Décidément — pensai-je — je ne suis qu'un ni-

gaud auprès de cette femme. Elle commence à me faire peur, et il serait possible que le comte Rodolphe ne se donnât pas pour la ravoir autant de peine qu'elle le suppose.

« Bientôt nous entrâmes dans une large et longue avenue, que je reconnus pour une de celles qui aboutissaient à Steding, dont j'aperçus le château dans l'éloignement.

« Aurore arrêta de nouveau son cheval.

— Nous sommes arrivés — me dit-elle en me montrant le vieux manoir de Steding du bout de sa cravache. — Je puis, si vous le voulez, vous quitter maintenant.

— Quelle folie ! — m'écriai-je.

— J'ai des remords depuis que ce bruit de tambours est arrivé à mon oreille.

— Je ne vous comprends pas.

— Ce sont, je vous l'ai déjà dit, des troupes en marche pour aller encore une fois attaquer le pauvre Rodolphe. Eh bien je le connais : au désespoir de ma fuite, il n'aura pas l'énergie et la présence d'esprit nécessaires pour se défendre : il sera vaincu, ou ses compagnons, dans la pensée qu'il les trahit, le mettront à mort pour lui nommer un successeur. J'ai fait une action indigne,

« Tout en parlant ainsi, elle avait remis son cheval en mouvement, et nous approchions de Steding.

« Dix minutes après, nous franchissions le pont-levis et nous entrions dans la cour du château.

« Bientôt mes compagnons accoururent. Il n'y avait pas une heure qu'ils étaient en possession de ma lettre dont ils n'avaient pas lu la partie mystérieuse, et le messager du comte Rodolphe n'avait pas encore quitté le château, avec les deux mille écus de France qu'on venait de lui compter pour ma rançon.

« Je vous laisse à penser, quelles furent la joie et la surprise de tous, en me revoyant en aussi belle compagnie; il y eut vraiment là un de ces coups de théâtre dont la relation est presque impossible à bien faire. Je n'oublierai surtout jamais l'air de stupéfaction de l'envoyé du comte Rodolphe. Ce pauvre diable ne pouvait en croire ses yeux, et je suppose en outre qu'il n'était plus aussi sûr de pouvoir emporter ses deux mille écus.

« Il va sans dire que ceci ne fut un doute que pour lui, car aucun de nous n'eut un seul instant la pensée que ma fuite, dans les circonstances où elle s'était faite, dût nous dispenser du payement de ma rançon. J'ai même idée que mes amis, en contemplant la merveilleuse beauté d'Aurore, firent la réflexion qu'un supplément de prix était dû au comte Rodolphe. Toutefois personne n'en formula la proposition, et l'envoyé du comte partit comme il eût fait si je n'étais pas revenu avant son départ.

« Castellane, qui était notre maître des cérémonies, appela la femme de charge, et lui ordonna de conduire

Aurore dans la chambre d'honneur du château et de se tenir à ses ordres.

« Aurore sortit, et je pus alors conter à mes compagnons tout ce qui s'était passé, sans leur dissimuler la possibilité d'avoir un siége à soutenir contre le comte Rodolphe.

— Un siége! — s'écrièrent-ils unanimement — mais c'est délicieux! Bravo, Foudras! sans toi nous périssions d'ennui ici.

— Cependant, Messieurs — repris-je — il serait peut-être délicat à moi de m'éloigner avec le prétexte de la guerre que vous allez avoir à soutenir... il n'est pas juste...

— Que nous ayons les charges sans les bénéfices! — interrompirent-ils avec la même unanimité. — Fi le vilain jaloux, qui a peur qu'on ne se batte pour la femme qu'il aime! En vérité, tu mériterais...

— Je vous jure, mes bons amis, que je suis parfaitement sincère — interrompis-je à mon tour avec toute l'énergie dont je fus capable; — mais vous conviendrez qu'après vous avoir demandé des sacrifices d'argent, il ne serait pas convenable à moi d'exiger encore de vous...

— Quoi? — reprirent-ils vivement : — que nous nous battions pour défendre ta maîtresse; une admirable créature qui a généreusement exposé sa vie pour te tirer d'un mauvais pas! Mais tu veux donc que nous nous déshonorions aux yeux de ces bandits? Cela ne

sera pas! Si tu battais en retraite, se serait une honte pour nous tous, parce que l'on ne manquerait pas de dire que nous n'avons pas voulu prendre fait et cause pour un des nôtres.

— Comment! vous attachez tant de prix à l'approbation de voleurs de grand chemin! — m'écriai-je.

— Ces gens-là ont quelquefois de sublimes délicatesses sur le point d'honneur — dit Sainte-Aldegonde.

— Quand on dédaigne l'estime des coquins, on en arrive bientôt à se passer de celle des honnêtes gens, — reprit Maillé.

— Nous représentons en Allemagne la galanterie et la valeur française! ne l'oublions pas, Messieurs — ajouta aussitôt Contades.

— Mettons à l'instant même le château en état de défense, afin d'être prêts à tout événement.

« Ces dernières paroles furent prononcées par d'Esclignac, et un tonnerre d'applaudissements, une explosion de bravos les accueillirent ; on eût dit qu'il s'agissait de défendre la dernière place de la monarchie.

— Vraiment, Messieurs — repris-je à mon tour quand tout cet enthousiasme fut calmé, dans l'expression du moins, — je suis confus de tant de bruit, de tant d'embarras. Ce serait à moi seul de porter la responsabilité de toute cette affaire, dont...

— Sois tranquille, nous t'en laisserons la plus grosse

part; tu auras le droit de choisir les postes les plus exposés; tu peux même déjà, si tu tiens bien à mettre ta conscience en repos, partir pour aller à la reconnaissance de l'ennemi...

« Tout cela me fut dit à bâtons rompus, l'un achevant la phrase de l'autre, par tous mes compagnons : je leur coupai la parole avec fermeté.

— Messieurs — dis-je — vous êtes charmants; mais vous me permettrez de vous faire observer que vous exercez une véritable tyrannie à mon égard. Si je m'obstinais à rester près de vous, je comprendrais très-bien que vous crussiez votre honneur intéressé à me défendre ; mais si je juge à propos de vous donner cette peine, aucun de vous n'a le droit de m'empêcher de partir, et d'emmener avec moi une personne qui a eu sans doute ses raisons pour s'attacher à ma destinée.

— Il montre le bout de l'oreille ! — s'écrièrent tous mes amis.

— Ne l'avez-vous pas montré aussi un peu ? — repris-je aussitôt. — Je ne suis pas la dupe de votre ardeur chevaleresque, mes bons amis. Au surplus — continuai-je — il est fort douteux que l'attaque dont je vous ai parlé ait lieu; ainsi tout devra se borner de notre part à quelques précautions pour mettre le château de Steding à l'abri d'un coup de main.

« Alors je rapportai à mes compagnons cette circonstance de ce bruit de tambours que nous avions entendu, ajoutant que l'opinion d'Aurore était qu'il annonçait la

marche d'un corps de troupes régulières, envoyé contre le comte Rodolphe.

« Toutes les figures s'allongèrent subitement, et avec la mobilité française mes compagnons passèrent de l'enthousiasme et de l'activité, à l'indifférence et à l'apathie. Si, dans ce moment, le comte Rodolphe fût arrivé avec vingt-cinq hommes, il aurait eu meilleur marché de nous que dix minutes plus tôt avec cinq cents.

— Comme c'est mal de nous avoir fait venir ainsi l'eau à la bouche ! — murmurèrent mes amis. — Foudras, tu nous revaudras celle-là.

— Messieurs, je proteste contre toute intention que vous pourriez me supposer d'avoir voulu m'amuser à vos dépens. Le hasard a tout fait, je vous jure ; et pour vous donner une preuve de ma bonne foi et de ma confiance en votre loyauté, je prends l'engagement de rester ici avec Aurore, tant que ma présence ne pourra pas vous attirer de méchantes affaires. Il me semble que maintenant, avec la meilleure volonté du monde, vous ne pourrez plus m'accuser de jalousie.

« A la rigueur ils l'auraient pu encore — continua mon cousin : — il eût suffi pour cela de réfléchir qu'en m'offrant à demeurer à Steding tant que tout y resterait calme, j'avais calculé qu'il me serait facile alors de surveiller *mes intérêts privés.*

« Personne ne fit cette réflexion fort heureusement, et la bonne harmonie n'ayant pas tardé à se rétablir,

on put aviser avec calme à ce qu'il y avait à faire pour éviter du moins une surprise.

« On appela l'intendant du comte de Stelling, ses gens et les nôtres, Johan le piqueur, et l'on tint une espèce de conseil de guerre, pendant lequel je m'échappai pour aller rejoindre Aurore.

« Je la trouvai mélancolique et presque abattue. L'idée qu'elle avait abandonné le comte Rodolphe au moment d'une attaque dont elle ne doutait pas; la crainte plus pénible encore d'être accusée par lui d'avoir été dans le secret de cette agression, et de s'être soustraite par la fuite aux dangers qui en seraient l'inévitable conséquence; un pressentiment vague que le caprice qu'elle sentait pour moi ne serait pas de longue durée et aurait un triste réveil, toutes ces choses dont elle me dit une partie et dont je devinai le reste, l'avaient complètement changée en quelques instants.

« Je fis tout ce qui dépendait de moi pour lui remonter le moral, et la vérité m'oblige à dire que j'en vins à bout. Après deux heures de conversation, elle avait repris toute sa gaîté et une grande partie de sa résolution.

« J'ai toujours eu pour principe que les amoureux qui sont assez fous pour parler de l'avenir, creusent par avance la fosse où ils doivent ensevelir leur amour.

« Il va sans dire que je ne m'occupe pas ici de ces grandes passions qui bravent l'oubli, survivent à l'ba-

sence, et sont plus indestructibles à mesure que le vulgaire qui les juge, les croit plus près de leur fin.

« Comme ce n'était pas là le cas entre Aurore et moi, il ne fut pas même question entre nous du lendemain. Le moment présent était rempli de douceur; la journée avait encore quelques heures à vivre; le soir apparaissait à sa suite, ayant une suite lui-même : il me semblait que c'était assez pour mon bonheur... si j'avais réfléchi, j'aurais peut-être fini par trouver que c'était beaucoup trop.

« La nuit s'écoula paisible, c'est-à-dire que nous n'eûmes pas même la plus petite alerte. Des paysans, envoyés à la découverte, rapportèrent que tout était calme dans les bois environnant Steding, jusqu'aux frontières de la Pologne, mais l'un d'eux affirma avoir entendu une vive fusillade dans la direction du nord : cette circonstance, dont je ne jugeai pas à propos de faire part à Aurore, nous parut une nouvelle garantie de tranquillité pour nous, car Rodolphe, obligé de se défendre, ne devait pas songer à nous attaquer.

« Le lendemain, vers midi, Aurore et moi, tendrement appuyés l'un sur l'autre, nous parcourions lentement les allées sinueuses d'un ravissant petit parterre situé près du pont-levis du château ; un massif de lilas nous dérobait à tous les regards, lorsque le bruit du galop rapide de plusieurs chevaux arriva distinctement à nos oreilles.

— C'est Rodolphe! — s'écria-t elle en se serrant

contre moi. — Rentrons vite au château sans être vus, si c'est possible.

« La disposition du terrain nous le permettait : en moins d'une minute nous fûmes dans la cour intérieure où je donnai l'alarme.

« Aurore et moi, nous nous rendîmes en toute hâte à la salle à manger, dont les fenêtres donnaient sur le pont-levis.

— C'est bien lui — me dit-elle après avoir regardé avec précaution entre deux rideaux de damas rouge. — Son second lieutenant et un de ses gardes l'accompagnent... Ah ! mon Dieu ! — s'écria-t-elle — il a le visage couvert de sang ! ses habits sont en désordre ! il est blessé ! vaincu ! en fuite ! Mon ami, je vous en conjure, laissez-moi courir à lui ! dût-il me tuer, je veux le rejoindre.

« Je calmai Aurore en lui promettant de ne pas m'opposer à son généreux dessein, si j'avais la preuve que Rodolphe n'eût pas la pensée de se venger d'elle.

— Il en a bien le droit — murmura-t-elle tendrement, et...

« Elle n'acheva pas : Rodolphe avait agité un mouchoir blanc, suivant l'usage des parlementaires.

« Castellane s'avança sur le bord du fossé, et la conversation que je vais rapporter commença.

— Que désirez-vous, Monsieur ? — demanda Castellane.

— Savoir si le comte de Foudras-Courcenay est de retour ici.

— Oui, depuis hier dans l'après-midi.

— Je voudrais avoir un moment d'entretien avec lui, hors du château, ou dans l'intérieur, à son choix.

— Je vais lui faire part de votre demande.

« J'avais tout entendu, et Castellanne me trouva venant à sa rencontre avec Aurore.

— Que veux-tu faire? — me dit-il.

— Le recevoir — répondis-je. — Madame va se retirer dans son appartement, et moi je vais l'attendre dans notre grand salon.

— Faut-il lui faire quitter ses armes?

— Fi donc! je me bornerai à déposer les miennes. Il peut venir quand il voudra.

« Aurore me remercia par un serrement de main énergique et passionné, puis elle courut s'enfermer dans sa chambre, pendant que je me rendais au salon.

Cinq ou six minutes après, Rodolphe et moi nous étions en présence.

— Monsieur le comte — s'écria-t-il dès qu'il fut entré — pouvez-vous me jurer par tout ce qu'il y a de plus sacré pour un gentilhomme, que ce n'est pas elle

qui m'a vendu? Si j'obtiens cela de vous, je lui pardonnerai tout, même de m'abandonner à mon malheureux sort.

— Je vous fais ce serment, comte Rodolphe! — répondis-je chaleureusement en posant ma main sur mon cœur — et la pensée que vous pouvez porter une semblable accusation contre elle la met au désespoir. Mais que vous est-il arrivé? Cette suite si peu nombreuse, ce désordre de vos vêtements, ces blessures sur votre visage...

— J'ai été surpris au milieu d'une grande douleur, et je n'ai pas su la dominer pour me défendre avec intelligence... J'ai été vaincu! mon château a été pris! mes compagnons sont morts ou en fuite! le bourreau de Breslau peut aiguiser son glaive...

« Je lui pris la main et lui demandai ce que nous pourrions faire pour lui.

— Rien — me répondit-il avec une mélancolique douceur. — Vous m'assurez qu'elle ne m'a pas vendu, je ne voulais pas en savoir davantage.

« En ce moment la porte s'ouvrit brusquement, et Aurore que je croyais renfermée dans se chambre, se précipita aux genoux de Rodolphe.

— Grâce! grâce! — s'écria-t-elle en embrassant les genoux du comte. — Je viens partager votre sort! mourir avec vous s'il le faut! je ne vous ai pas vendu! ce gentilhomme vous a dit la vérité.

« Il la repoussa doucement, mais sans pouvoir parvenir à lui faire lâcher prise, puis il répondit :

— Je vous aimerais encore assez pour vous reprendre si j'étais toujours dans la position où vous m'aviez laissé hier... mais — continua-t-il, après quelques secondes d'un douloureux silence — je vous estime trop peu pour vous associer à mon infortune.

« La pauvre femme se mit à sangloter, et elle courba la tête jusqu'à ce que son beau front eût trouvé pour appui les bottes poudreuses et ensanglantées de Rodolphe.

— Grâce ! grâce ! — murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Pourquoi me demandez-vous grâce, Aurore ? je ne songe ni à me venger ni à vous punir.

— Il m'empêche de m'associer à ses malheurs, et il n'appelle pas cela me punir et se venger ! — s'écria-t-elle en se relevant avec une énergie surnaturelle. — Eh bien ! si tu me repousses, je me tuerai devant toi, et tu seras bien obligé de croire que je t'aime malgré...

« Et en prononçant ces mots, elle arracha de son fourreau un petit poignard que Rodolphe portait à sa ceinture, et s'élançant d'un bond à l'autre bout du salon, elle appuya la pointe acérée de l'arme sur son sein palpitant d'indignation, de dévoûment et peut-être d'amour.

— Serait-elle innocente ? — balbutia Rodolphe comme s'il se parlait à lui-même.

« Et il attacha sur moi un de ces regards pénétrants qui cherchent la pensée la plus secrète d'un homme, jusque dans les replis les plus cachés de son âme.

« Je soutins héroïquement cette épreuve délicate. Les hommes un peu légers sont admirables dans ces circonstances : comme ils ont oublié le plus souvent leur bonheur, ils croient à leur innocence avec une merveilleuse facilité. Rodolphe était beaucoup trop sérieux dans ses passions pour deviner cela.

« Il resta un moment immobile et silencieux, puis il ouvrit les bras lentement comme une personne qui hésite encore, enfin il les tendit vers Aurore, en s'écriant d'une voix où vibraient à la fois tous les frémissements de la passion :

— Viens

« Elle poussa un cri de joie et elle courut s'appuyer contre la poitrine de Rodolphe.

— Partons ! — lui dit-elle à demi-voix. — Quitte cette vie périlleuse et coupable ! si tu n'as rien sauvé de tes trésors, je travaillerai pour t'aider à vivre, et nous pourrons encore être heureux !

« Il sourit mélancoliquement, puis il releva vers moi son front qu'il avait penché sur l'épaule d'Aurore, et il me dit :

— Il faut que nous vous quittions, monsieur le comte; car les hussards de cet enragé colonel Plotow, ne tarderont pas à arriver ici, et avec mes deux compagnons blessés comme moi je ne suis pas en force pour les attendre. Voulez-vous donner des ordres pour qu'on prépare le cheval d'Aurore.... elle s'appelle Aurore — ajouta-t-il avec une admirable naïveté.

« En ce moment, il me sembla que ce coquin était bien plus honnête homme que moi, et je crois que sa compagne fit la même réflexion.

« Un quart d'heure après, ils montaient tous deux à cheval dans la cour du château : ce fut ma main qui enleva Aurore pour la déposer sur sa selle.

—Vous êtes un homme d'esprit, — me dit-elle à demi-voix, en effleurant ma joue de l'extrémité de ses lèvres — et les femmes vous adoreront, parce que vous ne vous étonnez point des contrastes sans nombre de leur nature..... Je l'aime mille fois mieux que vous..... et cependant.

— Les hussards ! les hussards ! — s'écria un des deux — compagnons de Rodolphe. — Gagnons les bois avant leur arrivée !

— Et la petite troupe s'élança au galop sur le pont-levis. Elle avait disparu, que les hussards, dont les chevaux étaient exténués, ne se montraient pas encore ; on les entendait seulement trotter lourdement sur le flanc boisé d'un côteau voisin. »

Ici mon cousin s'arrêta, non plus pour faire une pause, ainsi que cela lui était arrivé plusieurs fois dans le cours de son récit, mais comme un homme qui a fini une longue histoire et qui est bien aise de se reposer.

— Et après? — lui demanda-t-on de toutes les parties de l'auditoire.

— Après? Rodolphe et Aurore purent gagner la Hongrie où ils se marièrent, la seconde ayant appris qu'elle était veuve depuis longtemps déjà. Quelques années plus tard, ils m'envoyèrent en France un ravissant attelage de chevaux du *Bannat*, avec lesquels j'ai fait des voyages fabuleux. L'année dernière, pendant l'invasion, j'eus occasion de conter cette histoire à un certain baron de Hiller, capitaine dans les grenadiers hongrois de Giulay. Il me dit que Rodolphe et sa femme existaient encore il y avait peu d'années, heureux, tranquilles et considérés. — C'était un véritable ménage de l'âge d'or.

— Mais le nom de cette belle Aurore? — nous écriâmes-nous tous.

— Je puis le dire maintenant, — reprit mon cousin. — Elle appartenait doublement, par sa naissance et par son premier mariage avec l'un de ses proches parents, à la maison de Milnitz, l'une des plus considérables de l'Allemagne, et elle était venue en France en 1742 ou 1743 avec son oncle et beau-père, alors ambassadeur de l'impératrice Marie-Thérèse.

TABLE

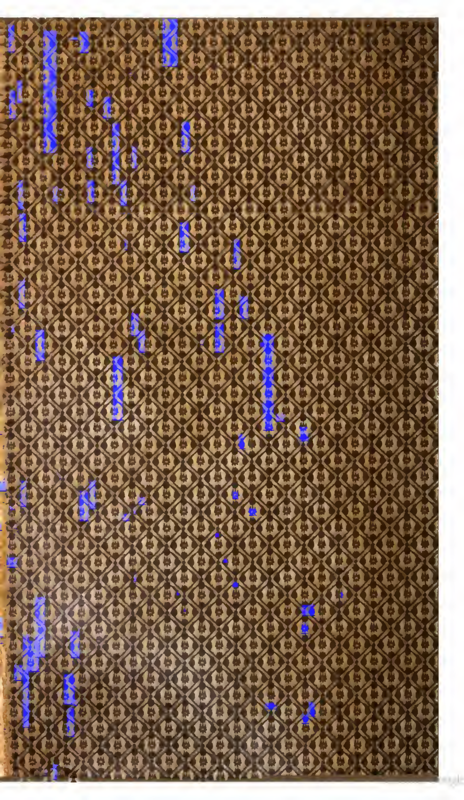
DEUXIÈME PARTIE

(SUITE.)

LES MOINES. (SUITE.)

TROISIÈME PARTIE.

LE PAGE DE LA GRANDE ÉCURIE.




BI